

**Brigade Mondaine
[207] – La
séquestrée des
Francofolies**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LA SÉQUESTREE DES FRANCOFOLIES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°207)

LA SÉQUESTRÉE DES
FRANCOFOLIES



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Dans la caravane qui lui servait de loge, Johanne Tremblay sursauta violemment lorsqu'elle sentit les grosses mains de son impresario se poser sur ses seins.

— Sale porc ! rugit-elle en se dégageant. Combien de fois il faudra que je t'interdise de me toucher ? Heureusement, je n'en ai plus pour longtemps à supporter ce harcèlement répugnant ! Une mimique d'incompréhension se peignit sur le visage aux traits épais de Rejean Picard.

— Hé oui, enchaîna la chanteuse, comme manger, tu pouvais faire illusion tant qu'on était un petit groupe de rock de la banlieue de Montréal, mais là tu vois, on commence à décoller, alors j'ai décidé de te remplacer dès notre retour au Québec.

Et, sans lui laisser le temps de réagir, Johanne tourna le dos à son interlocuteur et ouvrit la porte de la caravane, aussitôt envahie par les hurlements de joie des dix mille spectateurs rassemblés autour de la grande scène du festival de La Rochelle où Alain Souchon venait d'entamer les premières notes de Foule sentimentale.

— Tu oublies une chose, hurla Réjean Picard, tu es ma créature, Johanne, c'est moi qui t'ai faite ! Et ce qu'un créateur a modelé de ses mains, il peut aussi le détruire de ses mains !

CHAPITRE PREMIER



Dès les premières notes de *Foule sentimentale*, les cris et les sifflets fusèrent, les applaudissements crépitèrent, crescendo, jusqu'à envahir toute l'esplanade Saint-Jean-d'Acre, adossée à l'entrée du Vieux Port de La Rochelle.

Et Alain Souchon fit son entrée sur la grande scène des Francofolies.

— Chriss^[1] que je payerais cher pour être sûr d'avoir le même triomphe dans trois jours, soupira Johanne Tremblay, avec son accent québécois à couper au couteau.

Elle lissa machinalement de sa main droite le devant de son tee-shirt rouge vif, agrémenté d'un portrait d'Arnold Schwarzenegger, dans le film *Terminator*. Lequel « Schwartzy » avait le visage tout déformé par la paire de seins fermes et volumineux qui se trouvait derrière lui, et dont les pointes dardées semblaient prêtes à percer le tissu.

En dessous, ou plus exactement en bas, Johanne Tremblay portait une minijupe de latex en imprimé panthère qui moulait sa croupe ronde avec une précision quasi anatomique, presque obscène.

La chanteuse québécoise était montée sur des sandales dorées, à lanières, à la semelle extraordinairement haute et massive.

— J'sus ben certain que le groupe va faire encore plus fort que Souchon, répondit Réjean Picard, avec un accent à peine moins prononcé que celui de Johanne, en dépliant sa silhouette de colosse du fauteuil dans lequel il était vautré, une boîte de bière à la main. Vous allez leur en mettre plein la vue, à ces maudits Français !

Johanne Tremblay eut un geste impatient de la main, et une moue agacée vint déformer sa bouche, aux lèvres naturellement rouges et pulpeuses. Elle secoua la tête, surmontée d'une broussaille de cheveux blonds décolorés, parsemés de mèches presque noires :

— Achale-moi pas, Réjean, s'te plaît ! Tu sais aussi bien que moi que *Terminator* commence tout juste à être un peu connu icitt. On aurait joué dans la salle Bleue, au théâtre de la Coursive, on était sûrs de remplir les trois cents places. À la rigueur, on pouvait même y arriver avec les neuf cents places de la Grande Salle. Mais non ! Il a encore fallu que monsieur Picard se laisse emporter par ses rêves de grandeur et nous décroche la grande scène de l'esplanade ! Dix mille personnes, tu te rends compte un peu ? Si le groupe en attire trois mille, ce sera inespéré. Mais, du coup, l'esplanade paraîtra vide, et le lendemain on pourra lire dans les journaux que *Terminator*, le groupe de rock québécois qui monte, s'est complètement ramassé ! Et à qui, on fera porter le chapeau, à ton avis ? Certainement pas à Réjean Picard, l'impresario-manager ! Non, la seule responsable de ce four, aux yeux des journalistes, ce sera la chanteuse et leader du groupe, à savoir moi !

D'un pas lourd, presque traînant, Réjean Picard propulsa son mètre quatre-vingt-quinze et ses cent dix kilos à travers la grande caravane qui servait de loge à Johanne. À l'extérieur, tout près, sous les cris d'enthousiasme des dix mille spectateurs, Souchon attaquait sa *Ballade de Jim*.

Réjean Picard se planta face à Johanne Tremblay qu'il dépassait de la tête et des épaules. Une fois de plus, malgré son mètre soixante-dix et les formes athlétiques et pulpeuses de son corps, Johanne se sentit devenir minuscule et chétive, face à ce colosse. Ce qui ne l'empêcha pas, tête levée vers son visage aplati, aux traits à la fois épais et sensuels, de soutenir son regard noir.

Picard posa les énormes battoirs qui lui servaient de mains sur ses épaules nues, et Johanne frissonna malgré elle. Agacée par cette réaction spontanée de son corps, elle se dégagea avec plus de brusquerie qu'elle ne l'aurait souhaitée.

— Enlève tes grosses pattes de moi ! siffla-t-elle. Je t'ai dit mille fois que je ne serais jamais une de tes petites putes dociles !

— Ça va, cool ! fit Picard, avec un petit sourire bienveillant et légèrement supérieur. Tu devrais avoir honte de repousser un pauvre homme qui s'est donné tant de mal pour obtenir ce que tu lui as demandé...

Instantanément, une petite lueur trouble s'alluma dans les grands yeux violets de Johanne, et, sans même s'en rendre compte, elle passa un petit bout de langue rose sur ses lèvres lourdes, aux commissures légèrement tombantes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? souffla-t-elle, d'une voix imperceptiblement plus rauque.

Le sourire de Réjean Picard s'accentua. Il posa de nouveau ses énormes mains, au dos poilu comme des pattes de singe, sur les épaules nues de la chanteuse. Qui, cette fois, ne fit rien pour échapper à son emprise.

— Tabarnak !^[2] Tu le sais très bien, ce que je veux dire ! Que j'ai finalement réussi, avec bien du mal, soit dit en passant, à satisfaire le petit

caprice de star de mademoiselle Johanne Tremblay : d'ici une petite demi-heure, les portes du musée des Automates se rouvriront rien que pour toi !

Le visage de la jeune femme s'empourpra brusquement, et sa respiration s'accéléra, faisant gonfler sa volumineuse poitrine sous le tee-shirt hyper-moulant. Du coup, le pauvre Schwarzenegger se prit une tronche vraiment déformée...

— C'est bien vrai ? soupira-t-elle d'une voix courte, presque haletante. Tu as réussi à faire ça pour moi ? Tu as prévenu les autres ?

Par « les autres », l'impresario comprit tout de suite à qui Johanne faisait allusion : Louise Fauteux, Jéricho Lemieux et Richard Blouin, respectivement bassiste, guitariste et batteur du groupe *Terminator*.

— Ils doivent nous retrouver directement devant le musée tout à l'heure, répondit Réjean Picard. Louise dînait avec une journaliste de *Libé*, et je crois que, d'ici là, Jéricho et Richard voulaient prendre un peu de bon temps avec deux petites groupies, si tu vois ce que je veux dire...

Comme pour mieux se faire comprendre, Réjean Picard laissa ses grosses mains glisser le long des épaules de Johanne, et ses doigts emprisonnèrent ses seins fermes et élastiques, avec une sorte de fébrilité impérieuse. En même temps, son sourire s'était figé et les traits épais de son visage plat s'étaient durcis.

Johanne sursauta violemment, et fit un brusque saut en arrière, pour se soustraire à la caresse de son manager.

— Espèce de porc ! gronda-t-elle, le visage déformé par le dégoût et la rage. Combien de fois, il faudra que je t'interdise de me toucher. Jamais, je ne baiserais avec toi, tu entends ? Jamais ! Même sur une île déserte, je préférerais passer le restant de ma vie à me branler toute seule, plutôt que de baiser avec toi !

Johanne Tremblay se calma aussi brusquement qu'elle s'était mise hors d'elle-même. Un petit sourire fielleux étira ses lèvres lourdes, et elle lança un regard de défi au colosse qui lui faisait face :

— De toute façon, je n'en ai plus pour très longtemps à supporter ton harcèlement répugnant...

Une lueur d'incompréhension se peignit sur le visage large de Réjean Picard, qui repoussa machinalement vers l'arrière une mèche de ses cheveux noirs, trop longs.

— Qu'est-ce que ça veut dire, esti[3] ?

Le sourire de la chanteuse s'accentua :

— Ça veut dire que, comme manager et impresario, tu faisais illusion tant qu'on n'était qu'un petit groupe de rock de la banlieue de Montréal. Mais là, tu vois, c'est en train de prendre de l'ampleur pour le groupe, et spécialement pour moi, d'ailleurs. On commence à être pas mal connus en France, ce qui

peut être un excellent tremplin pour une carrière internationale. Et là, mon pauvre Réjean, tu n'as vraiment pas les épaules pour suivre ! L'erreur que tu as commise de vouloir à tout prix nous faire jouer sur la grande scène de l'esplanade le prouve : à partir de maintenant, tu deviens un boulet pour moi ! Et j'ai décidé qu'une fois notre tournée française terminée, je te remplacerai par quelqu'un d'autre, dès notre retour au Québec !

À mesure que Johanne Tremblay débitait sa tirade, tout le visage de Réjean Picard s'affaissait, tandis que ses énormes poings se crispaient sur eux-mêmes.

— Espèce de minable petite conne ! gronda-t-il, lorsque Johanne se tut enfin. Sans moi, tu ne serais rien ! Rien du tout ! Et tu le sais fort bien !

— Bien sûr que je le sais, admit Johanne avec un petit sourire de pitié. Le problème, c'est que, maintenant, je suis quelque chose. Ou plutôt quelqu'un. Et que je n'ai pas envie de redevenir la petite zonarde que j'étais à vingt ans, uniquement à cause de tes conneries et de ta mégalomanie grotesque ! Conclusion : je saute du rafirot pourri avant qu'il ne coule et ne m'entraîne au fond avec lui...

De tout le corps, Réjean Picard amorça un mouvement en avant pour fondre sur Johanne, laquelle ne recula pas d'un millimètre. Finalement, au prix d'un tremblement convulsif qui le fit frémir de la tête aux pieds, le manager parvint à rester immobile.

— Tu oublies que nous avons signé un contrat ensemble, grinça-t-il entre ses dents. Et qu'il est valable encore pour trois ans...

— Pas un problème, répondit la chanteuse sans s'émouvoir. J'en ai parlé à André, mon avocat, avant qu'on parte de Montréal, la semaine dernière. D'après lui, on devrait pouvoir assez facilement le dénoncer, ton chris de contrat. Et, à mon avis, si jamais on se plante dans trois jours à cause de tes conneries, ce sera encore bien plus facile que prévu ! Bon, en attendant, sois gentil de me conduire au musée : je n'ai pas envie de rater l'ouverture à cause de cette discussion parfaitement inutile !

Johanne Tremblay tourna brusquement le dos à son impresario, et se dirigea vers la porte de la caravane, mise à sa disposition par les organisateurs des Francofolies, le plus célèbre des festivals de la chanson française, avec le Printemps de Bourges.

Elle ouvrit la porte d'un geste brusque. Aussitôt, l'air tiède et saturé d'embruns salés de ce début du mois de juillet s'engouffra dans la caravane, en chassant rapidement l'atmosphère confinée, parfumée au *Shalimar*, dont Johanne avait coutume de s'asperger.

En même temps, le brouhaha diffus produit par les dix mille spectateurs de l'esplanade Saint-Jean-d'Acre envahit l'espace. Au moment où Johanne mettait le pied sur la première marche métallique de la caravane, Alain Souchon, sur l'immense scène toute proche, attaquait l'un de ses plus vieux

tubes : *Jamais content*. Aussitôt, le public se mit à frapper dans ses mains, plus ou moins à l'unisson, plus ou moins en rythme avec les musiciens. « Et plutôt moins que plus », jugea instantanément l'oreille exercée, professionnelle, de Johanne Tremblay.

Sans même vérifier si Réjean Picard la suivait, la chanteuse se dirigea vers la flèche massive de la Tour de la Lanterne, dont la silhouette octogonale se distinguait à peine sur le ciel bleu très sombre de la nuit, pas encore complètement tombée sur La Rochelle.

Ce n'est que lorsque Johanne eut presque atteint le pied de la Tour, marquant l'entrée de la rue sur-les-Murs, que Réjean Picard se décida à sortir de la caravane pour lui emboîter le pas.

— Tu crois peut-être que je vais me laisser faire, espèce de conne ? gronda-t-il à voix haute, au grand étonnement des deux adolescentes qui le croisaient à ce moment-là. Si tu savais comme tu te trompes, ma pauvre Johanne ! Tu es ma créature, c'est moi qui t'ai faite ! Entièrement ! Et tu vas t'apercevoir d'une chose plutôt désagréable : ce qu'un créateur a modelé de ses mains, il peut tout aussi bien le détruire de ses mains !

Johanne Tremblay arbora une moue déçue en découvrant le bâtiment qui abritait le musée des Automates de La Rochelle, le plus important de ce type en France. C'était une bâtisse moderne, cubique, sans charme, situé en bordure du quartier appelé « la ville en bois », de l'autre côté du vieux port et du bassin des grands yachts. Pour un peu, avec ces maisons dénuées de caractère particulier, effectivement en bois pour la plupart, ces tristes rues rectilignes se coupant à angle droit, Johanne aurait pu se croire brusquement transportée dans une quelconque bourgade d'Amérique du Nord.

Elle secoua ses mèches noires. Qu'est-ce qu'elle en avait à faire de l'allure du bâtiment ? Depuis quand est-ce qu'elle s'intéressait à l'architecture, elle, l'ex-petite zonarde de la banlieue de Montréal ?

La seule chose qui comptait, c'était les étranges, merveilleuses et infiniment troublantes créatures qui l'attendaient à l'intérieur du musée, et qui, pour ce soir au moins, n'attendaient qu'elle.

Les automates.

Ç'avait été sa toute première pensée, plus d'un an auparavant, lorsque Réjean Picard lui avait annoncé triomphalement qu'il venait de « décrocher » les Francofolies pour l'année suivante : elle qui n'avait jamais eu l'occasion de venir dans les « vieux pays », elle allait avoir celle de découvrir La Rochelle. Et surtout, ce musée des Automates qui, à chaque fois qu'elle y pensait, lui envoyait de délicieux frissons dans le creux des reins...

Cette fois, elle y était pour de bon.

Perdue dans ses pensées troubles, Johanne sursauta en entendant un petit rire étouffé sur sa droite, dans le renforcement du mur. Presque aussitôt, elle vit surgir de l'ombre un groupe de deux garçons et trois filles, les deux

premiers apparemment éméchés, et les trois autres pouffant comme des collégiennes en chaleur.

— C'est malin ! grommela Johanne, avec quand même un sourire. Vous avez failli me faire peur, mes p'tits Chriss !

Les deux garçons et la grande fille blonde au teint pâle, Johanne les connaissait mieux que personne, puisqu'il s'agissait de ses musiciens, les trois autres membres du groupe *Terminator* : Jéricho Lemieux, Richard Blouin et Louise Fauteux.

Quant aux deux petites brunettes, l'une à cheveux très longs, l'autre courts, elle supposa qu'il s'agissait des deux « groupies » de Jéricho et Richard, dont Réjean Picard lui avait parlé tout à l'heure, dans la caravane. Comme pour confirmer ses suppositions, chacun des deux musiciens empoigna l'une des filles par la taille, et l'attira contre lui pour lui rouler une « pelle » magistrale.

Quand il eut fini, Jéricho se tourna vers Johanne, avec un petit air faraud de mâle dominateur qui la fit sourire d'indulgence : à trente ans, elle avait beau avoir cinq à sept ans de plus que ses musiciens, ils avaient toujours un peu tendance à jouer les petits machos protecteurs et invincibles avec elle.

— Johanne, je te présente Sabrina ! claironna Jéricho, en désignant la petite brune à cheveux courts, très jolie, qu'il serrait contre lui. Et l'autre, là, la blonde à Richard, c'est Sophie.

Johanne n'adressa qu'un regard dédaigneux à la fille brune qui se frottait contre son batteur avec des feulements de chatte en chaleur. Autant Sabrina lui faisait l'effet d'une adolescente saine, simple, sans détour, avec son visage rieur et ses yeux pétillants, autant Sylvie lui paraissait appartenir à un type que Johanne n'avait pu supporter : celui des filles toujours prêtes à tout et à n'importe quoi pour coucher avec un musicien. Quel qu'il soit. Simplement pour avoir la minable satisfaction de l'ajouter à leur tableau de chasse et de briller aux yeux de leurs copines.

— Il est où, à c't'heure, notre bien-aimé manager-que-le-monde-entier-nous-envie ? demanda ironiquement Jéricho, d'une voix quand même un peu pâteuse.

— C'est vrai ça, appuya Richard sur le même ton : il nous fait faux bond, notre grand chef huron ?

Johanne n'eut pas le temps de répondre. Le battant droit de la double porte du musée des Automates s'ouvrit avec un léger grincement, et laissa passer la face plate et légèrement bistrée de Réjean Picard :

— Vous êtes arrivés, vous autres ? C'est parfait, vous pouvez entrer, tout est prêt. Et évitez de faire trop de bruit pour ne pas ameuter le quartier : on est ici par une simple tolérance, vu ?

Les quatre musiciens et les deux groupies s'engouffrèrent à l'intérieur, Johanne fermant la marche. Quand Réjean Picard eut refermé la porte derrière

elle, ils se retrouvèrent tous dans une obscurité presque totale, uniquement troublée par le rectangle luminescent du cartouche de plastique translucide indiquant la direction de la sortie.

— Mais ça sent la colle en tabarnak, icitt ! murmura Louise Fauteux, la bassiste du groupe, qui n'avait pas encore desserré les dents.

Effectivement, il régnait dans le musée cette odeur caractéristique, prenante et vaguement fruitée, que l'on retrouve aussi bien dans les menuiseries que chez les imprimeurs ou les relieurs.

Johanne sentit Réjean Picard la frôler et s'éloigner vers la gauche. Presque aussitôt, une lumière indirecte, douce et vaguement orangée se répandit dans la pièce où ils se trouvaient tous. C'était le hall d'entrée du musée, reconnaissable au petit guichet, à droite, où les visiteurs « ordinaires » devaient acheter leur billet.

Le mur du fond, de chaque côté duquel s'ouvrait un couloir, était occupé par une grande vitrine, d'environ trois mètres de long, pour un mètre de profondeur. À l'intérieur, occupant tout l'espace, était installée une ferme miniature d'un réalisme parfait, avec ses engins agricoles, ses fermiers, ses animaux de basse-cour, ses différents bâtiments annexes : granges, hangars, remises, silos, etc.

Soudain, un « whaow ! » de surprise monta à l'unisson du petit groupe, immobile au centre du hall d'entrée.

En même temps qu'une musique jouée au limonaire emplissait l'espace, venue de partout et de nulle part à la fois, tous les personnages de la ferme, les animaux et les humains, venaient de s'animer en même temps. Comme si la baguette invisible d'une fée venait de leur insuffler la vie.

Les quatre musiciens et les deux petites groupies s'approchèrent de la vitrine. Les Québécois avaient les yeux écarquillés, et un petit sourire béat flottait sur leurs lèvres. Comme si, par la magie de cette animation soudaine, ils étaient brusquement redevenus de simples gosses, émerveillés face à une vitrine de Noël.

Sabrina et Sophie, elles, restaient imperturbables : en tant que Rochelaises de souche, on les avait traînées suffisamment de fois dans ce musée, tout au long de leur enfance, pour qu'elles ne soient plus impressionnées du tout par les automates qui le peuplaient.

Quant à Réjean Picard, les bras croisés sur la poitrine, il était resté à l'écart, et contemplait le groupe agglutiné avec un petit sourire supérieur.

De l'autre côté de la vitrine, les petits personnages peints (aucun ne mesurait plus d'une vingtaine de centimètres de haut) se déplaçaient, travaillaient, entraient ou sortaient des bâtiments, avec des mouvements parfaitement réguliers et indéfiniment répétés, créant ainsi chez les spectateurs, petit à petit, insidieusement, un étrange sentiment d'éternité, d'immortalité.

Les yeux de Johanne Tremblay se posèrent sur une fermière en fichu et en longue robe grise, assise sur un tabouret et occupé à traire une vache dont seule la queue remuait mécaniquement.

La main droite de la fermière, emprisonnant le pis de l'animal, allait et venait de haut en bas, suivant un mouvement souple et régulier.

Un sourire allumé se dessina sur les lèvres lourdes de Johanne, et ses grands yeux violets se mirent à pétiller. Elle poussa du coude Jéricho, qui se trouvait à sa droite, et lui désigna la scène :

— Regarde ça ! Tu ne trouves pas qu'on dirait qu'elle branle une queue d'homme, cette grosse cochonne de fermière ?

Jéricho éclata d'un rire trop sonore, et serra la petite Sabrina un peu plus fort contre lui. Laquelle se laissa faire complaisamment en ronronnant de plaisir.

Johanne se désintéressa aussitôt de la vitrine. Tout était trop miniaturisé, ici. Ça n'était pas ça qu'elle était venue voir. Pas ça qu'elle cherchait.

— Venez, vous autres ! ordonna-t-elle d'un ton sans réplique. On va explorer les autres salles. C'est trop quétaine (ringard) icitt...

Sans attendre, la chanteuse s'engouffra dans le large couloir qui partait de la droite de la vitrine. Il y régnait une demi-pénombre orangée, très douce. De chaque côté, le long des murs, étaient disposés plusieurs automates, mis en valeur par des éclairages indirectes plus violents. Tous étaient en action.

Johanne tomba en arrêt devant un Noir d'une cinquantaine de centimètres de haut, vêtu comme un musicien de jazz « New Orleans » des années 1920, avec gilet rouge vif, costume défraîchi et chapeau melon de travers sur ses cheveux crépus. Il datait très précisément de 1922 et avait été conçu pour faire la publicité d'une marque de café.

De fait, il tenait, serré entre ses cuisses, un antique moulin de bois cubique, dont il tournait sans fin la manivelle métallique, montée sur une longue tige horizontale.

En même temps, sa bouche s'étirait en un sourire éclatant, puis se rétractait pour redevenir sérieuse, avant de resourire, du même rictus, éclatant et mécanique. Tout cela, sans cesser de tourner lentement la tête de droite à gauche, puis de gauche à droite, ce qui donna à Johanne l'impression étrange que l'automate la suivait du regard tandis qu'elle passait devant lui.

Cette pensée lui fit naître de curieux picotements au creux des reins, et elle revint vers lui, alors qu'elle l'avait déjà dépassé. Elle se campa face au noir, les poings sur les hanches, la poitrine bien cambrée.

— Alors, ça te plaît de me mater, espèce de vicieux ? souffla-t-elle d'une voix rauque, provocante, presque vulgaire. C'est mes nichons qui t'intéressent ? Tu les trouves bandants, mes nichons ?

La bouche de l'automate s'élargit sur son éternel sourire, découvrant une

rangée de fausses dents blanches, peintes, soigneusement alignées. Simultanément, ses sourcils se haussèrent, comme s'il découvrait seulement la somptueuse poitrine que cette visiteuse offrait complaisamment à ses yeux aveugles.

— Et mon cul ? poursuivit Johanne, d'une voix de plus en plus courte, en se mettant de profil. Tu ne trouves pas qu'il vaut le détour, mon cul ? Je suis sûr que tu aimerais bien y planter ta queue, pas vrai ?

Du même geste régulier, l'automate continuait de moudre son café, imperturbablement.

Sourire, haussement de sourcils, lent mouvement latéral de la tête.

— Non, je vois bien que mon cul te laisse froid, décréta Johanne. Tu préférerais peut-être ma chatte, alors ? Tu sais qu'il a son petit succès auprès des hommes, mon minou ? Tu veux le voir ? Tiens !

D'un geste fébrile, s'étonnant elle-même du léger tremblement de ses doigts, Johanne releva rapidement sa minijupe panthère sur son ventre. Dessous, elle ne portait rien d'autre que le triangle de fourrure fauve qui ombrait le bas de son ventre plat et satiné.

Elle ouvrit légèrement les cuisses et projeta son bassin en avant, comme pour s'empaler sur une virilité imaginaire. Au même moment, elle eut la stupeur de sentir son intimité devenir rapidement chaude et toute moite.

Exactement comme si elle s'était trouvée face à un homme réel, un mâle de chair et de sang.

Mais l'automate continua à faire lentement « non » de la tête. Et Johanne eut soudain l'impression que son sourire mécanique se teintait d'une sorte d'ironie condescendante ; presque de la pitié.

D'un geste brusque, elle rabattit la jupe sur ses cuisses pleines et haussa les épaules.

— Tant pis pour toi si tu ne sais pas apprécier les bonnes choses, caliss de Tabarnak d'impuissant ! siffla-t-elle d'un ton rageur. Ce n'est pas mon cher Pinocchio qui m'aurait traitée comme ça ! Lui, il savait apprécier ce que lui offraient les vraies femelles...

Tandis que Johanne s'éloignait du Noir, l'image d'une petite marionnette de bois, aux jambes articulées, coiffée d'un chapeau et affublée d'un long nez pointu, passa devant ses yeux.

Le jouet préféré de son enfance. « Son » Pinocchio. Pour lequel, un soir, dans les prémices de l'adolescence, elle s'était par hasard découverte une passion nouvelle, d'un tout autre genre...

Johanne s'ébroua et poussa un petit soupir agacé : ce n'était vraiment pas le moment de se laisser aller à la nostalgie un peu trouble de ces vieux souvenirs. Elle avait mieux à faire.

Elle passa sans s'attarder devant un Auguste, dont la triste vie d'automate

consistait à monter le long d'une échelle, puis à la redescendre, avant que d'y regripper. Elle ne s'attarda pas davantage face à un Chinois en costume traditionnel qui faisait tourner des assiettes sur des tiges de bois.

À mesure qu'elle avançait dans le musée, il lui semblait que l'odeur de colle se faisait plus forte, et le parfum entêtant contribuait sans doute à entretenir la légère sensation de vertige qui avait pris possession de son cerveau, depuis un moment.

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, Johanne constata que les autres n'étaient plus derrière elle. Elle en conclut qu'ils s'étaient attardés devant la ferme du hall. Ou bien, ils avaient entamé la visite dans le « mauvais » sens. De toute façon, elle s'en fichait complètement, des autres. À la limite, elle préférait être seule, au milieu de tous ces êtres, à la fois animés et inertes, qui paraissaient la saluer, à mesure qu'elle passait devant eux.

Certains, même, lui donnaient l'impression de l'inviter à les rejoindre dans leur monde enchanté et mécanique, où le mouvement, le même mouvement indéfiniment répété, est la seule manifestation possible de la vie.

Au bout du couloir, Johanne déboucha sur une pièce carrée, très haute de plafond, baignée dans une étrange lumière bleue, qui figurait une place de village du début du siècle. Rien n'y manquait : le manège de chevaux de bois qui tournait au son du limonaire, les devantures de boutiques avec, à l'intérieur, des automates-artisans qui vaquaient à leur ouvrage. Il y avait même un flic, qui, de son bâton, réglait une circulation imaginaire.

Présence étrangement anachronique, l'impératrice Joséphine, en longue robe très décolletée, saluait les visiteurs d'une révérence un peu raide, avec un petit sourire timide, comme si elle se sentait confuse de se trouver mise en vedette dans une époque où elle n'avait pas sa place.

Johanne ne s'attarda pas dans cette pièce et, après un rapide coup d'œil, passa dans la salle suivante. Elle eut l'impression de faire un nouveau saut, non plus dans le temps, cette fois, mais dans l'espace.

Le petit village était maintenant remplacé par la place Utrillo, en plein chœur de Montmartre. Au contact inégal du sol sous ses sandales dorées, Johanne s'aperçut que le sol était fait de véritables pavés parisiens. Sur sa gauche, une entrée de métro lui confirma le fait qu'elle se trouvait bien dans la capitale. Au-dessus de sa tête, le long du mur, à mi-hauteur du plafond, passait et repassait inlassablement le métro aérien. Quant à l'invisible limonaire, pour parachever l'ambiance, il jouait maintenant la musique de *Paris, c'est une blonde*.

Tout autour de la place, se trouvaient tous les ingrédients du Montmartre des touristes : le *Moulin-Rouge*, avec, à l'entrée, l'inévitable rabatteur qui hélait le chaland d'un ample geste du bras droit ; les *Trois Baudets*, le célèbre cabaret de chansonniers, devant lequel un joueur de vielle à échelle humaine tournait lentement la manivelle de son instrument ; le square Francisque

Poulbot, dont deux des célèbres personnages de « titi », un garçon et une fille, s'avançaient lentement et régulièrement l'un vers l'autre pour s'embrasser sur la bouche, avant de s'éloigner de nouveau, un sourire satisfait au coin de leurs lèvres froides et brillantes de verni incolore.

Tout de suite, Johanne fut attirée par la façade du *Moulin-Rouge*. Les yeux étincelants, elle s'avança vers le rabatteur qui faisait exactement la même taille qu'elle. Elle eut l'impression qu'il ne souriait rien que pour elle, et d'un sourire plein de promesses inavouables.

Son geste, alors, fut le résultat d'une soudaine impulsion, irraisonnée, dont elle prit à peine conscience.

Johanne avança la main droite vers le pantalon de toile marron de l'automate, et ses doigts entreprirent de caresser langoureusement le renflement que le créateur de l'homme-machine, par souci de réalisme, avait pris soin de reproduire à hauteur de l'entrejambe.

Johanne entendit le gémissement sourd qui montait de sa gorge, sans même avoir eut conscience de l'émettre. Une sorte de volcan entra brusquement en éruption à l'intérieur de son ventre frémissant.

Roulant fébrilement sa jupe panthère sur ses reins, elle plaqua tout son corps contre celui de l'automate, au risque de le faire tomber de son socle.

Lorsque son pubis entra en contact avec celui du rabatteur, Johanne crut qu'elle allait être fauchée par l'orgasme, là, tout de suite, tellement l'affolement des sens la gagnait, la possédait tout entière.

Les vibrations.

Tout le corps de l'automate « frissonnait » de vibrations presque imperceptibles, provoquées par le mouvement des rouages complexes qui l'animaient de l'intérieur. Et ceux-ci se transmettaient au corps de Johanne, le transperçaient littéralement, comme autant de minuscules aiguillons dont chacun aurait été porteur d'une molécule de jouissance chamelle.

Johanne sursauta lorsqu'une main rigide se plaqua sur sa croupe frissonnante, avant de s'en écarter presque aussitôt. D'un coup d'œil en arrière, elle comprit ce qui se passait, et elle se dit que le hasard faisait vraiment bien les choses.

Dans l'ample mouvement du bras qu'il faisait pour héler l'éventuel client, l'automate était venu, en bout de course, poser sa main artificielle sur les fesses rondes de sa « partenaire ». Avant de reprendre son mouvement dans l'autre sens.

Johanne eut un sourire gourmand, presque égaré, et sa respiration s'accéléra. Il suffisait d'attendre un peu, quelques secondes, et, inexorablement, la main dure et inarticulée allait de nouveau entrer en contact avec sa peau nue et frissonnante.

Lentement, d'un fléchissement des genoux parfaitement régulier, comme

si elle s'était elle-même transformée en automate, Johanne commença à frotter langoureusement son ventre palpitant contre celui de l'homme-machine.

À intervalles réguliers, la main de l'automate venait se poser sur la peau nue de ses fesses frissonnantes. Et, à chaque fois, le contact lui envoyait une décharge électrique dans le corps, un peu plus forte que la précédente.

— Waow ! Regardez-moi ça, vous autres !

La voix empâtée et moqueuse de Jéricho fit redescendre Johanne sur terre, brutalement. Elle s'arracha à « l'étreinte » de l'automate, et se retourna d'un bond, les lèvres retroussées, prête à mordre.

— Eh ben, l'artiste ? reprit Jéricho en s'avançant vers elle, suivi par Richard et les deux groupies. On a un petit manque ? T'as p'us assez de tes vrais chums (copain, petit copain), qu'il te faut des mannequins idiots pour t'envoyer en l'air, à c't'heure ?

— Fiche-moi la paix, maudit épais ! grinça Johanne, en rabattant maladroitement sa jupe sur ses cuisses, sous le regard médusé de Sabrina et Sophie. J'ai pas de comptes à te rendre, OK ?

— Cool, ma grande, cool ! répondit Jéricho sans s'émouvoir du ton de sa « leader ». Moi, je disais ça... c'est juste parce que je trouve ça plus agréable de baiser avec de la peau et de la chair qu'avec un tas de ferraille articulé, c'est tout. Pas vous, les filles ? Je suis bien sûr que si !

Joignant le geste à la parole, il attrapa les petits seins de Sabrina par derrière et entreprit de les malaxer sans douceur excessive. Avec un ricanement un peu vide, Richard, stimulé par l'exemple de Jéricho, se mit à pétrir les fesses rebondies de Sophie, laquelle émit aussitôt une série de petits gloussements ravis.

Tout autour d'eux, accompagnés par la musique lancinante et un peu aigre du limonaire, les automates continuaient imperturbablement de reproduire à l'infini leurs mêmes gestes immuables. Comme de sinistres caricatures d'humains réels.

Jéricho, qui s'apprêtait à glisser une main sous la jupe droite de Sabrina, parut très étonné de la sentir lui échapper brusquement :

— Ben quoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Je ne te plais plus ou quoi ?

La petite brune rougit légèrement, baissa les yeux, et dit d'une voix à peine perceptible :

— C'est pas ça mais...

Elle releva la tête et sa voix se raffermir d'un coup :

— J'ai pas envie de faire « ça » comme ça. Tu me plais bien, mais... Ça me gêne de m'exhiber devant les autres, tu comprends ? J'aimerais mieux un peu d'intimité, de tendresse...

— Waow ! t'es pas chanceux, Jéricho, s'exclama Richard avec un rire

gras : t'es tombé sur la seule groupie coincée de toute la ville !

Tout en parlant, il avait fait passé le tee-shirt blanc de Sophie par-dessus sa tête. Avec un sourire rempli d'une fierté un peu niaise, celle-ci cambrait maintenant le dos pour faire ressortir un peu plus sa poitrine, aux mamelons rose tendre et incroyablement dardés.

— Je ne suis pas coincée ! protesta Sabrina avec une sorte de rage malheureuse, les poings serrés. C'est juste que je ne veux pas être traitée comme la dernière des dernières, voilà ! J'ai besoin d'un minimum de respect, c'est tout !

Le visage empourpré d'alcool de Jéricho se durcit, et sa voix se fit plus métallique :

— OK, j'ai compris. Eh bien, va le chercher dehors ton respect ! Allez, chrisse ton camp de d'là, et plus vite que ça !

En vraie « bonne copine », Sophie acheva d'ôter son jean et, simplement vêtue d'une minuscule culotte noire, enfonça le clou avec un grand sourire :

— D'autant que j'ai largement de quoi vous satisfaire à moi toute seule, vous ne trouvez pas ?

Après s'être rapidement consultés du regard, les deux musiciens se précipitèrent sur le corps presque nu de l'adolescente, avec des grognements de fauves en rut.

Écœurée, des larmes de dépit plein les yeux, Sabrina tourna les talons et se dirigea vers l'autre couloir, parallèle au premier, qui ramenait vers la sortie. Elle n'avait pas parcouru deux mètres, lorsqu'elle fut happée par Johanne, qui, d'un geste à la fois doux et impérieux, l'attira contre elle.

— Arrête de brailler (pleurer), va, lui murmura-t-elle à l'oreille d'une voix tendre : tu vois bien qu'ils sont aux trois quarts paquetés (saoul), ils ne savent plus ce qu'ils font. Et puis, ils sont comme ça, les musiciens : dès qu'ils sont un peu connus, ils ont toutes les filles à leurs pieds. Alors, forcément, quand il y en a une qui leur résiste, ils ne comprennent plus rien, ces imbéciles. Viens, on va continuer la visite toutes les deux, tu veux bien ? Il faut qu'on soit solidaires, entre filles, non ?

Apaisée par cette voix douce et ferme à la fois, Sabrina faillit se laisser aller contre le corps voluptueux de la chanteuse, histoire de pleurer un bon coup. Seulement, à la même seconde, elle sentit les deux mains de Johanne glisser le long de son dos et venir emprisonner les globes charnus et fermes de sa croupe, en un geste qui était tout sauf de la simple « solidarité féminine ».

Sabrina fit un bond en arrière et recula de deux pas dans le couloir :

— Excusez-moi... bredouilla-t-elle, déstabilisée par cette « attaque » imprévue. Ne le prenez pas mal, mais... Enfin, je veux dire que...

— J'ai compris, sourit Johanne avec un geste fataliste de la main droite : tu n'as pas envie d'accorder à une autre fille ce que tu viens de refuser à

Jéricho, c'est ça ? Allez, file, va ! Rentre chez toi, je crois que ça vaudra mieux...

Sabrina, totalement dépassée par ce qui lui arrivait, ne se le fit pas dire deux fois. Elle tourna les talons et partit vers la sortie, pratiquement en courant.

— C'est pas tout ça, murmura Johanne pour elle-même, en regardant la petite brune disparaître au bout du couloir, mais j'ai toujours autant envie de m'envoyer en l'air. Je ne vais quand même pas faire ça avec toi, papy, hein ?

Elle s'adressait à un automate grandeur nature, étonnant de réalisme. C'était en effet un vieillard, avec une grande barbe blanche broussailleuse, une casquette, un pantalon de velours vert trop grand et élimé, et le nez chaussé de petites lunettes rondes. Il était assis sur un tabouret et, de la main droite, maniait un maillet de bois dont il se servait pour taper sur un ciseau de tailleur de pierre. En même temps, il tournait la tête de droite à gauche et roulait des yeux dans ses orbites, tout en haussant alternativement le sourcil droit et le sourcil gauche.

— Non, décidément, c'est pas possible avec toi, grand-père, murmura Johanne en souriant ironiquement. J'ai beau être large d'esprit, aimer les « *rock'n roll attitudes* », la gérontophilie, c'est pas trop mon truc, comme disent les maudits Français ! Allez, bonne continuation...

Johanne se retourna, afin de découvrir les automates qu'elle n'avait pas encore pu examiner. Avec, toujours, cette insidieuse chaleur moite au plus secret de son ventre, ce feu qui réclamait, d'une façon de plus en plus impérieuse, un apaisement rapide.

Et c'est alors qu'elle le vit.

L'automate, grandeur nature et rigoureusement immobile, était assis dans un grand fauteuil de bois verni et de velours grenat, les pieds joints et les genoux écartés. Il était vêtu comme un bourgeois rochelais du XVII^e siècle : bottines noires à boucles d'argent, des bas très foncés, disparaissant sous un ample manteau droit, également noir, auquel un large rabat de toile blanche, sur les épaules, et deux poignets de même couleur, apportaient une touche un peu moins austère.

Mais c'était surtout son visage qui frappa Johanne. Son créateur lui avait donné les traits secs et anguleux d'un homme d'environ quarante ans, avec des sourcils broussilleux et des petits yeux bleu porcelaine, profondément enfoncés dans leurs orbites.

Mais il l'avait fait avec une telle habileté, une telle science, un tel réalisme, que l'automate paraissait vraiment être une créature de chair, d'os et de sang ; un authentique humain.

Avant que Johanne soit revenue de sa surprise, l'automate se mit en mouvement. Un sourire se dessina sur ses lèvres minces et pratiquement sans couleur, tandis qu'il se mettait à bouger les bras.

C'est alors que la surprise de Johanne Tremblay se mua en une intense stupéfaction.

De son bras droit, en un mouvement lent, régulier mais imperceptiblement saccadé, l'automate lui faisait signe d'approcher de lui. Il lui faisait signe *à elle*. Car, étrangement, pas une seconde, Johanne ne douta que l'automate venait de se mettre en mouvement uniquement pour elle.

Mais c'est surtout le geste accompli par son bras gauche qui la cloua sur place.

Du même mouvement lent et régulier, l'homme-machine avait ramené sa main sur le devant de son grand manteau noir, à hauteur de son entrejambe. Et, à présent, le mouvement de ses doigts, le lent va-et-vient de son poignet ne pouvaient laisser subsister aucun doute quant à ce qu'il était en train de faire.

À travers le tissu légèrement brillant de son manteau, l'automate se caressait.

Johanne sentit une boule de feu prendre naissance au creux de son ventre, et sa respiration s'accéléra de façon très nette. Fascinée, elle s'avança lentement en direction de l'automate.

Arrivée à moins de cinquante centimètres de lui, elle plongeait ses yeux dans les siens. Et elle comprit.

Les yeux bleus porcelaine, enfoncés dans leurs orbites : ils vivaient ! La petite flamme qui dansait dans les prunelles ne pouvait laisser aucun doute à Johanne : elle ne se trouvait pas en face d'une machine, d'un ensemble de rouges à forme humaine.

Elle était bel et bien devant un homme de chair qui contrefaisait les gestes, lents et monotones dans leur régularité sans fin, d'un automate.

Louise Fauteux, la bassiste du groupe *Terminator*, s'arracha à la contemplation du Noir qui tournait sans fin la manivelle de son moulin à café, et fit un pas en avant, dans l'idée de rejoindre les autres.

Elle sentit une poigne de fer s'abattre sur son bras et la tirer en arrière.

— Où est-ce que tu vas, comme ça ? claquait la voix sourde de Réjean Picard, debout à côté d'elle devant la vitrine de l'automate.

— Ben... On va peut-être retrouver les autres, non ? répondit Louise d'une voix mal assurée.

— Pourquoi ? On n'est pas bien ici ? Tous les deux ? Tiens, regarde plutôt dans quel état tu me mets depuis qu'on est entrés dans ce chriss de musée...

Avec une force irrésistible, Picard dirigeait la main de la blonde vers le devant de son jean, effectivement déformé par un promontoire considérable.

Stupéfaite par la soudaineté de la manœuvre, Louise ne songea même pas à retirer sa main. Au contraire, par une sorte de réflexe féminin, ses doigts emprisonnèrent fugitivement la virilité érigée, comme pour en évaluer la taille

et le volume.

Réjean Picard ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits. Il entoura son corps fluet de ses deux énormes bras, et entreprit de pétrir la croupe menue de Louise avec les deux battoirs qui lui tenaient lieu de mains.

— Tu sais que ça fait un bout de temps que j’ai envie de te fourrer, toi ? gronda-t-il d’un ton impérieux, presque menaçant. Commence donc par te mettre à genoux, et suce-moi !

La petite blonde tressaillit violemment, et tout son corps se raidit, entre les bras du manager dont elle cherchait vainement à se dégager.

— Non mais ça va pas la tête ? siffla-t-elle. Pour qui tu me prends ? Je ne suis pas ta pute !

En une fraction de seconde, Réjean Picard dénoua l’étau de ses bras, et asséna sur la joue de Louise une gifle à assommer un bœuf. Déséquilibrée, sa victime fut violemment projetée sur la droite, et se rattrapa d’extrême justesse à l’angle de la vitrine du Noir, juste avant de s’écrouler par terre.

C’est alors qu’il se produisit, dans le cerveau de la petite blonde, quelque chose de stupéfiant et de totalement indéchiffrable pour elle-même.

D’abord, Louise se sentit envahie par une bouffée de haine et de rage, à l’endroit de celui qui venait de la traiter avec une telle brutalité. Au mépris de leurs tailles respectives, elle était à deux doigts de foncer sur Picard pour le marteler de coups de poings et de pieds.

Mais elle n’en fit rien.

Car la haine, aussi soudainement qu’elle s’était emparée de son cerveau, disparut comme par enchantement, pour céder la place à un autre sentiment, presque plus fort encore.

Le désir.

Un désir violent, presque effrayant à force d’être incompréhensible.

Cet homme venait d’exiger une fellation dans les termes les plus brutaux, l’avait frappée sous prétexte qu’elle protestait contre ses exigences, et voilà qu’elle se sentait fondre en face de lui. Ce n’était pas possible ! Elle *ne pouvait pas* ressentir ça !

Et pourtant, Louise ne pouvait pas nier l’évidence. Sous son tee-shirt bleu pâle, elle sentait les pointes de ses petits seins s’ériger presque douloureusement. Et, plus bas, son ventre irradiait une chaleur moite, onctueuse, qu’elle connaissait bien...

— Alors, cette pipe, c’est pour aujourd’hui ou pour demain ? gronda Réjean Picard d’un ton encore plus brutal. Tu vas te décider à me pomper, espèce de petite salope, dis ?

Cette fois, fouettée par la voix masculine qui pénétrait au plus profond d’elle-même, Louise ne se rebella pas. Au contraire, elle baissa les yeux et se mordit violemment la lèvre inférieure.

Puis, avec un drôle de petit soupir qui ressemblait presque à un sanglot, elle se laissa tomber à genoux aux pieds du colosse immobile.

Avec des gestes rendus maladroits par le désir qui montait en elle, Louise entreprit de dégrafer le pantalon de Picard. Avec la ferme intention d'obéir à l'ordre qu'il venait de lui donner.

Johanne Tremblay sentit tout son sang lui monter d'un coup à la tête. Sans même en avoir conscience, elle posa ses deux mains sur ses seins volumineux et se mit à les presser convulsivement.

En face d'elle, l'extraordinaire bourgeois rochelais, l'homme inconnu grimé en automate, continuait de lui faire signe de s'approcher de la main droite... et de se caresser de l'autre.

Les jambes tremblantes, le souffle court, Johanne fit encore un pas en avant. Jusqu'à entrer en contact avec cette créature qui la fascinait, mettait le feu à son esprit et ses sens. Comme l'automate (ou l'homme ?) était installé sur une estrade, ses genoux arrivaient juste au niveau du buste de Johanne, qui, en gémissant, se mit à presser ses seins contre le fin tissu des bas noirs.

Au bout de quelques secondes, elle n'y tint plus. Il fallait qu'elle passe à autre chose. Autre chose de plus consistant, de plus violent. Elle devait apaiser le feu qui lui brûlait le ventre et les reins.

Au même moment, l'automate écarta soudain sa main gauche du devant de son manteau, et son sourire s'accrut, en une invite muette.

Aussitôt, haletante, Johanne se rua sur le vêtement noir pour en écarter les pans de chaque côté. Un petit cri de joie jaillit de sa gorge lorsqu'elle découvrit le membre noueux qui se dressait, fier et roide, par l'ouverture pratiquée au-dessus le haut des bas de l'homme (de l'automate ?).

Avec un léger tremblement d'impatience, Johanne referma ses doigts autour de ce sexe qui semblait l'appeler. Elle se sentit fondre : c'était bien un sexe d'homme, de la chair, de la peau, les palpitations de la vie et du désir...

Même si le contact sur sa paume avait quelque chose d'inhabituel, d'un peu trop lisse.

Avec un gémissement rauque, Johanne glissa une main fébrile sous sa minijupe, afin de débusquer, entre ses cuisses pleines, le petit bouton dur et gorgé de sang, siège de son plaisir à venir.

En même temps, elle avança le buste de façon à ce que sa bouche se trouve en surplomb de la verge qu'elle caressait lentement de son autre main. Puis, elle écarquilla les lèvres, et baissa lentement la tête, pour engloutir au plus profond de sa gorge le sceptre tentateur.

Au moment précis où sa bouche allait entrer en contact avec la chair dure et palpitante, Johanne sentit une main se poser sur sa tête, l'empoigner doucement par ses cheveux hirsutes, et l'écarter de l'objet de sa gourmandise.

— Oh, chriss ! laisse-moi te sucer, j'en ai trop envie ! supplia-t-elle d'une voix qu'elle eut du mal à reconnaître elle-même.

Au lieu de répondre, son étrange partenaire se leva lentement de son fauteuil, avec des mouvements précautionneux et un peu raides. Il descendit de l'estrade, et tendit la main à Johanne, tandis que son sourire machinal s'accroissait sur ses lèvres presque incolores.

— Tu veux m'emmener ailleurs, c'est ça ? demanda Johanne en glissant machinalement sa main dans celle, un peu trop froide et lisse, de l'homme-automate. Tu préfères qu'on aille baiser ailleurs ?

L'autre ne répondit rien, et se contenta de l'entraîner vers la sortie du musée. Johanne nota qu'il avait une démarche curieuse, comme si, au lieu de marcher, il glissait sur le sol. En même temps, à chaque avancée, son buste se projetait légèrement en avant, puis en arrière, comme s'il devait, à chaque pas, rétablir un équilibre compromis.

« Après tout, songea Johanne, si ça t'excite de continuer à jouer les automates, c'est ton affaire. Moi, du moment que j'en profite, de ton excitation... »

Au moment précis où ils débouchaient dans le petit hall d'accueil du musée, la silhouette colossale de Réjean Picard surgit de l'ombre du couloir et se dressa devant eux.

— Eh, Johanne, où tu vas comme ça ? demanda-t-il d'un ton agacé. Et qui c'est ce gugusse, d'abord ?

— C'est mon futur amant, répondit tranquillement Johanne. Et dans un futur très proche, encore ! Je suppose qu'il m'emmène chez lui. En fait, il n'est pas très bavard, comme mec. Bon, on se voit demain matin, OK ?

Réjean Picard s'interposa entre eux et la porte extérieure, les bras légèrement écartés.

— Pas question que je te laisse filer avec un inconnu déguisé en je ne sais quoi. Je suis responsable de toi, Johanne, responsable du groupe...

— M'en fous du groupe ! grinça la chanteuse. Pour l'instant j'ai envie de baiser. Et j'en ai envie avec lui, c'est vu ? Alors, pousse-toi et laisse-nous sortir, calice !

À ce moment précis, le pseudo automate s'avança vers Réjean Picard de son étrange démarche ondulante et glissante. Le manager le dépassait d'au moins trente centimètres, et faisait le double de sa largeur. Néanmoins, il posa sa main droite sur sa poitrine, et tendit le bras.

Un air d'intense stupéfaction se peignit sur les traits épais de Réjean Picard, lorsqu'il se sentit propulsé contre le mur par une force incroyable.

Il se reprit aussitôt, et fonça vers le petit homme déguisé :

— Tu veux jouer les Rambo, c'est ça ? Attends, je vais te montrer qui est Réjean Picard, moi !

Le manager projeta en avant son énorme main, aux ongles trop longs, afin d'empoigner son adversaire par l'épaule. Mais celui-ci, au dernier moment, fit un mouvement de côté, et les ongles acérés de Picard entaillèrent profondément la joue de l'homme, lui arrachant même un gros lambeau de peau. Aussitôt, un sang vermeil se mit à couler dans son cou, sans que son visage ne trahisse la moindre souffrance.

— Eh, Réjean, t'es malade ou quoi ? cria Johanne d'un ton exaspéré. Ça suffit maintenant, laisse-nous sortir !

Picard ouvrait la bouche pour répondre, mais il n'en eut pas le temps. Le petit homme sec venait de le saisir aux flancs, par le ceinturon de son jean, et était en train de le soulever littéralement de terre.

Stupéfait de découvrir une telle puissance chez un type plutôt frêle, Réjean Picard resta une fraction de seconde sans réagir.

Une fraction de seconde en trop.

D'un mouvement violent, son adversaire le projeta contre la petite guérite de la caissière, qui vola en éclats sous le poids de Picard.

Puis, le visage toujours aussi parfaitement impassible, le pseudo-automate reprit la main de Johanne et l'entraîna à l'extérieur du musée.

— Eh bien, dis donc, tu l'as plutôt bien arrangé, le Réjean ! s'exclama Johanne quand ils furent dehors. Franchement, je ne peux pas dire que ça m'ait fait de la peine...

Une brise marine, molle et tiède, leur apportait par moment des échos sonores de la fête qui continuait d'animer La Rochelle, de l'autre côté du vieux port. Parmi les lambeaux de musique qui leur parvenaient, les basses rythmiques étaient les plus nettement perceptibles, et faisaient penser aux battements réguliers d'un monstrueux muscle cardiaque.

L'esprit un peu embrumé par tout ce qui venait de se passer, et aussi par le désir qui continuait de la tenter, Johanne se laissa entraîner sur le côté du bâtiment abritant le musée.

Là, elle découvrit une superbe et très grosse Mercedes noire, dont son « chevalier servant » ouvrit pour elle la porte arrière droite. Avec un frisson de plaisir anticipé, Johanne se glissa sur le cuir souple de la banquette. En se demandant s'il allait la prendre là, tout de suite... ce qui n'aurait pas été pour lui déplaire.

En s'obstinant à conserver ses gestes et ses manières d'automate, l'homme s'assit à sa gauche, et ouvrit le mini bar installé dans l'épaisseur de la cloison qui séparait les places arrières du chauffeur. Il en sortit une demi-bouteille de champagne et une seule flûte, qu'il remplit à ras bord avant de la tendre à Johanne.

— Et toi, tu ne bois pas ? s'enquit-elle en saisissant délicatement le pied de cristal.

Son compagnon sourit d'une façon mécanique, presque absente, mais ne répondit rien.

Avec un léger haussement d'épaules, Johanne se désintéressa de la question. Elle porta la flûte à ses lèvres, et avala deux ou trois gorgées du breuvage, délicieusement frappé.

— On dira ce qu'on voudra de vous autres, les maudits Français, mais c'est quand même une belle invention, le champagne ! soupira-t-elle, après avoir vidé entièrement sa flûte.

L'alcool agit presque immédiatement sur elle comme un multiplicateur du désir qui la possédait déjà, et elle sentit son ventre s'embraser à nouveau. Avec un soupir rauque, elle faufila sa main sous le grand manteau de son futur amant, afin d'y débusquer la colonne de chair dure qui la rendait folle.

À sa grande surprise, l'homme repoussa sa main avec fermeté, presque avec brutalité.

Elle leva vers lui un regard interrogateur.

À la même seconde, sa vision devint brusquement floue, tandis qu'elle eut la sensation paniquante que son esprit s'évadait de son corps.

La dernière chose que vit Johanne Tremblay à peu près distinctement, ce furent les petits yeux bleus posés sur elle.

Un long frisson de terreur la parcourut tout entière, face à ce regard brusquement devenu insondable, minéral, à peine humain.

Puis, Johanne Tremblay plongea dans un énorme gouffre de ténèbres.

CHAPITRE II



— Tu ne le manges pas, ton deuxième croissant, là ? Non, je te demande ça, parce que j’aurais encore comme un vague petit creux, moi...

Le commandant de police Boris Corentin, le plus beau fleuron de la célèbre Brigade Mondaine, tourna la tête vers son fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot, et le dévisagea d’un œil pétillant d’ironie :

— Un petit creux, hein ? Comment peux-tu me faire croire que tu as encore faim après avoir englouti *trois* croissants, Mémé ?

Aimé Brichot prit un air de dignité offensé, qui eut pour effet de relever légèrement les pointes de son éternelle petite moustache :

— D’abord, je ne les ai pas « engloutis », comme tu dis mesquinement : je les ai dégustés, nuance !

— N’empêche que tu en as quand même « dégusté » trois ! s’obstina Boris Corentin en riant. Enfin, bon, je ne veux pas que tu risques l’hypoglycémie à cause de moi : prends-le ce croissant !

Brichot se rua sur la petite corbeille métallique et empoigna l’objet de ses convoitises avec des mines gourmandes.

Pendant qu’il le trempait dans son reste de chocolat chaud, Corentin alluma une cigarette et se commanda un deuxième café.

Il avait beau n’être que huit heures et demie du matin, la température était déjà assez chaude sur Paris, en ce 9 juillet. En plus, la brise qui soufflait encore la veille était complètement tombée pendant la nuit, et l’air immobile provoquait une vague et désagréable sensation d’étouffement, de stagnation malsaine.

À cela s’ajoutait chez Boris Corentin une impression d’ennui, d’inutilité : depuis près de trois semaines, Aimé Brichot et lui n’avaient à se mettre sous la dent que des petites affaires sans intérêt, pas excitantes pour deux ronds, ou alors, pire encore, de la paperasse en retard qu’il fallait bien régler une bonne

fois pour toute.

Et ça, pour un chasseur hors pair comme Corentin, pour un grand fauve toujours prêt à flairer une piste excitante et à la remonter jusqu'au gros gibier, c'était vraiment le fond de l'abîme.

Mais ni lui ni personne n'y pouvait rien. Tout se passait comme si, en ce début d'été, les pervers sexuels, les maniaques, les détraqués en tous genre, qui étaient le lot quotidien de la Brigade Mondaine, s'étaient tous mis au vert en même temps.

Du coup, à leur arrivée au 36, quai des Orfèvres, quand son coéquipier et ami lui avait proposé un « vrai petit déj' » à la terrasse de la *Brasserie Saint-Michel*, Boris Corentin avait dit oui avec empressement.

— Allons bon, manquait plus que ça ! grommela soudain Brichot, la bouche pleine.

— Qu'est-ce qui t'arrive encore ? soupira Corentin, les yeux à demi fermés.

— Comment ça : qu'est-ce qui m'arrive ? sursauta Brichot. Tu n'entends pas ? On était bien tranquilles en terrasse, presque au calme, mais non : les voilà qui se croient obligés de nous balancer dans les oreilles leur foutue musique de variété tiédasse, insipide, la même qu'on entend partout ailleurs ! C'est quand même incroyable qu'on ne puisse plus aller nulle part, ni au café, ni au restau, ni même sur le quai du métro, sans avoir à subir ces flots de sirop sonore débités au kilomètre !

— C'est l'époque, qu'est-ce que tu veux y faire... soupira Corentin, en écrasant son mégot dans le cendrier publicitaire, vantant les mérites d'une boisson anisée. De toute façon, il va falloir qu'on remonte au bureau, alors...

Il s'apprêtait à se lever, lorsque son téléphone portable se mit à sonner, dans la poche droite de son blouson de toile beige.

— Boris Corentin, j'écoute... Non, il est avec moi, on prend le petit déjeuner en terrasse, pour une fois... D'accord, patron, on est là dans deux minutes, le temps de régler la note et de traverser le pont.

— C'était Baba ? demanda Aimé Brichot, en reposant sa tasse vide sur sa soucoupe.

— Quel esprit de déduction ! ironisa Boris en se levant. Allez, bouge, Mémé : j'ai l'impression qu'il y aurait comme une urgence...

Deux minutes plus tard, au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres, Boris Corentin et Aimé Brichot poussait la double porte capitonnée qui marquait l'entrée des territoires de Charlie Badolini.

Territoires hautement enfumés, à nouveau : il était moins de neuf heures, et le gros cendrier en onyx débordait déjà des mégots de Job Spéciales, ces cigarettes brunes que le commissaire divisionnaire avait recommencé à fumer à la suite les unes des autres, du lever au coucher.

— Entrez, messieurs, et asseyez-vous, fit la voix éraillée de Charlie Badolini, dont la mince et courte silhouette était à peine visible derrière son immense bureau Empire. J'ai comme l'impression que vous allez échapper à cette paperasse qui vous démoralise tellement...

En prenant place dans l'un des deux fauteuils – Empire également – réservés aux visiteurs, Boris Corentin sentit un frisson d'excitation le parcourir. Enfin, il allait peut-être se passer des choses intéressantes pour le policier d'élite qu'il était. Pas trop tôt...

— Les Francofolies, ça vous dit quelque chose ? attaquait le commissaire divisionnaire, en allumant une nouvelle cigarette au mégot de la précédente.

Avant de répondre, Boris Corentin prit le temps d'allumer sa propre cigarette. Ce qu'il appelait, dans l'atmosphère féroce goudronnée et nicotinisée du bureau directorial, « combattre le mal par le mal ».

— Si je ne m'abuse, attaquait-il, en expulsant un nuage de fumée bleutée vers le plafond, il s'agit d'un festival de chansons et de musiques francophones qui existe depuis une quinzaine d'années...

— Quinze très exactement, glissa Charlie Badolini, avec un petit hochement de tête satisfait.

— Ça se déroule tous les ans à La Rochelle au mois de juillet, c'est-à-dire en ce moment même, poursuivit Corentin. Le créateur de cette manifestation est Jean-Louis Foulquier, qui a longtemps fait de la radio, et qui, du reste, en fait peut-être toujours. D'après ce que je sais, ça draine un public assez énorme, à tel point que tous les hôtels de La Rochelle sont complets un an à l'avance.

— Le tableau est à peu près complet lui aussi, approuva Charlie Badolini, tandis qu'un nuage de cendre grise, se détachant de sa cigarette, se répandait sur les revers de son éternel costume bleu pétrole.

— Et je suppose qu'il s'y passe des choses pas très nettes, cette année, pour que vous éprouviez le besoin de nous en parler ce matin... glissa Aimé Brichot avec un petit sourire en coin.

— Exact. Johanne Tremblay, ça vous dit quelque chose, messieurs ?

Les deux inspecteurs eurent ensemble la même moue d'ignorance.

— Bon, je suppose que le groupe *Terminator*, ça n'évoque rien non plus pour vous ? insista le commissaire divisionnaire, avec un petit air supérieur qui agaça légèrement Corentin.

— Ah, si ! là, par contre, je sais ! s'exclama Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes de myope sur son nez légèrement busqué. C'est un groupe de rock québécois : les jumelles m'ont fait acheter un disque d'eux il n'y a pas si longtemps. Ils font de la musique plutôt bruyante et la chanteuse a un accent à couper au couteau. Ne m'en demandez pas plus, patron...

— C'est très largement suffisant, le rassura Charlie Badolini avec un petit

sourire. Johanne Tremblay est précisément la chanteuse du groupe *Terminator*. Lequel groupe devait donner un concert sur la grande scène de l'esplanade Saint-Jean-d'Acre dans trois jours.

Boris Corentin eut un léger sursaut :

— « Devait », patron ?...

— Mademoiselle Johanne Tremblay a disparu il y a deux nuits, répondit sobrement Charlie Badolini. Elle et les autres membres de son groupe, ainsi que leur manager s'étaient organisés une petite visite nocturne au musée des Automates. Et il se trouve que mademoiselle Tremblay a été enlevée par l'un de ses pensionnaires.

Corentin et Brichot adressèrent au commissaire divisionnaire le même regard éberlué :

— Je vous demande pardon, patron ?

— Vous m'avez bien entendu. À un moment donné, Johanne Tremblay a quitté le musée en compagnie d'un automate déguisé en bourgeois rochelais du XVII^e siècle. Évidemment, il ne peut s'agir que d'un homme qui mimait les gestes d'un automate, afin, j'imagine, de se fondre mieux dans le décor ambiant.

— En effet, ça semble évident, appuya Aimé Brichot, qui triturerait machinalement la pointe droite de sa moustache.

— Toujours est-il, reprit Charlie Badolini, que Réjean Picard, le manager du groupe, a essayé de les empêcher de quitter le musée, parce qu'il se sentait responsable de sa chanteuse, en tant qu'impresario. C'est alors que notre faux automate l'a proprement envoyé dans le mur.

— Je ne vois pas ce que ça a de si curieux, observa Corentin.

— Vous le verrez mieux si je vous dis que le dénommé Réjean Picard est une montagne d'un mètre quatre-vingt-quinze pour cent dix kilos de muscles, et que le pseudo-automate avait, lui, des allures de gringalet, d'après les témoignages qui me sont parvenus. Boris Corentin ne se tint pas pour battu :

— Patron, vous savez aussi bien que moi qu'un « petit format » qui possède à fond ses techniques de combat est capable d'envoyer au tapis n'importe quelle montagne de muscles qui n'a jamais appris à utiliser son capital, si je puis dire...

Charlie Badolini balaya l'argument d'un revers de la main droite :

— Peu importe pour l'instant. Ce qui est important, c'est que Johanne Tremblay s'est littéralement volatilisée. Durant toute la journée d'hier, vos collègues de La Rochelle, ainsi d'ailleurs que les autres membres du groupe, ont voulu croire à une simple fugue amoureuse, et s'attendaient toujours à voir réapparaître Johanne Tremblay à son hôtel, ou dans la caravane mise à sa disposition par les organisateurs des Francofolies. Ils n'ont commencé à s'affoler sérieusement qu'en fin d'après-midi : le groupe avait une importante

répétition, et, aux dires de tous ceux qui la connaissent bien, Johanne Tremblay est du genre « pro » jusqu'à la maniaquerie : jamais elle ne manquerait une répétition, ou une interview, ou quoi que ce soit d'autre ayant un rapport avec sa carrière, sans un motif très grave...

— Je crois que je comprends bien le problème, patron, enchaîna Boris Corentin. Mais pourquoi nous ? Qu'est-ce que la Brigade Mondaine a à voir là-dedans ?

Charlie Badolini alluma une nouvelle cigarette avant de répondre :

— D'abord, il faut que vous sachiez qu'à l'intérieur du musée des Automates, lors de cette petite visite privée, l'ambiance était en train de devenir très chaude. Et que Johanne Tremblay n'était pas la dernière à se laisser emporter par cette espèce de vent de folie érotique qui s'est mis à souffler sur toutes les personnes présentes.

— Drogue ? demanda Aimé Brichot.

— Pas impossible, admit Badolini. Ce sera à vous de déterminer ça aussi, messieurs. Ensuite, pour répondre complètement à la question de Boris, figurez-vous que c'est un peu la panique, du côté des organisateurs des Francofolies. Pour l'instant, ils ont réussi à cacher à la presse la disparition de Johanne Tremblay, en tablant sur l'espoir qu'elle réapparaîtra miraculeusement, et surtout à temps pour son grand concert de l'esplanade. J'ai eu Jean-Louis Foulquier au téléphone il y a moins d'une demi-heure. Il m'a presque supplié d'envoyer à La Rochelle ce qui se fait de meilleur, et surtout de plus discret, en matière de policiers...

— C'est bien gentil, grommela Corentin, mais ça ne m'explique toujours pas pourquoi ce sont des flics de Paris qui doivent s'occuper de ça, à la place de ceux de La Rochelle...

— Parce qu'en raison des Francofolies, précisément, vos collègues locaux sont déjà sur les dents, répliqua Charlie Badolini d'un ton légèrement impatient. Je ne vous surprendrai pas en vous disant que ce genre de festivals draine toujours une faune qu'il convient de surveiller aussi étroitement que possible. Donc...

— Donc, nous faisons nos bagages et nous sautons dans le premier train pour La Rochelle, conclut Boris Corentin en se levant de son fauteuil.

— Je vous ai fait réserver deux places dans le TGV de 14h05, c'est le seul qui n'était pas complet. Vous arriverez sur place à 17h47, et un certain lieutenant Mallardeau vous réceptionnera à la gare. Voilà, messieurs. Tenez-moi au courant, et surtout, je vous en prie, gardez bien présent à l'esprit que...

— ... Nous marchons sur des œufs ! complétèrent en chœur Corentin et Brichot.

Charlie Badolini daigna sourire de la plaisanterie...

Lorsqu'ils furent sortis du bureau directorial, Boris Corentin asséna une

bourrade amicale à l'épaule de son coéquipier, et s'exclama sur un ton faussement apitoyé :

— Eh bien dis donc, mon pauvre Mémé : toi qui te plaignais qu'on était envahis par la musique de variété, j'ai l'impression qu'à La Rochelle, en pleine semaine de Francofolies, tu vas déguster.

— Je file de ce pas à la pharmacie du boulevard Saint-Michel m'acheter une boîte de boule Quiès, répondit lugubrement Aimé Brichot.

CHAPITRE III



Une musique.

Les accords entrelacés de plusieurs instruments à cordes jouant ensemble ; accords lourds, lancinants, presque menaçants, accablés du poids d'un destin contraire, ou par un dieu implacable et cruel...

C'est la première chose que perçut Johanne Tremblay en reprenant péniblement conscience.

Quelque part, dans le lointain, semblant provenir de partout et de nulle part, il y avait ces accords étranges, dans lesquels chaque heurt des archets, chaque coup de fouet cinglé sur les cordes se résolvait, presque magiquement, en d'ineffables douceurs mélodiques.

La deuxième chose dont Johanne prit conscience, c'est qu'elle était

allongée sur quelque chose de ferme et de doux à la fois.

Un lit. Ou, tout au moins, un matelas.

Lentement, sans avoir encore ouvert les yeux, elle promena ses deux mains le long de son corps, et s'aperçut qu'elle était entièrement nue. Donc, « on » l'avait déshabillée et couchée.

Ce « on » qui se formait dans son esprit y ramena aussitôt l'image de l'étrange pseudo-automate avec lequel elle avait quitté le musée...

Mais quand ? Quand était-ce ? Depuis combien de temps était-elle allongée, inconsciente sur ce lit ?

Dans sa tête lourde et vaporeuse à la fois, tous les souvenirs revenaient par bribes, par lambeaux.

Ainsi, Johanne se souvenait parfaitement de la flûte de champagne qu'elle avait bue dans la voiture de l'automate. Mais elle était incapable de se rappeler ce qui s'était passé ensuite.

En revanche, elle se rappelait très bien la rapide bagarre qui avait opposé Réjean Picard à l'inconnu, et la façon dont l'impresario lui avait balaféré la joue de ses ongles.

Malgré un mal de crâne infernal, malgré sa bouche pâteuse et la sueur glacée qui ruisselait sans discontinuer de ses tempes, Johanne décida d'ouvrir les yeux.

Un rai de lumière jaune, fin et violent, l'obligea à les refermer aussitôt, au bord de la nausée.

Elle serra les mâchoires, et se contraignit à respirer lentement et profondément, comme on lui avait appris à le faire, à l'époque où elle s'était mise en tête de pratiquer régulièrement le yoga.

La sensation de nausée s'atténua rapidement. Johanne fit une seconde tentative pour ouvrir les yeux, et, cette fois, elle parvint à ne pas les refermer.

Le rai de lumière qui l'avait agressée la première fois n'était rien d'autre qu'un rayon de soleil qui filtrait à travers deux planches disjointes du volet qui bouchait entièrement l'immense fenêtre se trouvant à sa gauche.

D'ailleurs, un simple coup d'œil circulaire suffit à Johanne pour constater que tout était immense, dans l'endroit où elle se trouvait.

La pièce devait faire au moins cent à cent cinquante mètres carrés au sol. Quant au plafond, il était tellement haut, que la pénombre ambiante le rendait quasiment invisible.

Cette impression de gigantisme était encore accentuée par le fait que la pièce était entièrement dépourvue de meubles, à l'exception de l'immense lit à baldaquin en bois sombre sur lequel Johanne était allongée. Un lit qui, à première estimation, aurait permis à quatre personnes de dormir ensemble sans se gêner les unes les autres.

Face au lit, se trouvait une porte à double battant de bois peint, à caissons

rectangulaires, d'au moins trois mètres de haut. Une autre porte, exactement semblable, occupait le milieu du mur de droite, face à la fenêtre au volet abîmé.

Le sol de la pièce était composé d'un carrelage visiblement vieux de plusieurs siècles, en mosaïque multicolore, inégalement usé suivant les lieux de passages plus ou moins intensifs. Il semblait recouvert d'une couche de fine poussière, la même qui tourbillonnait mollement dans le rayon de soleil filtrant à travers les planches disjointes du volet.

Les murs étaient de pierre brute, massive, grise et légèrement scintillante comme du granite, et renforçaient encore l'impression de très grand âge de cet environnement vaguement effrayant.

Par-dessus tout, il flottait dans l'air confiné et poussiéreux une odeur fade indéfinissable. Un parfum d'abandon définitif, de chute dans une éternité morne et désolée...

Aux yeux d'une Québécoise comme Johanne, pour qui le qualificatif « ancien » commençait à s'appliquer dès qu'un bâtiment avait plus de cinquante ans, l'endroit où elle se trouvait semblait remonter à la nuit des temps, aux époques les plus obscures du Moyen Âge.

Elle sentit une angoisse sourde s'insinuer dans son cerveau. Elle se laissa retomber sur le matelas et ferma les yeux, le temps de retrouver un peu de son calme.

Par chance, la sensation de bouche pâteuse et de tête lourde, qui l'avait agressée à son réveil, refluaît très rapidement. Elle avait également cessé de transpirer, et se sentait maintenant presque en forme.

En tout cas, sur le plan physique. Parce que pour le reste...

Rassemblant toute son énergie, elle fit glisser ses jambes hors du lit et posa ses deux pieds nus sur le carrelage poussiéreux. Elle fut étonnée de ne pas le trouver glacial, puis elle se souvint qu'on était quand même en plein mois de juillet...

S'appuyant des deux mains sur le bord du matelas, Johanne se mit debout... et retomba aussitôt, lourdement, en arrière.

Du coton.

Ses jambes étaient aussi molles que deux tiges de coton hydrophile, et refusaient catégoriquement de la porter. Sagement, Johanne se reglissa sous le drap de grosse toile blanche, rêche, épaisse et légèrement parfumé à la lavande.

Mentalement, elle s'exhorta à la patience. Il fallait qu'elle attende que ses forces reviennent. Après, et après seulement, elle pourrait essayer de sortir d'ici. Et d'abord de retrouver ses fringues...

Le visage épais, un peu vulgaire, de Réjean Picard passa soudain devant ses yeux, et un pli amer se forma au coin des lèvres pulpeuses de Johanne.

Pour une fois, elle aurait bien mieux fait de l'écouter, et de ne pas quitter le musée avec ce type qui singeait les automates et qui, à la réflexion, lui semblait beaucoup trop silencieux pour être honnête.

Malgré le quatuor à cordes qui continuait sa mélodie insidieuse et très belle, quelque part, Johanne crut percevoir, dans le lointain, le hurlement strident d'une moto dont le pilote poussait une vitesse au maximum des tours.

Ce bruit familier la rassura : au moins, quel que soit l'endroit où elle se trouvait, elle était toujours « dans » la civilisation... « Rassurer » n'était d'ailleurs pas le verbe juste. Car Johanne, à son propre étonnement, s'apercevait qu'elle n'avait fondamentalement pas peur. Elle était tout au plus intriguée par sa situation, bien sûr, mais un peu comme quelqu'un qui serait étranger, en quelque sorte extérieur, aux événements.

Et pourtant, dans les profondeurs de son cerveau encore un peu engourdi, une petite voix lui soufflait qu'elle était en situation délicate, qu'elle ferait mieux de réfléchir sérieusement au moyen de se tirer de cet endroit étrange, où le danger pouvait surgir à n'importe quel moment.

Comme pour donner raison à la petite voix, la porte située en face du lit s'ouvrit lentement, avec un léger grincement huileux.

Et l'homme automate, celui qui l'avait « enlevée » la veille, dans le musée, apparut sur le seuil de l'immense chambre.

Il avait quitté son costume de bourgeois rochelais du XVII^e siècle, au profit d'une robe de chambre en soie chamarrée, rouge et or, sous laquelle il était visible qu'il ne devait rien porter.

Le fait d'avoir ôté son déguisement le fit paraître encore plus frêle aux yeux de Johanne. Et, une fois de plus, elle se demanda où il avait trouvé la force de se débarrasser physiquement de Réjean Picard, apparemment sans la moindre difficulté.

Un mince sourire plaqué sur ses lèvres minces et presque incolores, il s'avança vers le lit, de cette même démarche glissante et chaloupée qui avait surpris Johanne, la veille, dans le musée.

Instinctivement, la chanteuse se recroquevilla sous son drap de toile, et elle sentit son cœur accélérer ses battements, lorsque les petits yeux bleus porcelaine se posèrent sur elle, à demi cachés par la broussaille des sourcils.

En détaillant le visage en lame de couteau de l'homme, Johanne eut soudain l'impression que quelque chose clochait, qu'il n'était pas exactement ce qu'il aurait dû être, mais sans parvenir à préciser davantage. Un peu comme lorsqu'un homme habituellement moustachu se rase un matin, et que les gens de son entourage demeurent incapables de dire ce qui a changé en lui.

Et soudain, alors qu'il se penchait vers elle, avec une imperceptible raideur dans le buste, Johanne trouva ce qui la chiffonnait.

Sa joue.

Sa joue droite.

Elle était parfaitement lisse, intacte. Plus la moindre trace de l'estafilade que les ongles acérés de Réjean Picard lui avaient infligée, la veille, lorsqu'il avait essayé de les empêcher de quitter le musée.

« Comment a-t-il fait ça ? songea Johanne, estomaquée. C'est un docteur-miracle, ce type, ou quoi ? »

Pour le moment, il restait debout à côté du lit, immobile, les mains enfoncées dans les poches de sa robe d'intérieur, et toujours le même sourire mécanique, vaguement crispant, flottant sur ses lèvres.

En prenant soin de bien dissimuler ses seins nus sous le drap, Johanne se redressa pour s'adosser au bois de son lit à baldaquin. Elle leva la tête vers l'homme immobile et soutint crânement son regard perçant.

— Et si vous commenciez par me dire votre nom ? dit-elle d'une voix qui, malgré toute son assurance, tremblait quand même légèrement. Ça faciliterait peut-être nos rapports futurs, non ?

Le visage de son vis-à-vis ne trahit aucun sentiment particulier. Pendant de longues secondes, il ne manifesta pas la moindre velléité de répondre à la question de Johanne. Laquelle en était à se demander si son kidnappeur n'était pas sourd. Ou muet. Ou les deux.

Enfin, son petit sourire s'accroût, et ses lèvres se mirent en mouvement.

— Je n'ai pas besoin d'avoir de nom pour vous, dit-il d'une voix à la fois étrangement métallique et très douce. Mais si vous tenez absolument à m'en donner un, vous pouvez m'appeler Raptor, puisque c'est moi qui vous ai amenée ici...

Un petit sourire ironique étira les lèvres pulpeuses de Johanne :

— Raptor, hein ? Vous n'avez rien de moins quétaine à me proposer ? Pourquoi pas Darth Vader^[4], pendant qu'on y est ? Ou Terminator, tiens : ça me rappellerait le boulot !

— Contentez-vous de Raptor, ça ira très bien, répondit l'autre, sans une once d'humour.

— À vos ordres, monsieur Raptor, grinça Johanne. Et si vous me disiez maintenant ce que je fiche ici ? Et surtout combien de temps vous comptez me séquestrer contre ma volonté ? Car il était bien drogué, votre chriss de champagne, hier soir, non ?

Le visage de Raptor resta imperturbable, et c'est de la même voix métallique et douce, qu'il répondit, en détachant bien toutes les syllabes :

— Je ne suis malheureusement pas habilité à répondre à ces questions. Je ne suis que votre gardien. En fait, je suis venu voir si vous aviez besoin de quelque chose. Si vous aviez soif, ou faim...

— C'est quoi, cette musique que j'entends depuis que je suis réveillée ? demanda brusquement Johanne.

— *La Jeune fille et la mort*, quatuor à cordes numéro 14 en ré mineur, D 810, de Franz Schubert, interprété par l'Alban Berg Quartett, récita Raptor d'une traite, les yeux dans le vague, comme s'il s'agissait d'une leçon soigneusement apprise par cœur.

Le silence retomba dans l'immense pièce où flottait toujours la même odeur de vieille poussière. Johanne réfléchissait intensément. Raptor – puisque Raptor il y avait – venait de lui dire qu'il n'était que son gardien.

Donc, ça signifiait que quelqu'un d'autre avait organisé cet extraordinaire enlèvement à l'intérieur du musée des Automates.

Quelqu'un qui, fatalement, était au courant de la visite nocturne qu'elle, Johanne, avait voulu y effectuer. Or, a priori, ils n'étaient que deux à le savoir, excepté les autres membres du groupe que Johanne comptait pour quantité négligeable.

Le conservateur du musée, qui avait autorisé la visite, et Réjean Picard qui l'avait organisée.

Johanne eut une petite moue de dépit. C'était l'impasse complète, dans la mesure où elle voyait assez mal son impresario la faire disparaître de la circulation, même si elle avait commis l'imprudence idiote de lui annoncer à l'avance qu'elle avait l'intention de se passer de ses services, une fois de retour à Montréal.

Quant au conservateur du musée des Automates, Johanne ne l'avait jamais vu, ne savait même pas son nom : pourquoi s'en serait-il pris à une chanteuse québécoise dont il devait même n'avoir jamais entendu parler ?

Johanne s'ébroua mentalement, et reporta son attention sur Raptor, qui se tenait toujours aussi immobile et droit, le visage impassible, comme un serviteur zélé attendant les ordres de son maître.

« Toi, mon p'tit gars, songea-t-elle soudain, tu joues les imperturbables aujourd'hui, mais tu l'étais beaucoup moins la nuit dernière, au musée ! Autant que je me souviene, je te faisais quand même un effet... palpable ! Voyons si j'ai conservé ce pouvoir-là... »

Une idée venait de germer dans le cerveau de Johanne : partant du principe qu'un homme en état de désir sexuel est plus facile à berner qu'un type de sang-froid, elle avait décidé de « mettre la pression érotique » sur Raptor, et de profiter de la moindre relâche de sa surveillance pour lui fausser compagnie et sortir d'ici. En tout cas d'essayer. De toute façon, elle n'avait pas grand-chose à perdre à tenter le coup.

Tout en dévisageant Raptor avec un sourire gourmand, elle passa un bout de langue mutin sur ses lèvres charnues, et fit lentement glisser le drap qui la recouvrait jusqu'au ras du cou.

Elle eut l'impression qu'une petite lueur se mettait à danser dans les yeux bleus porcelaine lorsque la naissance de ses seins volumineux et ferme apparut à l'air libre.

Elle continua d'abaisser le drap, et les pointes sombres de ses aréoles émergèrent à leur tour. Puis, ce fut le tour de son ventre plat, à la peau satinée et légèrement frémissante.

— Tu ne veux pas te débarrasser de cette robe de chambre hideuse ? souffla Johanne d'une voix plus rauque qu'elle ne l'aurait cru elle-même.

À sa grande surprise, elle dut constater que, malgré la bizarrerie vaguement inquiétante de sa situation, son début de strip-tease faisait naître une douce chaleur au creux de ses reins.

Sa respiration se fit plus courte, lorsqu'elle vit Raptor sortir lentement les mains de ses poches, et commencer à dénouer la ceinture de soie qui maintenait les pans de sa robe d'intérieur.

Lorsque le nœud fut défait, les pans de soie chamarrée s'écartèrent d'eux-mêmes, et Johanne ne put retenir un petit cri de surprise, en découvrant le sexe de Raptor.

Il bandait.

Et en même temps, il ne bandait pas.

Au bout de quelques secondes d'observation, Johanne comprit ce qui lui donnait cette double impression contradictoire.

La virilité de son geôlier était pointée vers le bas, comme un sexe au repos.

Mais, en même temps, elle avait la grosseur, la dureté et l'apparence noueuse d'un membre en pleine érection.

Cette étrangeté était accentuée par le fait que Raptor était absolument dépourvu de tout système pileux sur le torse, le ventre et les cuisses, mais qu'il présentait une épaisse touffe de poils noirs au niveau de pubis. Une toison bouclée qui s'arrêtait si nettement, si précisément, qu'on aurait pu la croire postiche.

— T'es bizarrement foutu, toi, observa Johanne d'une voix légèrement sifflante. En tout cas, je n'ai pas l'impression de te faire beaucoup d'effet. À moins que tu aies besoin d'en voir plus pour t'exciter...

Sans quitter l'homme des yeux, Johanne continua de faire glisser le drap de toile rêche le long de son corps. En effleurant sa peau, le grain du tissu faisait naître de délicieux petits frissons, juste en dessous.

Le bouton tendre de son nombril apparut à l'air libre, puis l'imperceptible renflement de son ventre satiné. Enfin, l'orée blonde de la toison marquant l'entrée des terres féminines, attirantes et secrètes.

Johanne rabattit le drap d'un coup sec, afin de découvrir l'intégralité du triangle d'or fauve, niché entre ses cuisses pleines. Cuisses qu'elle écarta imperceptiblement, afin de laisser entrevoir les trésors qui s'y dissimulaient encore.

C'est alors que le phénomène se produisit, avec une soudaineté qui laissa

Johanne sans voix.

Dès que les petits yeux de Raptor se posèrent sur le ventre nu de la chanteuse, son sexe s'érigea.

Ou, plus exactement, il s'éleva.

Car comme Johanne l'avait pressenti, le membre viril était déjà dur et raide à l'origine. Simplement, avec une régularité quasi mécanique, il était en train de se dresser à l'horizontale, exactement comme s'il s'était agi d'un levier mû artificiellement par un système quelconque de vérins hydrauliques.

— C'est pas croyable ! murmura Johanne, en se passant la langue sur les lèvres. J'ai déjà vu pas mal de types bander dans ma vie, mais des comme toi, jamais ! Comment tu fais ça, dis ? C'est tantrique, comme truc ? Une histoire de contrôle de soi à l'orientale, c'est ça ? Oh, et puis, après tout, je m'en calice du pourquoi et du comment. Ce qui compte, c'est ce qu'on peut faire avec ce bel engin...

Johanne avança la main gauche, et ses doigts se refermèrent autour de l'arrogante virilité de Raptor, dont tout le corps fut parcouru d'un violent frisson.

En même temps qu'elle caressait la hampe de chair, jugeant qu'il était temps de passer aux choses sérieuses, Johanne ouvrit largement les cuisses, et, du bout de l'index, elle entreprit d'éveiller la douce corolle qui sommeillait encore au plus secret de son ventre, agité par une houle de plus en plus perceptible.

Elle n'avait même plus besoin de mimer le désir : il montait naturellement en elle avec une puissance presque violente. Elle avait beau essayer de se raisonner, de se dire qu'après tout, ce type la gardait prisonnière, ça ne servait à rien : les pétales de sa fleur intime s'ouvraient malgré elle, sécrétant des senteurs lourdes, et affolantes, annonciatrices de plaisir.

Par un mouvement de reptation impatient, Johanne se fit glisser sur le dos et, prenant appui des talons sur le matelas, elle tendit son ventre emperlé de rosée suave vers Raptor, dont elle continuait d'entretenir la formidable érection.

— Viens ! souffla-t-elle d'une voix suppliante. Viens me baiser, j'en ai trop envie...

Raptor mit un genou sur le lit, comme s'il s'apprêtait en effet à s'engloutir dans ce ventre palpitant et totalement offert à son désir.

Mais, à ce moment-là, tout son corps se raidit, comme sous l'effet d'une forte décharge électrique. Son visage se ferma d'un coup, et prit même une expression de crainte respectueuse.

Raptor redescendit de l'immense lit, rabattit sur son corps glabre les pans de sa robe de chambre, et s'inclina avec raideur devant une Johanne haletante de désir, dont les doigts fébriles continuaient d'aller et venir entre ses cuisses

largement ouvertes.

— Je dois malheureusement vous quitter, maintenant, dit-il d'un ton parfaitement neutre, indifférent. Le travail m'appelle ailleurs...

Le son de sa voix métallique, aussi froid que si ce courant violemment érotique qui les avait unis un instant n'avait pas existé, coupa d'un coup l'excitation de Johanne. Elle referma brusquement les jambes et tira rageusement le drap sur son corps nu.

— Tu trouves ça malin de me faire grimper aux rideaux et de m'abandonner toute seule en haut ? siffla-t-elle d'une voix pleine de dépit et de frustration.

— Le travail m'appelle ailleurs, répéta Raptor, du même ton indifférent.

— C'est ça, barre-toi ! explosa Johanne en désignant la porte d'un geste rageur. Mais avant, tu vas me faire le plaisir de me dire jusqu'à quand je suis censée rester là. Je trouve que la plaisanterie a assez duré, figure-toi !

Raptor, qui marchait déjà vers l'immense porte, se retourna d'un mouvement légèrement saccadé, et dit de sa voix neutre :

— Votre sort ne dépend pas de moi, mais de mon maître. Vous resterez ici tant qu'il le jugera bon.

Le bruit de la porte se refermant claqua aux oreilles de Johanne comme le couvercle d'un tombeau qu'on rabat sur une emmurée vivante.

CHAPITRE IV



Son pied, chaussé de mocassin de cuir noir, avait à peine touché le quai de la gare de La Rochelle que Boris Corentin sentit tout de suite l'atmosphère de fête et d'effervescence qui agitait toute la ville.

Il sauta hors du train qui venait de les amener de Paris – avec changement à Poitiers – et attendit qu'Aimé Brichot, occupé à récupérer son sac de voyage dans le logement prévu à cet effet, le rejoigne sur le quai.

Autour de lui, le flot des voyageurs, des jeunes pour la plupart, bruyants et en bandes, se pressaient vers la sortie, impatients de participer à l'euphorie bon enfant et bigarrée qui, chaque mois de juillet, s'emparait de La Rochelle à l'occasion des Francofolies.

Cette année encore, les « Francofous », comme on appelait les accros du festival, étaient fidèles au rendez-vous fixé par Jean-Louis Foulquier et son équipe.

Au bout de plusieurs minutes, Aimé Brichot finit par descendre du wagon en grommelant :

— La sangle de mon sac était coincée je ne sais dans quoi, j'ai cru que je n'arriverais pas à le récupérer, dis donc ! Bon, il est où, notre contact local ?

J'espère qu'il ne va pas nous faire faux bond, sinon on est bon pour dormir sur la plage, sans son aide...

Trouver une chambre d'hôtel à La Rochelle au moment des « Francos » sans avoir réservé près d'un an à l'avance était mission impossible pour le commun des mortels. Mais le lieutenant Mallardeau que Corentin avait joint au téléphone avant de partir, les avait tranquilisés sur ce point : le commissariat de La Rochelle s'arrangeait chaque année pour se garder deux ou trois chambres libres en ville, au cas où.

Au bout du quai, adossé à l'un des composteurs automatiques de billets, se tenait un homme d'environ vingt-cinq ans, grand, mince, les cheveux blonds un peu trop longs, dont les yeux protégés par de petites lunettes rondes semblaient chercher quelqu'un dans la foule grouillante des voyageurs.

— Je te parie le dîner de ce soir que c'est lui, notre sauveur, dit Corentin en le désignant d'un petit mouvement du menton.

— Pari tenu, répondit machinalement Aimé Brichot.

Lorsqu'il les vit, le jeune homme blond, après une seconde d'hésitation, se décolla du composteur et vint vers eux, avec un sourire incertain :

— Vous êtes le commandant Corentin et le capitaine Brichot, c'est bien ça ? Je suis le lieutenant Philippe Mallardeau. Ravi de vous accueillir à La Rochelle. Vous avez fait bon voyage ?

Boris Corentin répondit « oui » avec un large sourire, tandis qu'Aimé Brichot grommelait une réponse indistincte avec une petite grimace de

déconvenue.

Le pari était joué...

— J'ai réussi à vous trouver deux chambres dans le même hôtel, leur dit le lieutenant Mallardeau, avec une certaine fierté dans la voix, tout en les guidant vers la sortie de la gare. Ce qui, en ce moment, est tout sauf évident. C'est l'*Hôtel de la Monnaie*, à deux pas de l'esplanade Saint-Jean-d'Acre. Vous voulez qu'on y aille tout de suite ?

— Est-ce que vous avez pu nous arranger un entretien rapide avec Réjean Picard, le manager du groupe *Terminator*, comme je vous l'ai demandé par téléphone ? s'enquit Boris, plutôt que de répondre à la question.

Philippe Mallardeau déverrouilla les portières de sa Peugeot 306 de service, en opinant de la tête :

— Je l'ai joint tout à l'heure. Il m'a assuré qu'il serait au Village VIP jusque vers six heures et demie, et que vous pourriez le voir là-bas.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le Village VIP ? demanda Brichot, en s'installant à l'arrière de la 306.

— VIP veut dire *Very Important Persons*, expliqua doctement le lieutenant Mallardeau en prenant le volant et en tournant la clé de contact.

— Merci, ça, je sais ! grogna Brichot, outré qu'on puisse le prendre pour un ignorant crasse. Je voulais juste savoir à quoi ça correspondait...

— Pardon ! bafouilla le jeune lieutenant en rougissant légèrement. Le Village est une sorte d'enclos situé derrière la grande scène de l'esplanade. Il y a des stands, des bars, des restos, tout ça réservé aux porteurs d'accréditations et inaccessible au public, évidemment. C'est là que se font pas mal d'interviews d'artistes, là aussi que se prennent les contacts entre producteurs de spectacles, représentants des maisons de disques et impresarios, en vue de futurs contrats. Sans parler des parasites de toutes sortes, qui réussissent toujours à s'infiltrer là où on n'a pas besoin d'eux...

Boris Corentin consulta rapidement sa montre, et tourna la tête vers Mallardeau :

— Il est déjà presque six heures. Je pense que vous devriez nous conduire à votre fameux village tout de suite, sinon on risque de rater Réjean Picard. Or, d'après ce que j'ai pu comprendre, le temps aurait plutôt tendance à travailler contre nous...

— À qui le dites-vous ! soupira Philippe Mallardeau. C'est une vraie tuile, c'est histoire de disparition, vous savez... Foulquier et son équipe sont sur les dents, et ils nous assiègent de coups de téléphone de plus en plus pressants. Franchement, vous êtes attendus comme deux messies, depuis ce matin...

— Doucement sur l'enthousiasme, le tempéra Corentin avec un très léger sourire : on n'est pas des docteurs-miracles, hein ! Bon, donc, direction le Village VIP : on s'occupera de l'hôtel plus tard...

La 306 pilotée par Philippe Mallardeau venait de quitter l'avenue du Général de Gaulle pour s'engager sur le quai Valin qui, à gauche, longeait le bassin à flot, avant de rejoindre le bout du Vieux Port.

Plus la voiture avançait vers le centre-ville, plus la foule devenait dense et colorée. Les crêtes vertes, bleues ou violettes des punks côtoyaient les tignasses hirsutes des néo-babas cools en tuniques bariolées, ou les casquettes hip-hop des rappeurs de banlieue, chaussés de baskets toutes plus fluo les unes que les autres. Les seules taches sombres étaient produites par les uniformes des CRS, stationnés par grappes un peu partout.

— Dites donc, observa Aimé Brichot, vous avez l'air d'avoir un sacré dispositif, côté flicaille...

— Bien obligé, soupira Philippe Mallardeau, en donnant un brusque coup de volant à gauche, pour éviter les deux jeunes qui venaient de descendre du trottoir sans s'occuper de la circulation. Depuis qu'Ambre, la fille de Jean-Louis Foulquier, a élargi le festival aux groupes de rap et de hip-hop, les Francos attirent une faune pas toujours blanc-bleu. Et, le soir, après un certain nombre de canettes de bières descendues, les bagarres sont assez fréquentes, entre bandes plus ou moins rivales. Mais enfin, dans l'ensemble, tout se passe plutôt bien quand même...

Ils étaient arrivés à l'angle du quai Duperré, longeant le Vieux Port. La petite place formée par la jonction avec le quai Valin était encombrée de stands minuscules, entre lesquels circulait une foule compacte mais nonchalante. Par sa vitre ouverte, Boris Corentin reçut les violents effluves de saucisses grillées, de merguez trop cuites et de vieille huile de friture trop employée.

— Ici, c'est le coin des vendeurs de disques d'occasion ou de disques introuvables, qu'on appelle des « collectors », leur indiqua Philippe Mallardeau, en s'engageant sur le quai Duperré, occupé sur toute sa longueur par des cafés, des restaurants et des hôtels, aux terrasses noires de monde et débordant sur le trottoir.

— Si ça ne vous ennue pas trop, je vais vous laisser place Barentin, au pied de la Grosse Horloge, et vous finirez à pieds. Je suis désolé, mais je suis attendu au Ciat pour le « point fixe » avant le début de la soirée. De toute façon, vous êtes quasiment arrivés : vous n'avez qu'à remonter le Cours des Dames jusqu'à la Tour de la Chaîne et, juste derrière, c'est l'Esplanade...

La main droite de Mallardeau lâcha le volant et désigna la boîte à gants devant Corentin.

— Tenez, poursuivit-il, je vous ai fait faire deux « pass » à vos noms, qui vous permettront d'aller partout, sans avoir forcément à clamer que vous êtes flics. Ils sont là-dedans. Vous avez mon numéro de portable, hein ? Vous m'appellez quand vous voulez, naturellement...

Boris Corentin et Aimé Brichot débarquèrent de la 306. Dès qu'ils furent

descendus, la voiture de Mallardeau tourna à droite, sous la Grosse Horloge – l'ancienne porte de l'enceinte séparant la cité du port, au Moyen Âge –, et remonta la rue du Palais, afin de rejoindre le commissariat de la place de Verdun.

— Allez, en route ! claironna Boris, en s'engageant sous les arbres du Cours des Dames, qui longeait le Vieux Port jusqu'à la Tour de la Chaîne, laquelle, avec la Tour Saint-Nicolas qui lui faisait vis-à-vis, en marquait l'entrée depuis la fin du XIV^e siècle.

Sur cette large artère, pour partie piétonne, l'atmosphère était carrément grouillante. Entre les stands vendant tout et n'importe quoi, les chanteurs de rue, les musiciens ambulants, les marchands de sandwiches grecs, de saucisses-frites ou de pizzas essayant d'attirer le chaland à grand renfort d'annonces braillées à pleins poumons, plus les cris, les rires, les sifflets des badauds qui se pressaient, se cognaient les uns dans les autres, embouteillaient le passage tous les trois ou quatre mètres, Boris et Aimé mirent près d'un quart d'heure pour parcourir les quelques dizaines de mètres les séparant de l'esplanade Saint-Jean-d'Acre.

La grande scène paraissait d'autant plus immense qu'elle était quasiment déserte, à l'exception de techniciens occupés aux derniers réglages de son et de lumière, pour le spectacle du soir.

En revanche, de nombreux spectateurs étaient déjà massés au pied de la scène où, en première partie de soirée, avaient traditionnellement lieu les « Découvertes Coca-Cola ». Grâce à cette manifestation hautement sponsorisée, comme son nom l'indique suffisamment, de jeunes artistes encore non consacrés pouvaient espérer se faire remarquer par un impresario, un producteur de disques... ou tout simplement par le plus grand nombre de « Francofous » possible.

Sur le côté de la grande scène, Boris Corentin repéra tout de suite une allée fermée par un jeu de barrières métalliques et gardée par deux cerbères tout en muscles, à l'air pas trop aimable. Chacun portait une oreillette lui permettant de communiquer avec Dieu sait qui.

Suivi d'Aimé Brichot, que le bruit et la foule mettaient quasiment groggy, Corentin s'approcha du plus impressionnant des deux gorilles, et, avec un large sourire, lui exhiba son « pass » sous le nez. L'autre leur ouvrit aussitôt la barrière, sans un sourire, sans même qu'un muscle de son visage ne trahisse le moindre sentiment humain.

Après avoir longé le côté de la grande scène, ils débouchèrent enfin dans le fameux Village VIP. L'ambiance y était tout de suite plus feutrée que dans le reste de la ville, sans être quand même trop coincée.

Du coin de l'œil, assis à l'une des tables d'un bar installé dans un baraquement en préfabriqué, Corentin repéra le chanteur Renaud, occupé à répondre aux questions de deux journalistes, tout en sirotant un double pastis.

Un peu plus loin, dans un autre bar provisoire, lunettes à verres roses sur le bout du nez, Pascal Obispo faisait l'avantageux au milieu d'une cour de cinq ou six adolescentes qui le bouffaient littéralement du regard... sans doute en espérant mieux pour la suite.

C'est alors qu'une phrase, clamée d'une voix de stentor dans son dos, fit s'immobiliser Corentin :

— On vas-tu pouvoir l'avoir un d'ces jours, cette maudite bière, chriss de Tabarnak ?

L'accent tout autant que le vocabulaire étaient indubitablement québécois. Boris pivota sur lui-même, et se retrouva face à une sorte de colosse brun d'une petite quarantaine d'années, affalé à une table de bistrot, au côté d'une fille blonde beaucoup plus jeune que lui, qui paraissait minuscule et chétive par rapport à lui.

Boris Corentin se planta devant leur table avec un sourire cordial, et plongeait ses yeux dans ceux du colosse :

— Vous ne seriez pas Réjean Picard, par hasard ?

L'autre le dévisagea d'un air soupçonneux, et prit tout son temps avant de répondre :

— Ça se pourrait, et alors ? Qu'est-ce que tu lui veux, à Réjean Picard ?

Le sourire de Corentin se fit plus froid, et sa voix encore plus aimable :

— Mon ami et moi sommes ici pour l'aider à retrouver ce qu'il a malencontreusement égaré l'autre nuit...

Du coup, le visage olivâtre de Picard devint tout pâle. Machinalement, il jeta un coup d'œil craintif autour de lui, avant de désigner les deux chaises libres en face de lui et de la blonde :

— Asseyez-vous donc. Et surtout, parlez moins fort, hostie de câliss !

Dès que Corentin et Brichot eurent pris place, Réjean Picard claqua des doigts devant le visage de la blonde assise à sa gauche, et qui paraissait somnoler vaguement :

— Louise, sois gentille, laisse-nous, tu veux ? On a à causer, ces messieurs et moi. Tiens, profite-en pour aller acheter ce que je t'ai dit...

Sans discuter, mais en rougissant violemment, la dénommée Louise se leva et, sans un regard pour les deux policiers, disparut dans la foule des VIP, de plus en plus nombreux à envahir le village à mesure que l'heure avançait.

Réjean Picard eut un petit sourire prétentieux :

— C'était Louise Fauteux, la bassiste du groupe *Terminator*. Vous avez vu comment je les dresse, moi, les musiciens que je manage ?

Boris Corentin négligea de répondre à cette vantardise. D'abord parce que, d'instinct, l'imprésario québécois lui déplaisait. Mais surtout parce que son regard venait d'être attiré, à trois tables de la leur, par un type d'environ

quarante-cinq ans, grand, ventru, le visage marqué par les traces d'une ancienne acné, attablé devant une chope de bière, qui le dévisageait avec une sorte de curiosité soupçonneuse. Corentin se promit d'éclaircir ça plus tard, et il reporta son attention sur Réjean Picard.

— Monsieur Picard, dit-il à voix basse, si vous voulez que nous retrouvions Johanne Tremblay avant que la nouvelle de sa disparition n'ait fait le tour de la ville, il va falloir nous raconter par le menu tout ce qui s'est passé le soir où elle a disparu. Sans nous cacher le moindre détail, même s'il vous paraît insignifiant...

— J'ai pas l'intention de vous cacher quoi que ce soit, câliss ! gronda Picard d'un air mauvais. Mais je me demande si ça va servir à grand-chose...

— C'est à nous d'en juger, si vous le voulez bien, répliqua Corentin sur un ton glacial. Nous vous écoutons. À quelle heure et où avez-vous retrouvé Johanne Tremblay ?

— Vers neuf heures, à peu près, répondit Réjean Picard, d'une voix nettement radoucie. Dans la caravane mise à sa disposition par les organisateurs des Francos. Je suis venu lui annoncer que tout était arrangé pour sa petite visite nocturne du musée des Automates, et que j'allais l'y conduire.

— Ça correspond à quoi, cette idée de vouloir visiter ce musée de nuit ? demanda Aimé Brichot. Pourquoi pas en journée, comme tout le monde ?

Réjean Picard émit un petit ricanement bref :

— C'est son trip, à Johanne, les automates. Je veux dire que ça correspond à quelque chose de précis et de très fort, dans son imaginaire érotique. Le fait qu'elle ait appelé son groupe *Terminator*, c'est pas un hasard. Alors, bien sûr, une visite de nuit, et surtout sans témoin, ça l'excitait encore plus.

— Comment peut-on être excité par des automates ? s'étonna Brichot qui, malgré des années passées à la Brigade Mondaine, arrivait encore à s'étonner des perversions que son boulot de policier l'amenait à découvrir.

— Dans le cas de Johanne, et d'après le peu de confidences qu'elle a bien voulu me faire, tout est parti d'un jouet qu'elle avait quand elle était gamine : une marionnette de Pinocchio qui remuait les bras et dont le nez s'allongeait quand on appuyait sur un bouton dissimulé dans son dos. Un truc sans intérêt, quoi...

— Sauf que... murmura Boris Corentin, qui pressentait la suite.

— Sauf que Johanne, lorsque la puberté a commencé à la travailler, a un jour découvert que ce nez télescopique pouvait servir à des jeux beaucoup moins innocents, si vous me suivez.

Réjean Picard éclata d'un rire gras :

— Bref, pour cette cochonne de Johanne, Pinocchio est devenu Pine-aucul !

— Si on revenait au déroulement de la soirée ? grinça Corentin, que l'humour « tout en finesse » du Québécois agaçait prodigieusement.

— Donc, on a quitté la caravane de Johanne vers dix heures, reprit le manager, et on a filé directement au musée, où les autres nous attendaient.

— Les autres ? fit Brichot. Quels autres ?

— Eh bien, les membres du groupe, quoi ! Louise, que vous avez vue tout à l'heure, Richard et Jéricho. Plus leurs blondes du moment.

— Leurs blondes ? releva Corentin. Vous êtes entrés avec deux filles qui n'étaient pas du groupe, c'est ça ? Vous pouvez me donner leurs noms ?

Réjean Picard haussa les épaules :

— Évidemment non, je ne peux pas ! Si vous croyez que je me soucie de toutes les pétasses qui viennent se faire sauter par mes musiciens... Vous n'aurez qu'à poser la question à Richard et à Jéricho. Encore que ça m'étonnerait qu'ils aient pensé à leur demander leur carte d'identité ou leur extrait de baptême avant de les baiser !

De nouveau, retentit le même éclat de rire gras et sonore qui horripilait Corentin.

— Si mes renseignements sont exacts, votre visite du musée a quelque peu... dégénéré, non ? demanda-t-il d'un ton sec.

Le Québécois ne se démonta pas :

— Vous faites allusion à la petite séance de fourrette ? Bon, c'est quand même pas un crime, non ? D'ailleurs, je vous signale que c'est Johanne qui a commencé à se frotter contre l'une des automates, celui qui fait le rabatteur devant le *Moulin-Rouge*. C'était dingue : elle se branlait littéralement contre sa braguette ! Je crois que c'est une vraie folle, finalement. Alors, du coup, de la voir s'exciter comme ça, ça nous a donné des idées à nous autres, forcément...

Boris Corentin finit d'allumer sa cigarette, avant d'en venir à ce qui l'intéressait vraiment :

— Et c'est à ce moment-là, pendant que tout le monde... « s'amusait », que le faux automate est apparu ?

— Il n'est pas apparu, corrigea Picard en secouant énergiquement la tête. Je suis certain qu'il était déjà là avant notre arrivée, qu'il nous guettait. Ou plutôt, qu'il guettait Johanne.

— Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ? demanda Brichot, en remontant machinalement ses lunettes.

— Parce que Louise et moi, on n'est pas allés dans les salles du fond, on est restés tout le temps proches de la porte. Et, si quelqu'un était entré après nous, je l'aurais forcément vu et entendu. Donc...

— Donc, enchaîna Corentin d'une voix pensive, ça sous-entendrait que la disparition de Johanne Tremblay aurait été le résultat d'un coup monté ? Une

opération préparée à l'avance ? Sauf que, d'après mes renseignements, il n'y avait que deux personnes au courant de cette petite virée nocturne : le conservateur du musée, qui a donné son autorisation, et vous, monsieur Picard !

Le Québécois sursauta violemment.

— Dites tout de suite que c'est moi qui ai fait le coup ! rugit-il. C'est idiot, ça ne tient pas debout !

— Personne ne vous accuse, monsieur Picard, répondit Aimé Brichot d'un ton doux. On se borne à constater des évidences, voilà tout...

— Donc, enchaîna Corentin, vous avez soudain entendu une sorte de remue-ménage près de l'entrée, vous êtes venu voir ce qui se passait, et vous avez découvert la chanteuse qui s'apprêtait à filer en compagnie de... de l'automate : appelons-le comme ça par commodité pour l'instant. Et vous avez tenté de vous interposer pour les empêcher de partir, c'est bien ça ?

— Évidemment ! Je suis responsable de la bonne marche du groupe, moi ! Je ne pouvais pas laisser filer Johanne comme ça, à quelques jours de son grand concert, avec un parfait inconnu déguisé en type du Moyen Âge !

— Du XVII^e siècle, rectifia doucement Corentin : d'après ce que je sais, l'automate était vêtu comme un bourgeois rochelais du XVII^e siècle.

Réjean Picard balaya l'objection d'un revers de la main droite :

— C'est pareil, Tabarnak ! En tout cas, je peux vous dire que ce type était d'une force inouïe. Tout chétif et minuscule qu'il soit, il a réussi à m'envoyer dans le mur, vous vous rendez compte ? Et ça, y a pas beaucoup de types qui peuvent se vanter d'y être arrivé, je vous le dis ! N'empêche que j'ai quand même réussi à lui balafrer la joue, à ce maudit gars ! Je lui ai même arraché un bout de peau au passage. D'ailleurs, vos collègues d'ici se sont empressés de faire prélever sous mes ongles les fragments de peau en question pour les envoyer dans un laboratoire de Bordeaux. Ils veulent faire une analyse d'ADN, ou je ne sais quoi du même genre, je crois...

Boris Corentin nota mentalement cette information, que le lieutenant Philippe Mallardeau avait omis de leur communiquer, et qui pouvait se révéler précieuse pour la suite de leur enquête.

— Et après ? demanda Brichot.

— Après, rien, bougonna Réjean Picard. Le temps que je réussisse à m'extirper de cette maudite guérite et que je sorte dans la rue, j'ai juste eu le temps de voir les deux feux arrière d'un char[5] qui disparaissait au coin de la rue et filait vers la mer.

Boris Corentin se pencha par-dessus la petite table, et plongea ses yeux dans ceux de l'impresario :

— J'aimerais que vous répondiez très franchement à la question suivante, monsieur Picard : est-ce que vous et les autres participants à cette... soirée,

aviez pris une drogue quelconque, avant de partir pour le musée ?

Réjean Picard devint blême, puis écarlate, et Boris eut l'impression que le colosse allait se ruer sur lui séance tenante. Ce qui, malgré leur différence de taille et de poids, ne l'impressionna pas du tout.

L'énorme poing du Québécois s'abattit sur la petite table, manquant la renverser. Les deux jeunes femmes blondes qui chuchotaient paisiblement à la table voisine sursautèrent et leur adressèrent un regard méprisant.

— Je ne supporterai pas une allusion malveillante de plus ! rugit Picard en se dressant de toute sa formidable stature. Sachez que je n'ai jamais toléré que mes musiciens ou mes chanteurs prennent de ces saloperies, et que je ne l'accepterai jamais ! Maintenant, j'en ai assez de vous et de vos embrouilles. Alors, faites votre boulot, si vous en êtes capables, et fichez-moi la paix !

Avant que Corentin et Brichot aient eu le temps de revenir de leur surprise, Réjean Picard avait disparu parmi la foule qui, à présent, encombraient tout le Village VIP.

— Ben dis donc ! soupira Aimé Brichot. On ne peut pas dire qu'il soit vraiment sympathique, le Québécois ! J'ai bien cru qu'il allait te massacrer...

— Qu'il allait *essayer* de me massacrer, rectifia Corentin avec un petit sourire ironique. En attendant, sympathique ou pas, il ne nous a pas appris grand-chose...

— Il vous a menés en bateau ! grasseya une voix pâteuse derrière eux.

Corentin et Brichot se retournèrent en même temps. Boris reconnut le gros type, à la peau grumeleuse, qui, à leur entrée, s'était mis à le dévisager bizarrement. Vu de plus près, il était manifeste que le type était déjà solidement blindé, malgré l'heure relativement peu avancée. Ses yeux vaguement larmoyants étaient lourdement soulignés par ce genre de bouffissures que l'on rencontre rarement chez les buveurs d'eau...

— On peut savoir qui vous êtes ? demanda Corentin assez froidement.

Au lieu de répondre, l'inconnu désigna l'une des deux chaises libres :

— Permettez ?

Sans attendre la permission demandée, il se laissa lourdement tomber sur la malheureuse chaise, qui ne survécut à l'assaut que de justesse, et au prix de deux ou trois gémissements pitoyables.

— Je m'appelle Didier Goux, articula-t-il avec quelque difficulté. Et vous, vous devez être le commandant Corentin et le capitaine Brichot...

Les deux policiers en restèrent sur le flanc. Comment ce type qu'ils ne connaissaient pas pouvait-il être au courant de leur identité, alors que leur arrivée à La Rochelle avait été entourée d'un maximum de discrétion ?

— Ne faites pas cette tête-là ! reprit Didier Goux de sa voix grailonnante. Je suis journaliste, et ça fait près de dix ans que j'écumé les Francos chaque année. Alors, forcément, je connais tout le monde et j'entends dire beaucoup

de choses. Et comme, avant ça, j'ai couvert les affaires de police, à Paris, vous êtes tout sauf des inconnus, pour moi. Mais rassurez-vous : je sais avoir la discrétion du sépulcre... même bourré à mort ! À propos, comme vous devez être sur bons roses ' , vous pourriez peut-être nous commander un godet aux frais de la PP ?

Avec un demi-sourire amusé, Corentin héla le barman en veste blanche. Ce type, presque tombé du ciel, l'amusait plutôt. Et puis, s'il connaissait vraiment tout le monde, il pouvait éventuellement se révéler utile pour la suite de l'enquête.

— Monsieur Goux reprendra un formidable ? demanda respectueusement le barman, en s'inclinant légèrement devant le journaliste vautré sur sa chaise, bedaine en avant.

— Non, ça suffit, la bière, Armand ! Je commence à en avoir marre d'aller pisser tous les litres et demi.

D'ailleurs, il est l'heure d'attaquer au pastis : un triple dans un grand verre, avec beaucoup de glace !

Il se pencha vers Corentin et Brichot, et leur murmura sur le ton de la confiance :

— La bière, c'est parfait pour se désespérer la gueule quand on vient de se réveiller, mais faut reconnaître que c'est quand même une boisson de première communiantes...

De plus en plus amusé par le côté « béruréen » du personnage, Boris prit le temps de boire une gorgée de whisky, avant de répondre :

— Vous avez une conception curieuse des premières communiantes. Il y a longtemps que vous en avez vues de près ?

Didier Goux avala une rasade de pastis à assommer un bœuf, étouffa tant bien que mal un borborygme incongru, essuya sa moustache d'un revers de manche, avant de répliquer :

— Celles que j'ai connues doivent être ménopausées depuis lulure ! De toute façon, je m'en fous : ça fait déjà un bail que je ne baise plus qu'avec des putes. Au moins, avec elles, on peut dormir juste après. Et si par hasard vous n'arrivez pas à bander, elles ne vous en aiment que davantage !

Boris Corentin ne put s'empêcher de rire, autant de la sortie du journaliste que de la mine outrée d'Aimé Brichot, que ce genre de langage direct et sans fioritures mettait toujours assez mal à l'aise.

— Et depuis dix ans que vous couvrez les Francofolies, vous n'en avez pas un peu assez ? s'enquit aimablement Boris.

Didier Goux termina son verre d'un coup de glotte, et le tendit en direction du barman, sans même tourner la tête vers lui.

— Si j'en ai marre ? demanda-t-il. Et comment que j'en ai marre de tout ce cirque ! D'abord, je déteste les jeunes, et en ce moment La Rochelle en est

infestée. Ensuite, le bruit qu'ils font tous, sur leurs instruments de prétendue musique, me scie les nerfs. D'ailleurs, l'année dernière, j'avais décidé que c'était la dernière fois. Et puis, je me suis quand même résolu à revenir, parce que j'ai besoin de doc pour le roman policier que je prépare et qui se déroulera dans le milieu du showbiz. Ça s'intitulera *Les Chanteurs sont des cons*. Je crois que c'est pas la peine que je vous développe davantage le sujet...

— En effet, opina Boris, c'est assez clair en soi. Et vous pensez vraiment que les chanteurs sont... ce que vous dites ?

— Pire que ça ! éructa Didier Goux en saisissant avidement le verre plein que lui tendait le barman. S'ils se contentaient d'être des abrutis, ça serait moindre mal. Après tout, la seule chose qu'on leur demande, ce sont des effets de glotte à peu près réussis. Mais, en plus, la plupart suintent la prétention et l'autosatisfaction ! On les traite comme des demi-dieux, et ils y croient ! Quant aux chanteuses, c'est encore pire : ce sont, quasiment toutes, de magnifiques synthèses de pétasses. Je peux vous dire que l'autre, là, la Johanne Tremblay, eh bien ça m'a beaucoup réjoui d'apprendre qu'elle s'était volatilisée : une de moins ! J'espère qu'on a affaire à un *serial kidnapper* : qu'il nous débarrasse aussi des autres, tant qu'à faire !

Boris Corentin redevint instantanément sérieux :

— Dites-moi monsieur Goux...

— Oh, ça va ! Appelez-moi Didier, ça sera bien suffisant...

— Si vous voulez. Donc, j'aurais aimé que vous nous disiez ce que vous savez, à propos de la disparition de Johanne Tremblay...

Le journaliste haussa les épaules, ce qui eut pour effet de faire sursauter sa proéminente bedaine :

— Rien de plus que ce qu'en savent les gens bien informés qui grenouillent autour de ce foutu festival ! À savoir : le début d'une petite partouze nocturne à l'intérieur du musée, l'enlèvement de cette chanteuse grotesque et hystérique par un vrai-faux automate, le tout précédé d'une sévère engueulade entre la dite chanteuse et l'énorme Indien qui lui sert d'impresario et de manager.

Aimé Brichot sursauta :

— Un Indien ? Mais quel Indien ?

Didier Goux le regarda avec une certaine commisération :

— Eh bien, Réjean Picard, tiens ! C'est un authentique Huron, de la région de Québec. Je parle de la ville de Québec, pas de la province. D'ailleurs, dans ce coin-là, quand un type s'appelle Picard, il y a deux chances sur trois pour qu'il soit huron. Tout ça parce qu'à la fin du XVII^e siècle, ou au début du XVIII^e, je ne me souviens plus, un Français, un certain Picard, a fricoté avec une Indienne et qu'il a fait souche. Ce qui prouve qu'on est

finalément peu de chose, et que...

— Vous dites que Réjean Picard et Johanne Tremblay se sont disputés ce soir-là, l'interrompt Corentin, d'une voix plus tendue. Comment pouvez-vous le savoir ? Vous étiez présent ? Ça s'est passé en public ?

De nouveau, Didier Goux haussa les épaules :

— Pas besoin d'être présent pour apprendre ce qui se passe, ici ! Les Francos sont un petit monde clos, où tout le monde côtoie tout le monde, et répète ce que d'autres viennent de lui raconter, et ainsi de suite. Bref, « de source bien informée », comme on dit dans mon métier à la con, je peux vous dire qu'il y a bel et bien eu engueulade entre ces deux zozos. D'après ce que j'ai entendu dire, la Tremblay aurait même annoncé à son Huron qu'elle était décidée à le virer des affaires du groupe, dès qu'ils seraient rentrés à Montréal. Évidemment, l'autre a braillé qu'il n'allait pas se laisser faire, le ton a monté... et des oreilles bien placées, à l'extérieur de la caravane où ça se passait, ont tout entendu, et se sont fait un malin plaisir d'aller baver leurs informations toutes fraîches dans d'autres oreilles tout aussi mal intentionnées !

Boris Corentin et Aimé Brichot n'eurent même pas besoin de se consulter du regard pour savoir qu'ils pensaient exactement la même chose, et se posaient le même type de questions.

Pourquoi Réjean Picard, lors de leur entrevue, une heure plus tôt, ne leur avait rien dit de cette « engueulade », pour reprendre le terme de Didier Goux (qui attaquait gaillardement son troisième triple pastis) ?

Il ne pouvait y avoir qu'une seule bonne raison à ce silence : parce que l'impresario savait que la nouvelle de son éviction prochaine faisait de lui un ennemi juré de Johanne Tremblay.

Et, du même coup, un suspect idéal, dans l'affaire de sa disparition.

CHAPITRE V



Johanne Tremblay souriait.

Son sourire si particulier, savant mélange de sensualité et de moquerie...

Ses grands yeux violets mangeaient tout le haut de son visage triangulaire, et on pouvait déceler la petite étincelle d'ironie dont elle ne se départait presque jamais, dans le noir des prunelles.

Mais, en même temps, plus subtile, plus nuancée, à peine perceptible, il y avait comme une promesse moins avouable, au fond de ces yeux-là, encore accentuée par les lèvres charnues et presque trop rouges...

Son cou, ses épaules et le haut de son buste étaient nus. Carnation veloutée et laiteuse, « accrochant » admirablement la lumière du projecteur invisible, braqué sur elle.

On voyait la naissance de ses seins lourds, volumineux, très légèrement tombants. Mais on ne voyait rien de plus.

Car la photo s'arrêtait là.

Avec un profond soupir, Réjean Picard reposa le cadre argenté sur la petite table en Formica, et ferma à demi les yeux, son gros cigare éteint fiché entre ses dents.

Les deux coups frappés à la porte de la caravane le firent sursauter malgré lui.

— Oui ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? aboya-t-il d'une voix rogue.

La porte de la caravane, initialement attribuée à Johanne Tremblay par les organisateurs des Francofolies, s'ouvrit lentement, pour laisser passer le visage de Louise Fauteux, qui posa un regard vaguement effrayé sur la silhouette massive de Réjean Picard, sans toutefois oser le regarder dans les yeux.

— Eh bien, entre, hostie d'idiote, au lieu de rester plantée comme ça !

gronda l'impresario, en ôtant son cigare d'entre ses lèvres.

La petite blonde frêle, presque malingre, se dépêcha de se faufiler à l'intérieur de la caravane, dont elle referma précipitamment la porte derrière elle. Dans sa main droite, elle portait un sac de plastique fauve rectangulaire, sur lequel était écrit en lettres noires : *Au Cheval roi*. Réjean Picard désigna du bout de son cigare éteint le sac en question :

— Tu as trouvé ce que je t'ai demandé, on dirait ? Montre-moi un peu ça...

Louise Fauteux s'approcha de lui, le feu aux joues. Elle fouilla dans le sac et en sortit une fine cravache de cuir tressé noir, dont la poignée était agrémentée de deux plaques de métal argenté ciselé. Elle tendit l'engin à Réjean Picard, et baissa les yeux vers le sol, la respiration déjà plus courte et oppressée.

D'un mouvement sec du poignet, le Québécois fit siffler la cravache dans l'air, et Louise, toujours immobile, fut possédée de la tête aux pieds par un long frisson, dont elle fut incapable de démêler s'il était de peur ou d'excitation.

Depuis quarante-huit heures, elle ne se reconnaissait plus. Précisément depuis cette fameuse soirée, au musée des Automates, où Réjean Picard l'avait traitée comme une moins que rien, comme une bête à plaisir, l'avait littéralement forcée à le prendre dans sa bouche, avant de la pénétrer avec une brutalité de sauvage.

Le plus étrange, aux yeux de Louise, n'était pas que le manager du groupe ait eu soudain une bouffée de désir pour elle, alors qu'il ne l'avait pratiquement jamais regardée avant, n'ayant d'yeux et d'attentions que pour Johanne, toujours pour Johanne.

Non, ce qu'elle ne parvenait pas à comprendre, et qui la stupéfiait, c'est qu'elle avait pris un plaisir énorme, foudroyant et inconnu, à se faire humilier de cette façon. Elle avait joui d'être traitée par le colosse comme la dernière des traînées, d'être pratiquement violée sans la moindre trace d'attention, de tendresse, de douceur...

Et le pire, c'est qu'elle réalisait bien qu'elle ne pouvait pas mettre ce comportement aberrant sur le compte d'un coup de folie passerager.

Pour la bonne raison que, depuis, elle ne rêvait que de recommencer, que d'être à nouveau abaissée, humiliée, et finalement possédée brutalement par ce mâle surdimensionné et sans aucun égard pour elle.

La preuve, c'est que lorsqu'il lui avait demandé – non, pas demandé : ordonné – d'aller acheter une cravache, avec un sourire qui ne laissait subsister aucun doute sur l'usage qu'il comptait en faire, Louise n'avait pas protesté. Elle s'était, au contraire, empressée d'obéir, la fièvre aux tempes et une boule de feu au creux du ventre.

— Cette petite badine m'a l'air parfaite, apprécia Réjean Picard, en la

faisant siffler une nouvelle fois, dans l'atmosphère moite et confinée de la caravane, où flottaient encore de légères effluves de *Shalimar*, le parfum favori de Johanne. Nous allons voir si elle convient à l'usage que je compte en faire. Allez, fous-toi à poil, et plus vite que ça : j'ai des tas de choses à faire, moi...

Les mains tremblantes, Louise fit passer son teeshirt rose par-dessus ses épaules maigres. Ses petits seins à peine renflés, tressaillirent à peine, et leurs mamelons rose tendre s'érigèrent rapidement.

Les yeux toujours baissés vers le sol, le souffle court, Louise dégrafa son jean noir moulant et s'en débarrassa avec une sorte de hâte fébrile. Il ne lui restait plus que sa minuscule culotte de coton, assortie au rose de son tee-shirt.

— Enlève-moi ça vite fait, ordonna Picard d'un ton impatient, je n'ai pas que ça à foutre, figure-toi !

Louise passa ses pouces entre l'élastique du slip et sa peau, et fit glisser sa culotte le long de ses cuisses maigres, faisant apparaître le petit triangle d'or de son ventre creux, marqué par la saillie des os du bassin, de chaque côté de son corps étroit.

— Parfait ! apprécia Réjean Picard en faisant siffler la cravache dans l'air. Maintenant, fous-toi à quatre pattes. Et tends bien ton cul vers moi. Comme une bonne chienne qui réclame la saillie du mâle !

Louise sentit le feu embraser ses joues et ses tempes. Sans qu'elle puisse discerner si elle rougissait de honte ou de désir, face à l'humiliation que Réjean lui faisait subir.

Sans un mot de protestation, elle se mit dans la position indiquée, s'efforçant de cambrer les reins au maximum, afin de bien dégager le sillon profond de sa croupe menue, mais ferme et ronde à souhait.

Le simple fait de deviner le regard de Réjean en train de fouiller son intimité suffit à l'enflammer. Elle sentit les fragiles pétales de sa fleur secrète gonfler, s'emperler de rosée, puis s'ouvrir, telle une orchidée précieuse sous la caresse d'un soleil printanier.

Un long frisson l'agita lorsque l'extrémité de la cravache entra en contact avec la peau frissonnante de ses fesses. Sans prononcer le moindre mot, Réjean Picard s'amusa à promener le cuir tressé sur elle, dessinant des arabesques sur toute la surface de ses fesses frémissantes.

Louise dut se mordre violemment la lèvre inférieure pour ne pas crier son plaisir, lorsque la petite boucle de cuir formant le bout de la cravache vint s'égarer au centre de la toison dorée qui ombrait à peine les tendres replis de son intimité offerte.

Si elle l'avait osé, elle aurait supplié Réjean de ne pas la ménager, de lui enfoncer son instrument de délicieuse torture au plus profond d'elle-même, de s'en servir comme d'une arme pour violer sans ménagement toutes les ouvertures de son corps pantelant.

Mais Louise n'osa pas. Elle resta silencieuse, absolument passive, ouverte, prête à tout, jouissant de sa soumission même.

Le premier coup de cravache la prit par surprise et lui arracha un cri involontaire. Un deuxième coup, asséné en diagonale sur ses deux fesses en même temps, la fit se cabrer de souffrance. Mais, cette fois, elle réussit à ne pas crier.

Et, soudain, la douleur changea de nature. Se transforma en une onde de chaleur qui envahit son corps à la vitesse et avec la puissance d'un raz-de-marée.

Au troisième coup de cravache, encore plus brutal que les deux premiers, Louise poussa un long gémissement. Qui ne devait plus grand-chose à la douleur mais tout au plaisir qui la possédait.

Instinctivement, elle tendit sa croupe encore plus, pour inciter son bourreau à ne surtout pas s'arrêter, à frapper encore et encore, à lui procurer cette chaleur intense et affolante, qui faisait littéralement bouillonner tout son corps.

Sous les coups qui zébraient sa peau de longues stries rouge vif, Louise avait l'impression d'être brusquement devenue une merveilleuse et étrange machine, capable de transformer à volonté la douleur en jouissance, simplement en se laissant traverser par elle. Un peu comme un barrage transforme l'énergie de l'eau en courant électrique. Ou comme les alchimistes médiévaux changeaient le plomb en or. Ou, du moins, prétendaient le faire...

Les coups cessèrent brusquement, arrachant un gémissement de frustration à Louise. Mais, aussitôt, Réjean Picard vint s'agenouiller juste devant elle, le pantalon ouvert, son formidable sexe dressé à l'horizontale.

— Suce-moi un peu, petite chienne ! dit-il d'une voix presque tendre. Je sais que tu en meurs d'envie. Et tâche de t'appliquer, sinon...

Ce « sinon » fit frissonner Louise de désir. Les yeux mi-clos, elle écarquilla les lèvres, afin d'engloutir la superbe matraque de chair dure qui oscillait lourdement à quelques centimètres de ses yeux.

Réjean Picard émit un long feulement caverneux en voyant son membre noueux disparaître progressivement à l'intérieur de la bouche chaude, qui lui parut comme tapissée de velours tant elle était douce.

D'une main, il saisit Louise par les cheveux et, brutalement, l'obligea à l'avalier complètement, au risque de l'étouffer. Puis, il l'écarta de lui, avant de plaquer de nouveau son visage contre son ventre légèrement proéminent. L'impression qu'il avait de se servir d'elle comme d'une vulgaire poupée gonflable, manipulable à volonté, décuplait son désir, et il lui semblait que son sexe grossissait et durcissait encore dans la bouche de Louise.

Le visage un peu moqueur de Johanne passa fugitivement devant ses yeux, et Réjean Picard eut un petit rictus de rage. Jusqu'à tout récemment, il aurait donné très cher pour que la chanteuse tienne le rôle qui était celui de

Louise en ce moment. Pour la voir comme ça, nue, à quatre pattes, la croupe zébrée de coups de cravache, et occupée à engloutir avidement son membre raide et gonflé.

Mais, depuis quarante-huit heures, tout était changé. Johanne avait voulu jouer au plus malin, et elle était en train de perdre la partie. Lui, Réjean Picard, avait repris la main, et il n'était pas décidé à la lâcher.

Il repoussa brutalement Louise et se remit debout.

— Ça suffit comme ça ! gronda-t-il, furieux que l'image de Johanne se soit imposée à lui dans un moment pareil, en quelque sorte de force. Tu sucres vraiment comme une chriss de petite conne ! Personne ne t'a jamais appris à faire une pipe convenablement, câliss ?

Louise, les yeux baissés, ne broncha pas. Tout son corps maigre tremblait d'impatience, en attendant la « punition » que Réjean n'allait pas manquer de lui infliger.

Elle reçut le premier coup de cravache avec un soupir de gratitude, montant du plus profond d'elle.

Lorsque le cuir eut imprimé dans sa peau délicate une douzaine de morsures, Louise était au bord de l'orgasme. C'est alors que Réjean Picard arrêta de cingler ce corps sans défense, ce corps-esclave, et jeta négligemment la cravache sur l'un des deux petits fauteuils recouverts de tissu rouge à fleurs mauves.

— Normalement, c'est Johanne qui devrait être ici, à ta place... dit-il d'une voix presque agressive.

Sans quitter sa position humiliante, Louise tourna la tête vers lui, et murmura avec un pauvre sourire :

— Je sais bien que c'est elle qui te fait envie depuis toujours. Et que je ne suis pas à la hauteur...

Réjean Picard lui ébouriffa négligemment les cheveux, comme on le fait avec un chien venu quémander une caresse auprès de son maître.

— Mais si, tu es parfaitement capable de la remplacer, au contraire. Et pas seulement sur le chapitre de mes plaisirs, d'ailleurs...

Les yeux délavés de Louise s'écaraillèrent de surprise :

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu veux dire, au juste ?

Un sourire froid éclaira les traits épais de l'impresario :

— C'est tout simple, voyons ! Depuis que cette conne de Johanne s'est volatilisée, on est tous là à gémir que c'est une catastrophe, que tout est fichu, etc. Seulement, moi, ça m'a donné à penser, cette disparition. Et j'en suis venu à me dire que c'était peut-être la chance de notre vie à tous, si jamais Johanne ne refaisait plus jamais surface.

Un air de totale incompréhension se peignit sur les traits de Louise :

— La chance de notre vie ? Mais comment tu peux-tu dire que...

— Réfléchis ! la coupa brutalement Picard, dont le sourire avait disparu d'un coup. Johanne est une emmerdeuse, imprévisible, d'un caractère de chien. Elle passe son temps à me mettre des bâtons dans les roues, sous prétexte qu'elle veut tout commander. Sans elle, je peux t'assurer que *Terminator* serait déjà au top, et que le groupe aurait entamé une belle carrière aux États[6]. Seulement, mademoiselle refuse obstinément de chanter en anglais, au nom de je ne sais quel principe d'un autre âge ! Résultat : on passe à côté du jackpot à cause d'elle. Maintenant, imagine qu'elle ait disparu pour de bon : ce ne serait pas une raison pour que le groupe se fasse hara-kiri. Après tout, personne n'est irremplaçable, et surtout pas elle...

Réjean Picard passa une main machinale sur la croupe offerte de Louise, et deux de ses doigts s'égarèrent pendant quelques secondes dans le fouillis de poils dorés, faisant tressaillir sa proie consentante.

— J'ai déjà remarqué que tu chantaient un peu comme elle, reprit-il d'un ton rêveur, presque absent. Tu serais parfaitement capable de reprendre le répertoire du groupe, non ?

Louise en resta un moment sans voix, avant de souffler d'un ton incrédule :

— Tu veux dire que... Que je deviendrais la chanteuse de *Terminator* ? Que c'est moi qui...

— Qui deviendrais la vedette, parfaitement ! Et si tu me fais confiance, si tu me laisses m'occuper de tout, je te garantis qu'avant deux ou trois ans, tu vendras autant de disques que Céline Dion ! Alors qu'est-ce que tu en dis ? Tiens, on va sceller notre pacte à ma manière. Ne bouge pas...

Louise poussa un petit gémissement en sentant les deux énormes mains de Picard l'empoigner solidement par les hanches.

Au moment où il la pénétra de toute la longueur de son membre brûlant et dur, une pensée traversa l'esprit enfiévré de Louise avec l'intensité de la foudre.

Et si c'était lui, Réjean Picard, qui avait organisé la disparition de Johanne, pour pouvoir reprendre le contrôle total du groupe... et surtout de ses finances ?

Tandis que le plaisir montait rapidement en elle sous les formidables coups de boutoir de Réjean, Louise se dit que si tel était bien le cas, ce n'était sûrement pas elle qui allait lui donner tort d'avoir fait « sauter le verrou » nommé Johanne Tremblay.

Car, désormais, Louise sentait bien que son sort était lié à celui de Réjean Picard. À jamais.

CHAPITRE VI



— Dis donc, ça m’a l’air pas mal du tout, ici. Tout à fait alléchant, même...

Boris Corentin détacha ses yeux de la carte extérieure de *La Passerelle Saint-Jean*, un restaurant situé au bout de la rue Saint-Jean-du-Pérot, et dévisagea Aimé Brichot d’un œil gentiment ironique :

— Toi, évidemment, dès qu’il s’agit de se remplir la panse, tu trouves toujours tout extrêmement alléchant !

— Dis tout de suite que je suis un goinfre ! se rebiffa Aimé Brichot, avec un air sincèrement indigné.

— Mais non, mais non ! De toute façon, que ce restau soit bon ou pas, c’est là que nous déjeunons. Alors, allons-y...

Corentin poussa la porte et, Brichot à sa suite, pénétra dans une salle en longueur, dont les murs – lambrissés à mi-hauteur – étaient peints en bleu et beige, et décorés de marines. En face de la porte partait un escalier métallique légèrement tournant, qui desservait la salle du premier étage.

Au fond se trouvait la porte des cuisines, et à gauche, contre le mur, le comptoir, derrière lequel se tenait une jeune fille brune, aux cheveux courts, au visage plutôt agréable à regarder, et dont les yeux semblaient sourire et pétiller naturellement. Elle ne devait pas avoir plus de dix-neuf ou vingt ans.

Comme il était moins de midi, le restaurant était encore désert, ce qui

arrangeait Corentin, qui avait choisi de venir déjeuner très tôt dans ce but. Car Brichot et lui n'étaient pas entrés à *La Passerelle Saint-Jean* uniquement pour se restaurer...

En les voyant arriver, la petite brune sortit de derrière son comptoir et vint à leur rencontre. En incorrigible homme à femmes qu'il était, Boris Corentin nota que ses petits seins semblaient d'une fermeté et d'une rondeur tout à fait agréables, et que la jupe noire moulait une croupe convenablement rebondie...

— Bonjour, messieurs, dit-elle d'une voix chaude, encore un peu enfantine. Vous êtes deux ?

— Apparemment, oui ! répondit Boris d'un ton badin.

— Je vous installe ici ? demanda la petite brune, en désignant la table qui se trouvait tout de suite à droite de la porte, tout contre la vitrine donnant sur la rue Saint-Jean-du-Pérot. Vous désirez un apéritif ?

— Non, on va prendre du vin directement, répondit Aimé Brichot en s'asseyant face à la rue. Vous nous apporterez la carte, s'il vous plaît ?

— Tout de suite, répondit-elle, non sans avoir, à son tour, détaillé Boris d'un œil tout sauf indifférent.

Elle s'éloigna vers son comptoir en accentuant quelque peu le balancement de ses hanches pleines.

— Tu crois que c'est elle ? souffla Aimé Brichot, dès qu'ils furent seuls.

— Sabrina ? répondit Corentin sur le même ton, en extirpant une cigarette de son paquet. Vu la description qu'on nous en a faite, je pense que c'est bien elle, oui. Du reste, dans un restau de cette taille, il ne doit pas y avoir cinquante serveuses...

Comme la petite brune revenait avec la carte, ils se turent et passèrent à la commande. Aimé Brichot décréta qu'un sancerre blanc serait parfait. Puis, ils commandèrent deux taboulés de sardines à l'escabèche, que Corentin fit suivre par un bar rôti au fenouil. Moyennement amateur de poisson, Aimé Brichot se rabattit sans hésiter sur le sauté d'agneau à l'ail vert.

La serveuse revint presque aussitôt avec la bouteille commandée, et, après l'avoir débouchée, la mit à rafraîchir dans le seau à glace sur pied, installé sur le côté de la table. Puis, après avoir adressé un petit sourire à Boris, elle retourna vers le bar.

— Tu permets que je t'abandonne un instant ? demanda courtoisement Aimé Brichot en se levant. J'aimerais bien trouver un endroit où me laver les mains, moi...

En le voyant chercher du regard autour de lui, la serveuse, d'un gracieux mouvement de la tête, lui désigna l'escalier. Puis, alors que Boris Corentin avait empoigné la bouteille de sancerre pour remplir son verre, elle se précipita vers la table :

— Laissez, je vais le faire...

— C'est vrai que je vous vole votre boulot, fit Boris, excusez-moi !

— C'est pas grave, assura la jeune serveuse : je suis très partageuse, comme fille...

Corentin redevint sérieux :

— Vous vous appelez bien Sabrina, n'est-ce pas ?

Du coup, le sourire disparut du visage de la brune, qui se rait à le dévisager d'un air un peu soupçonneux :

— Euh... oui, c'est mon prénom. Mais qui vous l'a dit ? Et pourquoi ça vous intéresse ?

— Je le sais par Jéricho, répondit Corentin. Vous savez : le guitariste du groupe *Terminator*, avec lequel vous avez passé une soirée un peu « particulière », avant-hier...

Là, le visage de la serveuse se ferma carrément, et, après avoir jeté un regard craintif en direction de la porte des cuisines, elle dit, dans un souffle à peine perceptible :

— Vous êtes de la police, c'est ça ? Vous êtes venus pour m'arrêter ?

Corentin aurait presque eu envie de sourire de la naïveté et de l'innocence de Sabrina. Au contraire, il s'empessa de la rassurer :

— Vous n'avez absolument rien à craindre de nous, n'ayez pas peur, Sabrina. En fait, mon collègue et moi sommes venus vous demander de nous aider...

Les jolis yeux de Sabrina s'arrondirent de surprise. Puis, un petit sourire fiérot apparut sur ses lèvres pulpeuses :

— Vous voulez dire que... Que vous avez besoin de moi ? Que je vais participer à une vraie enquête ?

— En quelque sorte, oui ! répondit Corentin en se retenant de rire. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Sabrina n'hésita qu'un très court instant. Et c'est avec un sourire un peu trouble qu'elle répondit :

— Si c'est pour vous rendre service à vous, je veux bien ! Mais j'espère que vous saurez vous montrer très reconnaissant...

— On verra à ne pas vous décevoir, répondit Boris sans se compromettre.

— Et qu'est-ce que je dois faire, au juste ? demanda Sabrina en bombant le torse malgré elle.

— Simplement nous accompagner aujourd'hui au musée des Automates, pour nous expliquer, sur place, tout ce qui s'est passé l'autre nuit...

Le sourire de Sabrina disparut d'un coup.

— C'est que... je n'ai pas très envie de retourner là-bas, moi ! Je n'y ai

pas forcément des bons souvenirs, vous savez...

Elle parut réfléchir quelques secondes, puis son visage prit une expression plus volontaire, et elle dit d'une voix raffermie :

— Mais si c'est pour vous, je veux bien le faire !

— Parfait ! assura Corentin, soulagé. À quelle heure pouvez-vous être libre, tout à l'heure ?

Sabrina fit la moue :

— Avec le monde qu'il y a en ce moment, à cause des Francos, on est complet midi et soir. Mais bon, pour peu que mon patron accepte de faire la mise en place pour moi, je pense pouvoir me tirer d'ici vers trois heures ou trois heures et quart.

— C'est très bien, fit Boris Corentin. Disons qu'on se retrouve devant la porte du musée à trois heures et demie, d'accord ?

Sabrina lui coula un long regard par en dessous, puis détourna la tête, pour laisser tomber, comme effrayée de sa propre audace :

— Je vous retrouve où vous voulez, quand vous voulez !

Le retour inopiné d'Aimé Brichot dispensa Boris de répondre à cet appel du « pied » en bonne et due forme.

— En attendant, éluda-t-il, nous ne serions pas fâchés de manger un morceau. Pas vrai, Mémé ?

Sabrina, qui s'était déjà éloignée de quelques pas, se retourna et, les mains sur les hanches, dit avec un large sourire :

— Vous auriez tort de vous en priver : tout ce qu'on trouve ici est de première qualité et on ne regrette jamais d'y avoir goûté... C'est également vrai pour la cuisine, bien sûr !

Colombine était sagement assise devant son écritoire, la plume à la main. Elle portait un élégant chapeau à larges bords, d'où dépassaient quelques anglaises blondes. Sa robe à panier, très décolletée, laissait deviner une poitrine généreuse et ferme, d'un rose tirant sur l'incarnat.

— Allez-y, appuyez sur le bouton, là, vous allez voir...

Aimé Brichot hésita un instant à suivre le conseil de Sabrina. Puis, il se décida et, du bout de l'index, enfonça la touche plate qui se trouvait à droite de la vitrine en verre épais.

Il y eut d'abord un léger ronronnement. Puis, Colombine tourna la tête à droite et à gauche, lentement, avec cette régularité un peu raide, commune à tous les automates.

Ensuite, le petit personnage – cette Colombine ne mesurait pas plus de cinquante centimètres de haut – abaissa vers l'écritoire sa main droite.

Alors, d'une écriture maladroite et heurtée, semblable à celle d'un très jeune enfant en cours d'apprentissage de l'écriture, elle traça sur la feuille de papier les sept lettres du mot PIERROT... sous les regards fascinés, presque émerveillés de Boris Corentin et d'Aimé Brichot.

— C'est magique, n'est-ce pas ? murmura une voix masculine derrière eux. On se sent de nouveau une âme d'enfant, face à ces automates, vous ne trouvez pas ?

Boris Corentin et Aimé Brichot se retournèrent en même temps, et se trouvèrent face à un homme d'une trentaine d'années, joufflu, les yeux ronds, et des cheveux blonds filasse sérieusement dégarnis.

— Vous êtes le conservateur du musée ? interrogea Corentin.

L'autre eut un petit sourire modeste :

— Monsieur le conservateur est en voyage d'étude aux États-Unis pour une dizaine de jours. Disons que je suis son... son intérimaire ! Je m'appelle Duberger. Jean-François Duberger.

Il prit un air de conspirateur, et baissa la voix de deux crans :

— Je suppose que vous êtes les deux messieurs envoyés par le lieutenant Mallardeau ?

— En quelque sorte, oui, répondit Boris Corentin. Est-ce que nous pourrions discuter dans un endroit un peu moins... passant ?

— Bien sûr, suivez-moi...

Les couloirs et les salles du musée étaient encombrés d'une foule de touristes bruyants, rieurs, dont certains n'avaient pas hésité – sous prétexte qu'ils étaient au bord de la mer – à venir ici en short et torse nu, au grand scandale d'Aimé Brichot, impeccable dans son costume de tweed couleur feuille morte, acheté deux mois plus tôt chez *Marks & Spencer*.

Dans le sillage du conservateur « intérimaire », les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine, suivis par Sabrina qui ne lâchait pas Boris d'une semelle, retraversèrent la salle où se trouvaient le *Moulin-Rouge* et le métro aérien. Salle que Corentin parcourut sans pratiquement rien en voir, plongé qu'il était dans ses réflexions.

Dès qu'ils étaient entrés dans le musée, Sabrina lui avait démolé d'un coup tous les espoirs qu'il mettait dans son témoignage. En lui expliquant pourquoi et comment elle avait quitté le musée bien avant les autres. Pour échapper aux avances trop brutales de Jéricho.

— Quand je me suis tirée, lui avait-elle expliqué, les choses commençaient tout juste à chauffer. Et Johanne, elle, était encore assez sage. En tout cas, je n'ai vu nulle part le faux automate qui l'a soi-disant enlevée. Enfin, je ne l'ai pas vu à ce moment-là.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « à ce moment-là » ? avait demandé Corentin qui, d'instinct, vu son jeune âge, avait adopté le tutoiement avec

Sabrina.

— Je veux dire qu'une fois dehors, j'ai un peu regretté d'avoir laissé tomber Jéricho comme ça, lui avait-elle expliqué. D'autant qu'il est vraiment mignon, comme mec ! Du coup, je me suis dit que je pourrais peut-être raccomoder les choses, une fois qu'ils auraient fini leur petite visite. Et je me suis planquée sur le côté du bâtiment pour les attendre...

— Mais alors, avait sursauté Corentin, tu as vu Johanne Tremblay sortir ! Et, par conséquent, tu as également vu son ravisseur...

— Ouais, je l'ai vu...

— À quoi il ressemblait ? Fais un effort, c'est important, Sabrina !

Le petite brune allait décrire le vrai-faux automate, lorsqu'ils étaient tombés en arrêt devant la Colombine à l'écritoire.

Et, depuis, Boris Corentin rongait son frein.

Jean-François Duberger ouvrit une porte marquée « interdit au public ». De l'autre côté se trouvait un étroit couloir sur lequel s'ouvraient deux portes en vis-à-vis. Il poussa celle de gauche et, à sa suite, tous pénétrèrent dans un grand bureau dont l'unique fenêtre donnait sur l'arrière du bâtiment.

— Monsieur Duberger, attaqua Boris bille en tête, vous venez de nous dire que le conservateur était absent pour une dizaine de jours. Dois-je en conclure que c'est vous qui avez autorisé la petite visite nocturne d'il y a deux jours ?

L'autre prit un air douloureusement contrit :

— Hélas, oui, j'ai eu cette faiblesse. Croyez bien que, depuis soixante-douze heures, je n'arrête pas de m'en mordre les doigts ! Mais il faut me comprendre aussi : les Francofolies sont quelque chose de primordial pour toute la ville de La Rochelle, ne serait-ce que sur le plan économique. Et on hésite toujours avant de dire « non » à un artiste en vue. Même s'il vous demande des choses un peu farfelues, comme de visiter votre musée de nuit. Sur le coup, je n'y ai pas vu malice, d'ailleurs. Je me suis juste dit que cette jeune chanteuse voulait pouvoir visiter sans être constamment dérangée par des admirateurs envahissants. Si j'avais pu prévoir ce qui allait se passer pendant que je patientais bien tranquillement ici même...

— Monsieur Duberger, poursuivit Corentin, peu sensible à l'apparente détresse, un peu « surjouée », du bonhomme, qui était au courant de cette visite, à part vous et les visiteurs eux-mêmes ?

— Personne, répondit-il très vite. À moins que les visiteurs, justement, aient parlé de... Ah, attendez ! Tout d'un coup, je me demande si je n'en ai pas dit un mot à M. Testevuide, maintenant que j'y repense...

— Testevuide ? fit Aimé Brichot. Qui est ce M. Testevuide ?

— Gilles Testevuide est en quelque sorte notre docteur-miracle, déclama Jean-François Duberger, un peu pompeusement. C'est lui qui répare tous les

automates endommagés. C'est vraiment un génie, le mot n'est pas trop fort, croyez-moi ! S'il voulait, il pourrait gagner des fortunes, aux États-Unis ou ailleurs. Mais c'est un Rochelais pure souche, et il s'est toujours refusé à quitter sa ville. Du reste, je crois savoir qu'il dispose d'une fortune familiale assez conséquente... Mais enfin, ce n'est pas la question : venez, son atelier est en face, on va aller lui demander s'il était au courant ou non...

Boris, Aimé et Sabrina suivirent Duberger dans le couloir. Celui-ci frappa à la porte située en face de la sienne. Une voix sèche lui dit d'entrer, et il actionna la poignée avec d'innombrables précautions.

Juste derrière le conservateur, Corentin découvrit une pièce assez vaste, dépourvue de la moindre fenêtre, où régnait une forte odeur de colle et de vernis.

Elle était remplie d'un véritable capharnaüm. Il y avait vraiment de tout : des vêtements en piles, des automates immobiles, certains entiers, d'autres avec le ventre ouvert, laissant voir les rouages compliqués dont ils étaient faits.

À droite de la porte était dressée une paillasse de chimiste encombrée de fioles, de cornues, de flacons de toutes les tailles. À gauche, contre le mur en béton brut, une grande table occupée par trois ordinateurs reliés entre eux. Et, au centre de la pièce, sur une petite estrade ronde, un petit homme sec d'une quarantaine d'années, au crâne dégarni et au visage en lame de couteau, dont la bouche se réduisait à une simple fente horizontale, tant ses lèvres étaient minces.

Le type était assis sur un tabouret, occupé à fouiller le ventre ouvert d'un Arlequin à peu près de la même taille que lui, au moyen d'un minuscule tournevis à manche bleu translucide.

— Monsieur Testevuide ? interrogea respectueusement Jean-François Duberger. Ces messieurs voudraient vous demander quelque chose... Excusez-nous de vous déranger dans votre travail...

— C'est trop tard pour s'excuser, le mal est fait !

La voix sèche, presque métallique, avait claqué comme un coup de fouet. Et il se passa de longues secondes avant que Gilles Testevuide consente enfin à relever la tête et à pointer ses petits yeux bleus en direction des nouveaux arrivants.

Au moment où il le faisait, Sabrina poussa un petit cri bref. Boris Corentin eut tout juste le temps de tourner la tête vers elle pour la voir quitter la pièce en courant, et se précipiter vers le bout du couloir.

— Excusez-moi un instant, je reviens, marmonna-t-il en fonçant sur les traces de la jeune fille.

Elle était déjà dehors lorsqu'il parvint à la rattraper. Elle était blême, et ses yeux reflétaient une peur intense. Sa poitrine menue se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration haletante.

— Eh bien ! qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda doucement Boris en la prenant par les épaules.

Aussitôt, Sabrina se laissa aller contre lui, et il sentit avec un certain trouble ses petits seins fermes s'écraser contre son torse musclé.

— C'est lui ! chuchota Sabrina, dont tout le corps tremblait. Je suis certaine que c'est lui !

— Lui ? Mais lui qui ? demanda Boris qui avait du mal à s'y retrouver.

Sabrina s'écarta légèrement et leva vers Boris ses grands yeux limpides :

— Le type qui réparait l'automate, là, ce Testebide, ou je ne sais quoi : c'est lui qui a enlevé Johanne, l'autre soir.

Boris Corentin resta quelques secondes interdit, face à cette révélation fracassante. Puis, il haussa les épaules et laissa tomber d'une voix morne :

— Voyons, Sabrina, c'est complètement impossible : l'homme de l'autre nuit a eu la joue lacérée par Réjean Picard. Or, celle de Gilles Testevuide est intacte.

Sabrina le dévisagea d'un air grave.

— Je sais bien que c'est impossible, finit-elle par articuler avec une sorte de rage contenue. Et pourtant, je suis certaine que c'est bien lui !

CHAPITRE VII



Loin, très loin, le vrombissement grave de la moto enflait progressivement, grimpant inexorablement dans les aigus, à mesure que l'engin – une grosse cylindrée, à n'en pas douter – se rapprochait.

Après avoir atteint son point culminant, le hurlement du moteur retomba rapidement dans les sons graves, s'amenuisa presque immédiatement, avant de disparaître complètement au bout de quelques secondes seulement.

Et, de nouveau, un épais silence, un silence de ténèbres, un silence de tombeau, enveloppa Johanne Tremblay, avec une lourdeur telle qu'elle faillit se mettre à hurler, rien que pour entendre le son de sa propre voix.

Elle s'assit péniblement dans son monumental lit à baldaquin, et laissa son regard errer autour de l'immense chambre, vide et plongée dans une pénombre glauque et poussiéreuse.

Malgré la tiédeur de l'air, elle frissonna, et serra machinalement ses deux bras sur sa volumineuse poitrine.

Depuis combien de temps était-elle là ? Depuis combien de jours et de nuits était-elle retenue prisonnière dans cet endroit sinistre, comme hors du monde réel ?

Johanne avait cessé d'essayer de compter les heures, de se repérer entre la clarté et l'obscurité qui se succédaient avec une désespérante régularité.

Déconnectée des contingences extérieures, elle dormait quand le sommeil la prenait, s'éveillait quand son corps et son esprit l'avaient décidé, sans s'occuper si c'était le jour et la nuit.

Sa seule distraction, si on peut appeler ça comme ça, c'était les visites que lui faisaient son geôlier, à intervalles plus ou moins réguliers, pour autant que Johanne puisse s'en rendre compte.

Visites totalement muettes, silencieuses, contrairement à la toute première. Raptor se contentait de déposer au pied de son lit un large plateau en argent ciselé, sur lequel était disposé un repas complet. Repas à la fois délicieux et toujours différent du précédent, Johanne était bien obligée de le reconnaître.

Puis, Raptor se tenait debout contre la fenêtre aux volets toujours clos, et il la regardait manger, sans bouger, sans parler.

Une fois sur deux, quand elle avait fini, il la prenait par la main et, ensemble, ils se dirigeaient vers la deuxième porte donnant sur la chambre. Derrière se trouvait une immense salle de bains, toute en marbre rose et gris, pourvue d'une majestueuse baignoire dans laquelle trois personnes auraient tenu ensemble et à l'aise. C'était ça qui gênait le plus Johanne, pourtant pas très pudique de nature : être obligée de procéder à sa toilette, et surtout de faire ses besoins sous le regard impassible de Raptor.

Mais, dans le même temps, elle s'était aperçue que ce total abandon sous

les yeux d'un inconnu, cet état d'infériorité dans lequel la mettait sa position humiliante, tout cela finissait par la troubler.

Le plus étrange, aux yeux de la Québécoise, c'était que dès qu'il voyait son corps nu, Raptor se mettait aussitôt à bander. Mais sans que son visage, ses regards, ne trahissent la moindre excitation. C'était comme si ces érections se produisaient sans qu'il s'en rende compte.

Johanne s'était même aperçue d'une chose encore plus bizarre. En fait, ce n'était pas la vision de son corps en général qui faisait bander son geôlier. C'était très précisément celle de son sexe. Tant que sa toison intime restait voilée, la virilité de Raptor demeurait inerte. Mais dès qu'elle découvrait ne serait-ce qu'une fine bande de poils, le membre s'érigait rapidement, d'une façon quasi automatique.

Et, par-dessus tout, ce qui achevait de décontenancer Johanne, c'est que, malgré son état d'excitation « palpable », Raptor ne faisait pas la moindre tentative de rapprochement sexuel avec elle.

D'ailleurs, lorsqu'elle avait terminé sa toilette, et retournait se coucher, dès qu'elle rabattait le drap sur son ventre, l'érection de Raptor s'évanouissait aussi vite qu'elle était venue.

Johanne se laissa retomber lourdement en arrière, sur le matelas, et ferma les yeux. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que la porte principale était verrouillée de l'extérieur, et que les deux grandes fenêtres étaient condamnées.

Elle avait eu un moment la tentation de casser un carreau, mais elle y avait renoncé : il était évident que les volets devaient être solidement bouclés, eux aussi, afin de l'empêcher de fuir.

Johanne eut un petit sursaut en entendant le cliquetis de la clé dans la serrure, de l'autre côté de la porte. Malgré elle, son cœur se mit à battre plus vite, et elle s'en voulut de cette réaction : elle aurait souhaité rester totalement impassible, froide, lointaine.

Mais c'était plus fort qu'elle : les visites de Raptor étaient sa seule distraction. Et aussi, le seul lien ténu, fragile, qui la reliait encore au monde des vivants.

Il parut, son plateau d'argent dans les mains, toujours vêtu de son éternelle robe d'intérieur, en soie rouge chamarrée d'or.

Alors qu'elle aurait voulu demeurer parfaitement immobile, indifférente, Johanne se précipita sur le plateau, dès qu'il fut posé au pied de son lit, exactement à l'endroit habituel, au millimètre près.

Tout bêtement parce qu'elle mourait de faim.

Sur le plateau se trouvaient une assiette d'asperges, blanches et vertes, un petit pot de sauce mousseline, un plat fumant qui, au fumet qu'il dégagait, devait être une daube d'agneau aux pâtes fraîches, un morceau de brie fait à

cœur, et une île flottante nappée de caramel liquide.

Enveloppée dans son drap, Johanne se rua sur les asperges, fondantes et parfumées à souhait. Lorsqu'elle les eut englouties, ainsi que le petit pot de sauce qui allait avec, elle se sentit mieux, et décida de vérifier si Raptor « fonctionnait » toujours, comme elle disait en elle-même.

Sans avoir l'air de s'en apercevoir, elle laissa glisser le drap qui l'enveloppait jusqu'à son nombril, découvrant l'étonnant volume de sa poitrine ferme, rehaussée de larges aréoles brunes. Tout ça en gardant ses yeux braqués à hauteur de l'entrejambe de son geôlier.

Rien ne se produisit.

Sadiquement, Johanne prit ses seins à pleines mains et, en contrefaisant les gémissements rauques d'une femme possédée par le désir, elle se mit à en torturer doucement les pointes afin de les faire saillir.

Toujours rien du côté de Raptor...

Décidée à pousser l'expérience jusqu'au bout, Johanne fit glisser le drap plus bas, découvrant le bas de son ventre et le haut de ses cuisses, sagement jointes.

Dès que son pubis apparut à l'air libre, il se produisit du mouvement sous la robe de chambre. Le membre de Raptor entraînait rapidement en érection.

— Bon, me voilà rassurée, fit Johanne, d'une voix qui se voulait pleine d'insouciance, mais tremblait quand même un petit peu. Je vois que le ressort n'est pas cassé ! Et dis-moi : ça ne te gêne pas de bander, comme ça, dans le vide pour ainsi dire ? Tu n'as pas envie de me sauter dessus et de me baiser une bonne fois pour toutes ?

Bien que son geôlier ne réponde jamais, elle avait pris l'habitude de lui parler, durant tout le temps que durait son repas. Ne serait-ce que pour se donner l'illusion d'une vraie conversation « normale ».

Mais là, brusquement, ça ne lui suffisait plus. Elle avait envie d'aller plus loin. De voir ce que ce type avait vraiment dans le ventre et jusqu'où il pourrait lui résister. Car, au fond d'elle-même, Johanne sentait très bien qu'elle était frustrée, et même furieuse, de l'indifférence affichée par Raptor.

— Tiens, regarde de quoi tu te privas, mon grand ! claironna-t-elle, en ouvrant largement les cuisses. Elle est pas excitante ma touffe ? Et t'as encore rien vu, mon petit chriss ! Regarde ce qu'il y a dessous...

Johanne laissa sa main glisser le long de son ventre plat, jusqu'à l'orée de sa toison fauve. De l'index et du majeur, elle écarta délicatement les pétales de sa corolle, afin de faire apparaître le fruit secret qu'ils avaient pour fonction de dissimuler.

— Regarde ça, mon grand ! répéta Johanne d'une voix plus rauque. Tu n'as pas envie de venir me planter ta belle queue tout au fond de la chatte, dis ? Tu n'as pas envie de me piner bien à fond, de me...

Johanne s'interrompit brusquement. Elle venait de se rendre compte que sa petite séance de caresses intimes et le flot d'obscénités qu'elle débitait ne faisait aucun effet notable à Raptor, toujours aussi immobile et imperturbable, le long de la fenêtre.

Par contre, tout ce petit jeu commençait à lui en faire, à elle !

D'un mouvement rageur, elle rejeta violemment le plateau au bas du lit. Il s'écrasa sur le sol poussiéreux avec un bruit mat, et le restant de daube d'agneau se renversa, maculant de sauce brune les carrelages plusieurs fois centenaires.

Mais Raptor resta parfaitement impassible, arborant toujours, sous la robe de chambre, sa monumentale et perpétuelle érection.

— Si au moins tu disais quelque chose ! gronda Johanne d'une voix pleine de dépit. Si au moins tu faisais ne serait-ce que semblant d'être vivant !

Johanne s'y attendait tellement peu, qu'elle resta hébétée lorsque Raptor se mit effectivement à parler.

— Pourquoi avez-vous renversé le plateau ? demanda-t-il, de cette voix métallique et pourtant douce que Johanne connaissait déjà. Je vais être obligé de nettoyer, maintenant. Et mon maître sera furieux après moi...

La Québécoise eut un geste de fureur :

— Ton maître ! ton maître ! Je m'en câliss de ton maître, moi ! Et d'abord, c'est qui ? Il est où, à c't'heure ? Pourquoi il ne vient pas me voir ? Qu'est-ce qu'il attend de moi ? Pourquoi est-ce qu'il me retient prisonnière ici ? C'est de l'argent qu'il veut ? C'est ça ?

— Mon maître est très riche, il n'a pas besoin d'argent supplémentaire, répondit tranquillement Raptor. Il y a des choses que je n'ai pas le droit de vous révéler : seul mon maître a ce pouvoir, et il le fera lorsqu'il le jugera bon ; mais il faut que vous sachiez que vous et lui êtes promis l'un à l'autre de toute éternité.

Les grands yeux bleu-violet de Johanne s'arrondirent de stupeur :

— Qu'est-ce que t'es encore en train de m'achaler, maudit épais ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'éternité ?

— Mon maître a décidé qu'il fallait rompre la malédiction qui pèse sur vous deux depuis des siècles, répondit Raptor sur le même ton neutre, comme s'il débitait une leçon apprise par cœur. Il a trouvé le moyen de réunir ce qui a été désuni il y a si longtemps.

Car il sait qu'il doit réparer la faute commise par Anne Baujeu, en 1681. Qu'il doit se purifier de son péché mortel, commis par cette malheureuse créature contre Dieu et contre les hommes ; et vous en purifier, vous aussi.

À mesure que Raptor débitait son charabia incompréhensible et incohérent, Johanne Tremblay sentait une peur insidieuse prendre inexorablement possession de son cerveau.

Des dingues.

Elle était tombée chez de parfaits dingues, des échappés de l'asile le plus proche, probablement. Et donc, totalement incontrôlables.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes ! gémit-elle, en se tordant machinalement les mains. C'est quoi, ce péché mortel ? Et qui est Anne Baujeu ?

— Mon maître vous expliquera tout cela en temps utile, répondit Raptor, impassible. Pour l'instant, il faut que je nettoie tout ça...

Il amorçait un fléchissement des genoux pour se baisser vers le sol, lorsqu'il s'immobilisa brusquement. Johanne vit tout son corps se tendre, et les traits de son visage se concentrer, comme si, tout à coup, il se mettait à l'écoute de voix perceptibles par lui seul.

Au bout de quelques secondes, sa physionomie s'apaisa, et ses muscles se détendirent.

Avec curiosité – et aussi un peu d'appréhension –, Johanne le vit dénouer rapidement la ceinture qui maintenait sa robe de chambre fermée, et se débarrasser du vêtement de soie d'un coup d'épaule.

Raptor lui apparut alors entièrement nu. Sans que son visage trahisse le moindre sentiment, il s'avança vers le grand lit à baldaquin, précédé de sa formidable érection.

— Eh ! qu'est-ce qui te prend ? s'exclama Johanne, en resserrant machinalement les cuisses.

— Avant de rencontrer mon maître, il convient de préparer la voie sacrée de votre union future, débita Raptor en continuant d'avancer vers le lit.

— En clair, tu as décidé de me baiser ! fit ironiquement Johanne. Et si je ne suis pas d'accord ? Tu aurais dans l'idée de me violer ?

— Vous allez être d'accord, affirma tranquillement Raptor, en s'asseyant au bord du lit, tout près du corps nu de Johanne.

Sa main droite se posa sur le ventre de la Québécoise avec une étonnante légèreté. Sa peau avait un grain d'une extraordinaire finesse, et ses doigts se mirent à courir sur le ventre satiné de la jeune femme avec une douceur inouïe.

Malgré elle, bien qu'elle soit fermement décidée à ne pas se laisser faire aussi facilement, Johanne se sentit possédée par un long frisson de bien-être.

Lorsque les doigts, aussi légers que des plumes de pigeon voletant dans l'air, atteignirent la masse tiède et élastique de ses seins, Johanne ne put retenir un soupir de satisfaction, et elle sentit ses mamelons s'ériger contre sa volonté.

Sans même qu'elle en eut conscience, ses jambes s'ouvrirent légèrement, sous l'effet de la douce chaleur qui, très vite, prenait possession de son ventre, agité par une houle de plus en plus perceptible.

Johanne poussa un petit cri de surprise et de douleur quand Raptor pinça son mamelon droit entre le pouce et l'index. Mais aussitôt, la légère souffrance qu'elle venait de ressentir céda la place à une onde de plaisir se propageant dans tout son corps à la vitesse de la lumière.

Instinctivement, sans ouvrir les yeux, Johanne lança sa main gauche sur le côté, à tâtons. Sa gorge émit une sorte de roucoulement satisfait lorsque ses doigts se refermèrent autour de la virilité fière et dure comme le marbre. À cet endroit aussi, la peau de Raptor était d'une douceur et d'une finesse presque surnaturelle.

D'un mouvement souple du poignet, Johanne entreprit de caresser le membre qui lui emplissait toute la main. Comme s'il tenait à lui rendre la politesse, Raptor délaissa la poitrine de la jeune femme, et enfouit sa main entre ses cuisses à demi écartées, la faisant se cabrer comme sous l'effet d'une violente décharge électrique.

Lorsque l'affaissement du matelas lui indiqua que son partenaire avait entrepris de monter sur le lit, Johanne, pantelante, lui ouvrit largement les bras et les jambes. Totalement domptée.

Elle dut se mordre la lèvre inférieure pour ne pas crier, lorsque l'extrémité de la formidable verge vint buter contre les tendres replis de son intimité palpitante.

Elle referma ses bras autour des épaules de Raptor, et tendit le ventre en avant, pour inciter son partenaire à la prendre sans attendre.

Elle poussa un long feulement de femelle comblée, lorsque le membre raide et noueux la pénétra de toute sa longueur, de toute sa puissance.

La petite pièce sans fenêtre, dont les murs et le plafond étaient entièrement recouverts d'une épaisse moquette gris souris, était plongée dans une demi-pénombre. En fait, elle n'était éclairée que par les deux écrans géants de télévision occupant l'une des parois.

Juste en dessous se trouvait une impressionnante console électronique, semblable à celle que l'on rencontre dans les studios d'enregistrement des maisons de disques, avec leurs rangées de boutons de différentes couleurs, leurs potentiomètres, écrans de contrôles, ordinateurs branchés en série, claviers numériques et alphabétiques.

Dessous encore, un épais enchevêtrement de fils multicolores reliait tous les éléments entre eux, y compris les deux télévisions en surplomb.

Devant la console, un homme était assis dans un fauteuil à roulettes et à haut dossier. On le distinguait à peine, à cause de l'obscurité.

Il pianotait fiévreusement sur le clavier posé devant lui. À mesure qu'il tapait, des colonnes de chiffres et de lettres incompréhensibles, sans suite

logique apparente, défilaient sur le petit écran de contrôle, à sa droite, à une vitesse vertigineuse.

L'écran de télévision situé à gauche offrait une vue panoramique, en plan fixe, de la chambre où était enfermée Johanne Tremblay.

Mais c'était l'écran de droite qui monopolisait l'attention de l'homme assis dans son fauteuil.

Sur celui-ci, l'image était en mouvement. Un mouvement rapide, régulier, presque métronomique.

L'écran était envahi par le visage, les épaules et les seins de Johanne, tressautant sous les coups de boutoir que lui assénait son partenaire.

De celui-ci, on ne voyait, de chaque côté de l'écran, que les mains crispées sur le drap et la partie inférieure des avant-bras.

Exactement comme si le visage déformé par le plaisir de Johanne était filmé du point de vue même de l'homme qui lui faisait l'amour.

Comme si la caméra qui retransmettait à l'écran de télé cette scène d'union charnelle s'était trouvée implantée à l'intérieur même des yeux de Raptor.

CHAPITRE VIII



Boris Corentin et Aimé Brichot tournèrent le coin de la rue Nicolas-Venette, une minuscule artère coincée entre les rues Aufrédy et Fromentin, à deux pas du parc Charruyer, le plus grand espace vert de La Rochelle. Ils n'eurent à parcourir qu'une dizaine de mètres pour se trouver au pied d'un hôtel particulier du XVIII^e siècle de trois étages, à la façade finement sculptée.

Aimé Brichot, le nez en l'air, émit un petit sifflement d'admiration :

— Dis donc, il n'a pas l'air d'avoir de problèmes de fins de mois, notre toubib ! C'est pas précisément un gourbi, sa maison...

— Ça ne veut rien dire, affirma sentencieusement Boris Corentin, en s'engouffrant sous la porte monumentale qui débouchait sur une cour carrée et pavée à l'ancienne. Si ça se trouve, il se saigne à blanc pour entretenir tout ça...

— Mouais, ça se peut... fit Aimé Brichot en hochant la tête, pas convaincu.

Tout en traversant la cour silencieuse, en direction du monumental escalier de pierre desservant le corps de bâtiment principal, Boris Corentin conservait la mine préoccupée qui ne l'avait pas quitté depuis que Sabrina lui avait affirmé avoir reconnu en Gilles Testevuide le mystérieux kidnappeur de Johanne Tremblay.

Tout ça « collait » de moins en moins. D'abord parce que, comme Corentin l'avait fait remarquer à la petite brune, le responsable de l'enlèvement devait fatalement présenter une blessure à la joue, et que le « docteur-miracle » des automates, lui, n'avait pas la moindre trace de balafre

au visage.

Et puis, surtout, lorsque Corentin était revenu à l'intérieur de l'atelier de réparation, il avait, mine de rien, interrogé Gilles Testevuide sur son emploi du temps, le soir de la disparition de Johanne Tremblay. La réponse du petit homme sec et revêche avait été immédiate :

— J'ai passé la soirée chez mon ami le docteur Devault, en compagnie d'une vingtaine d'autres personnes. J'en suis parti peu après une heure du matin, et je suis rentré directement chez moi, rue Garreau, en traversant le parc Charruyer à pied. Dois-je comprendre, à vos questions insidieuses et déplorables, que vous me soupçonnez de quelque vilénie ?

Sans s'attarder sur le langage désuet et un peu ridicule de Gilles Testevuide, Boris Corentin s'était employé à le rassurer. Non, bien sûr, il ne le soupçonnait en rien, puisque, à l'heure où il avait quitté la réception du docteur Devault, il y avait belle lurette que Johanne Tremblay avait disparu avec son ravisseur.

Seulement, d'un autre côté, il y avait le témoignage de Sabrina. Sabrina qui avait paru sincèrement effrayée de se retrouver face à Gilles Testevuide. Et qui avait soutenu mordicus à Corentin que c'était bien lui, l'homme déguisé en bourgeois du XVII^e siècle qui avait enlevé Johanne Tremblay.

Par acquis de conscience, Boris s'était décidé à demander un rendez-vous au docteur André Devault. La réponse de celui-ci avait été catégorique :

— C'est impossible aujourd'hui, désolé : je suis en consultation à l'hôpital Saint-Louis jusqu'à cinq heures et, juste après, je donne mon cours de médecine générale à l'école d'infirmières jusqu'à sept heures. Mais vous pouvez appeler ma femme si vous voulez : elle était présente à cette soirée aussi bien que moi...

Boris Corentin et Aimé Brichot avaient donc rendez-vous avec Virginie Devault, dans l'hôtel particulier que le couple occupait, rue Nicolas-Venette, laquelle tenait son nom d'un autre médecin, mais du XVII^e siècle celui-là.

Quelques secondes à peine après le coup de sonnette de Corentin, un majordome d'une cinquantaine d'années, sec, jaune et ridé comme une vieille pomme oubliée dans un grenier, leur ouvrit la porte, et s'inclina légèrement devant eux, avec une incroyable raideur de tout le corps :

— Messieurs ?

— Nous avons rendez-vous avec M^{me} Devault, répondit aimablement Corentin, en brandissant sa plaque de commandant de police.

— Parfaitement, monsieur. Si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre : madame vous attend à la bibliothèque...

Ils traversèrent un hall immense, dont les murs de pierre nue, sans la moindre décoration, accentuaient encore l'austérité. Leurs pas claquaient et résonnaient lugubrement sur les dalles du sol, polies par les générations

d'hommes et de femmes qui les avaient foulées depuis trois siècles.

Le contraste fut d'autant plus saisissant, lorsque le majordome, toujours aussi guindé, ouvrit la porte de la bibliothèque, à droite de l'escalier monumental qui desservait les étages supérieurs de l'hôtel particulier.

C'était une pièce de taille moyenne, à peu près carrée, dont les murs, recouverts de boiseries claires, disparaissaient presque entièrement, du sol au plafond, sous les rangées de livres, des éditions anciennes pour la plupart. Une échelle, fixée en haut par des roulettes à un rail faisant le tour de la pièce, permettait d'atteindre les ouvrages des étagères supérieures.

Vis-à-vis de la porte, s'ouvraient trois grandes portes-fenêtres à petits carreaux, donnant sur un jardin d'ornement, de taille modeste mais superbement agencé. Du jardin en question parvenaient, par les baies ouvertes, les gazouillis brouillons des oiseaux qui avaient élu domicile dans ce coin de verdure.

Face à la porte-fenêtre du milieu était disposé un grand canapé de style Louis XV, recouvert d'un tissu baroque, à dominante vieux rose, flanqué de deux fauteuils de même style.

Et dans le canapé, à demi allongée, alanguie dans une robe d'intérieur blanche et vaporeuse, telle une madame Récamier peinte par Gérard, se tenait une femme d'environ trente-cinq ans, au visage merveilleusement régulier, mangé par deux grands yeux émeraude et encadré d'une opulente chevelure blond vénitien, retenue sur la nuque en un chignon vague, savamment négligé.

Virginie Devault leva légèrement un bras rond et nu, à la carnation laiteuse, et, d'un geste plein de grâce, fit signe aux deux policiers d'approcher. Ce qu'ils firent, tandis que le majordome refermait silencieusement la porte derrière eux.

D'un geste très naturel, et sans quitter sa pose pleine d'abandon, madame Devault tendit sa main à Boris Corentin, qui ne put faire autrement que de s'incliner pour l'effleurer de ses lèvres.

Muflerie féminine ou simple distraction ? Toujours est-il qu'elle négligea de tendre sa main à Aimé Brichot, lequel s'en trouva d'ailleurs fort bien, détestant ce qu'il appelait des « salamalescs mondains ».

Les deux policiers prirent place dans les fauteuils que Virginie Devault leur désignait du bout des doigts, et Boris Corentin reporta son attention sur la maîtresse de maison... avec d'autant moins de gêne qu'elle-même était occupée à détailler sa stature d'un œil pas tout à fait indifférent.

Il conclut son rapide examen en se disant qu'elle était vraiment superbe ; que, d'après ce qu'en laissait deviner sa robe ample, son corps devait être à la fois délié et voluptueux, à en juger par la finesse de sa taille et par le volume conséquent de sa poitrine.

— Mon mari m'a dit que vous souhaitiez m'interroger, c'est bien ça ? murmura-t-elle d'une voix étonnamment grave, qui cadrait mal avec son

visage éthéré, digne du pinceau d'un Botticelli.

Corentin eut un petit sourire galant :

— Vous interroger ? Non, le mot est trop fort !

Disons que, pour clarifier certaines choses, nous avons souhaité avoir un petit entretien avec vous. Qui sera fort court, je vous rassure !

Virginie Devault plongea ses yeux émeraude dans ceux de Corentin, et elle murmura d'une voix douce, presque caressante :

— Mais vous pouvez rester ici tout le temps qu'il faudra : je n'ai rien d'autre à faire que de me consacrer entièrement à vous... jusqu'à ce que vous soyez pleinement satisfait.

Le sous-entendu était si transparent que Boris en fut presque gêné, tandis qu'Aimé Brichot, mal à l'aise lui aussi dans son fauteuil Louis XV, rosissait des pommettes.

— Madame Devault, reprit Corentin d'une voix redevenue purement professionnelle, nous croyons savoir que votre mari et vous avez donné une soirée à quelques-uns de vos amis, il y a trois jours.

Virginie Devault repoussa machinalement derrière son oreille droite, petite et délicatement ourlée, une mèche de ses cheveux blond-roux :

— C'est parfaitement exact. C'était le jour de notre soirée « ancestrale ».

— Ancestrale ? répéta Aimé Brichot sur un ton un peu incrédule.

Virginie Devault eut un petit rire perlé, et répondit à Boris Corentin, sans même faire l'aumône d'un regard à Aimé Brichot :

— Nous donnons ce type de soirées une fois par mois. Ça va sûrement vous paraître extrêmement snob, mais ne sont invités à ces « raouts » que des Rochelais de pure souche, et qui, de plus, peuvent attester que leur famille remonte au minimum au XVII^e siècle, et n'a jamais quitté La Rochelle pour partir s'installer ailleurs.

— Je vois, fit Boris avec un petit sourire légèrement teinté d'ironie. Et pouvez-vous me dire si M. Gilles Testevuide fait partie de ces... « élus » ?

— Bien sûr ! opina Virginie Devault. C'est même l'un des plus assidus à nos petites réunions. Je crois bien que, depuis trois ans que nous avons mis cela sur pied, mon mari et moi, il n'en a pas manqué une seule. C'est peut-être parce que, au début, sa candidature a bien failli être refusée : il compense, si vous voulez...

— Refusée ? fit Boris en fronçant imperceptiblement les sourcils. Pourquoi donc ? Il n'est pas de vieille souche rochelaise ?

Virginie Devault eut un petit rire de gorge qui fit saillir un peu plus ses seins fermes et ronds :

— Oh que si ! Il était même tout à fait capable de le prouver, puisqu'il est l'un des plus éminents membres de la société régionale de recherches

généalogiques. Seulement, à trop vouloir prouver... Figurez-vous que Gilles Testevuide, au cours de ses recherches sur sa propre famille, s'est trouvé une parenté avec une prostituée du XVII^e siècle, qui a abandonné l'enfant illégitime qu'elle venait d'avoir pour émigrer au Canada et y épouser un colon. L'enfant en question a été recueilli, et finalement adopté par un certain Arnaud Testevuide...

— Dont descend le Testevuide actuel, compléta Corentin, en hochant la tête. Et je suppose que vous avez pensé qu'un descendant de prostituée ferait tache dans votre assemblée, c'est bien ça ?

— Certains d'entre nous le pensaient, corrigea vivement madame Devault. Personnellement, je me suis battue pour que Gilles Testevuide soit néanmoins admis. J'ai emporté la décision finale en arguant du fait que, fils de prostituée ou pas, il pouvait prouver que sa famille était rochelaise pratiquement depuis toujours.

— Donc, si je comprends bien, enchaîna Aimé Brichot, que ces histoires généalogico-historiques commençaient à assommer sérieusement, Gilles Testevuide était bien présent l'autre soir chez vous ?

— Il l'était en effet, répondit Virginie Devault.

— Et il n'a quitté votre domicile à aucun moment de la soirée ? demanda Corentin.

La jeune femme secoua négativement la tête :

— À aucun moment... Ah, si, tout de même : je me souviens que vers dix heures et demie, à peu près, Gilles Testevuide a demandé à mon mari la permission d'utiliser l'ordinateur qui se trouve dans son cabinet de consultation ; je me suis même demandé ce qu'il pouvait bien avoir à faire de si urgent sur l'ordinateur. Mais enfin...

— Et vous vous souvenez s'il est resté longtemps dans le cabinet de votre mari ? demanda Corentin, d'une voix plus tendue.

Virginie Devault haussa gracieusement ses épaules partiellement dénudées :

— Je dirais une vingtaine de minutes, à peu près. Peut-être une demi-heure...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard entendu. Dix heures et demie, c'était en gros l'heure à laquelle Johanne Tremblay et les autres se trouvaient à l'intérieur du musée des Automates !

Et onze heures, c'était, à quelques minutes près, le moment où elle avait disparu.

— Désolé, mais le musée est en train de fermer, messieurs : il faudra revenir demain !

Boris Corentin offrit son plus séduisant sourire à la femme qui se tenait sur le seuil de la petite guérite où les visiteurs devaient acquitter les quarante francs leur donnant droit d'entrée au musée des Automates.

— Nous devons absolument voir M. Testevuide, dit-il d'un ton charmeur, qui fit rosir la brave quinquagénaire, un peu trop enveloppée. Il est encore dans son atelier, je suppose ?

— Euh... oui, je pense : je ne l'ai pas vu sortir. Mais je ne sais pas si...

— Soyez sans crainte, madame, il nous attend, l'apaisa Corentin, qui préférerait ne pas avoir à se servir de sa plaque de policier, dans un souci de discrétion. Et puis, nous n'en aurons pour guère plus de cinq minutes...

— Bon, ben... allez-y, alors...

Avant de s'engouffrer dans le couloir conduisant à l'atelier de réparation et d'entretien, Boris adressa un petit clin d'œil complice à la caissière, ce qui la fit rougir de plus belle.

La voix toujours aussi revêche de Gilles Testevuide leur cria d'entrer, dès qu'Aimé Brichot eut frappé deux coups à sa porte.

Au moment où ils pénétrèrent dans la grande pièce sans fenêtre, toujours aussi encombrée, Gilles Testevuide venait d'ôter sa blouse blanche et s'apprêtait à enfiler une veste grise, passablement élimée.

— J'allais partir, messieurs ! dit-il d'un ton cassant. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Monsieur Testevuide, nous n'allons pas prendre trop de votre temps, dit aimablement Corentin, malgré le peu de sympathie qu'il ressentait pour le personnage.

— Ça tombe bien, je n'en ai pas à vous consacrer ! répondit l'autre d'un ton rogue.

C'était tout juste la phrase de trop. Boris Corentin se planta face à lui, le dominant de toute sa hauteur et de toute sa carrure. Il plongea ses yeux dans les siens, le forçant à baisser le menton, et dit d'un ton glacial :

— Nous prendrons néanmoins tout le temps que nous jugerons nécessaire, monsieur Testevuide ! À moins que vous ne préféreriez vous voir adresser une convocation officielle au commissariat de la place de Verdun ?

Testevuide pâlit d'un coup, et ses mâchoires se crispèrent convulsivement.

— Vous n'oseriez pas ? grinça-t-il, en relevant la tête d'un air de défi.

— Nous oserions parfaitement ! assura Corentin avec un sourire un peu inquiétant. Vous voulez tenter le coup ?

Un flottement se produisit dans le regard bleu de Gilles Testevuide. Puis, ses épaules étroites s'affaissèrent d'un coup, et il soupira :

— Très bien, je vous écoute...

— Je n'ai qu'une question toute simple à vous poser, en fait, fit Boris.

Lors de la soirée chez le docteur Devault et son épouse, des témoins affirment que vous vous êtes absenté durant environ une demi-heure pour aller utiliser l'ordinateur se trouvant dans le cabinet du docteur, et ce aux environs de dix heures et demie du soir...

— C'est parfaitement exact, répondit tranquillement Gilles Testevuide. Je peux même vous dire que ce n'était pas « aux environs » de dix heures et demie, mais à dix heures et demie très précisément.

— Je suppose qu'il n'est pas indiscret de vous demander ce que vous aviez de si pressé à faire avec cet ordinateur ? fit Aimé Brichot, en lissant machinalement la pointe de sa moustache.

— Pas le moins du monde, répondit Testevuide, toujours très détendu. Figurez-vous que je suis un membre actif de la société régionale de généalogie. À ce titre, je suis amené à correspondre avec différentes personnes du Centre de généalogie francophone d'Amérique, situé au Québec. Vous n'ignorez pas, je suppose, les liens particuliers qui unissent La Rochelle au Canada français, depuis les premiers temps de l'émigration, au XVI^e siècle ? Bien ! Comme, de nos jours, le plus rapide moyen de communiquer d'un continent à l'autre est Internet, j'avais l'autre soir rendez-vous par e-mail avec l'un de mes correspondants de Chicoutimi...

— Drôle d'heure pour un rendez-vous, même électronique, observa Aimé Brichot.

L'autre le dévisagea avec un petit sourire condescendant :

— Vous oubliez le décalage horaire, capitaine ! À ce moment-là, il n'était que quatre heures et demie de l'après-midi, au Québec. Ce qui me semble une heure tout à fait raisonnable pour dialoguer avec quelqu'un, non ?

— Oui, oui, bien sûr, bafouilla Brichot, en rougissant de sa bévue.

— Il se trouve, reprit Testevuide en s'adressant à Boris Corentin, que ce rendez-vous était pris depuis longtemps. Comme, d'un autre côté, je n'avais pas envie de faire faux bond aux Devault pour ça, j'ai trouvé cette solution qui me permettait d'honorer mes deux obligations simultanément. D'autres questions, messieurs ?

Boris Corentin ne répondit pas tout de suite. Il était bien obligé de reconnaître que l'explication fournie par Gilles Testevuide était parfaitement plausible.

— Surtout, n'hésitez pas à me mettre à contribution, insista le petit homme malingre. Je me suis un peu emporté tout à l'heure, et je vous demande de m'en excuser. Mais, en réalité, croyez bien que je suis tout prêt à vous aider, si par hasard j'en ai les moyens. Tenez...

Il se mit à fouiller l'une après l'autre toutes ses poches, de veste comme de pantalon. Il finit par brandir triomphalement un petit rectangle de carton blanc, qu'il tendit à Boris Corentin :

— C'est ma carte, prenez-la. Elle ne comporte que mon numéro de portable, car je suis finalement assez rarement chez moi. En cas de besoin, vous pourrez me joindre à n'importe quel moment, y compris tard dans la soirée : je suis un peu insomniaque sur les bords...

Après avoir fourré distraitement la carte dans la poche intérieure de son blouson de toile, Boris Corentin prit congé de Gilles Testevuide, aussitôt imité par Aimé Brichot.

— Il a l'air nickel, non ? fit ce dernier, lorsqu'ils furent sortis du musée.

— Il a l'air, oui, il a l'air... murmura Boris Corentin d'une voix sombre. Mais est-ce que l'air fait la chanson, comme on dit ? C'est tout le problème...

CHAPITRE IX



— Dis donc, Réjean, comment ça se fait que Johanne est invisible ? Ce n'est pas trop son genre, d'habitude, la discrétion...

Réjean Picard serra ses énormes poings, résistant tant bien que mal à l'envie de défoncer le portrait du petit minet hyperoxydé qui venait de lui faire cette réflexion nettement ironique, au beau milieu du Village VIP.

Réflexion qu'une bonne douzaine de personnes lui avait déjà faite depuis le début de la matinée, en plus.

Mais un esclandre suivi de voies de fait, sur la personne de l'un des agents

de vedettes les plus en vue du showbiz français, n'aurait sûrement pas arrangé ses affaires, bien au contraire.

Alors, au lieu de foncer sur la grande folle qui le dévisageait en battant des cils comme un papillon des ailes, il s'arracha son sourire le plus cordial, et répondit d'une voix insouciante :

— Elle fait du tourisme, Johanne, figure-toi ! Elle profite de ce qu'elle est en France pour voir du pays. Aujourd'hui, elle est partie à l'île de Ré.

— J'espère pour toi, pour vous tous, qu'elle sera revenue à temps pour le grand concert de demain soir, glissa l'autre avec un sourire perfide. Ça serait quand même dommage pour votre image de marque de faire faux bond à Foulquier, et à tous les Francofous, tu ne crois pas ?

— Sois pas inquiet : *Terminator* a bien l'intention d'assurer le show demain... et de vous en mettre plein la vue, hostie de maudit épais !

Sans attendre la réaction de l'agent, Réjean Picard tourna les talons et se dirigea vers la sortie du Village. Il en avait ras-le-bol de ces petites remarques à double sens, de ces allusions plus ou moins voilées à la disparition de Johanne, qui commençait à faire sérieusement jaser, dans le petit monde clos et artificiel des Francofolies.

Il franchit les barrières d'un pas rapide, avec la ferme intention d'aller s'enfermer dans sa chambre d'hôtel, et de n'en plus bouger jusqu'au lendemain. Mieux valait encore, à ses yeux, s'emmerder tout seul que de subir la pression de tous ces venimeux imbéciles.

Il n'avait pas parcouru dix mètres en direction de la Tour de la Lanterne, lorsque deux filles d'une vingtaine d'années se plantèrent devant lui, lui barrant carrément le passage.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous autres ? aboya-t-il avec une bonne dose d'agressivité.

Les deux filles, une blonde à cheveux longs et une rousse frisée, ne parurent pas du tout impressionnées, ni par son ton de voix, ni par sa carrure.

Comme deux sœurs jumelles, elles étaient habillées exactement pareil : minijupe bleu électrique outrageusement moulante, boléro noir laissant tout leur ventre à nu, chaussures à lanières rose pâle, avec des semelles d'une incroyable épaisseur et d'épais talons carrés.

La seule différence entre elles était purement morphologique : autant la blonde avait de gros seins et une croupe pleine, autant la rouquine avait des allures de garçon manqué, avec ses hanches étroites et son absence quasi totale de poitrine.

— On s'appelle Alex et Sandra, dit la Rousse avec un accent québécois assez prononcé. Moi, c'est Alex, et elle c'est Sandra. C'est pas nos vrais noms, évidemment. On a formé un duo vocal, et on voudrait que tu nous auditionnes avant de nous signer...

Réjean Picard ne sourit même pas de l'aplomb naïf des deux filles. S'il avait dû « signer » tous les pseudos musiciens, les prétendus chanteurs et les soi-disant artistes qui étaient venus le relancer depuis dix ans qu'il faisait ce job, il y a longtemps qu'il se serait ruiné.

En revanche, ces deux filles lui semblaient intéressantes, mais pour tout autre chose. Avec un peu de chance, elles allaient pouvoir l'aider à calmer ses nerfs à vif.

— Vous êtes gouines ? demanda-t-il abruptement.

S'il avait espérer les déstabiliser, il en fut pour ses frais. Alex soutint son regard, et, avec un grand sourire, répondit d'un ton parfaitement calme :

— Moi, oui, complètement. Mais Sandra fait aussi les mecs, quand l'envie lui en prend. Pourquoi ? T'aurais dans l'idée de nous sauter ?

Réjean Picard eut une moue dubitative. La même qu'un maquignon à qui un autre maquignon essaie de refiler une jument douteuse.

— J'sais pas, faut voir, finit-il par répondre d'une voix neutre. Vous sauter, pas forcément, non. Mais y a peut-être moyen de s'amuser un peu avant de parler bizness, non ?

Les deux filles se consultèrent rapidement du regard, et c'est encore Alex, visiblement la « cheftaine » du duo, qui répondit :

— Pourquoi pas ? On va où ? À ton hôtel ? Nous, on est au camping de Port-Neuf...

Réjean Picard fit une grimace dégoûtée :

— J'ai passé l'âge de batifoler sous la tente, les filles ! Allez, direction *l'Hôtel de la Monnaie*...

Cinq minutes plus tard, Alex et Sandra sur les talons, il pénétra dans un ancien hôtel particulier du XVII^e siècle, rue de la Monnaie, restauré et transformé en hôtel de luxe depuis une douzaine d'années. Dans le hall majestueux, les murs en vieilles pierres étaient partiellement recouverts de tapisseries anciennes.

— Attendez-moi là, les filles, ordonna Picard, en se dirigeant vers la réception, située à l'extrême-gauche du hall.

La jeune femme qui lui remit sa clé avec un petit sourire forcé fit semblant de ne pas voir les deux filles très court vêtues qui attendaient près de l'ascenseur...

Dès qu'ils furent à l'intérieur de la chambre, dont la fenêtre donnait sur une magnifique petite cour intérieure pavée, Réjean Picard se laissa lourdement tomber dans l'unique fauteuil, et claqua des doigts :

— Allez, les filles, foutez-vous à poil, et montrez-moi ce que vous faites quand vous vous retrouvez toutes les deux sur un lit !

Sandra, qui n'avait encore pas desserré les dents, se planta face à lui, les poings sur les hanches. Placé en contrebas comme il l'était, Picard pouvait voir, sous le boléro, la masse légèrement tremblante de ses gros seins blancs.

— C'est pas parce que t'es manager et qu'on a besoin de toi pour se lancer qu'il faut nous traiter comme des chiens, hostie !

— Pas comme des chiens : comme des chiennes ! s'exclama Picard avec un gros rire bien gras. De toute façon, c'est ça ou rien. Vous avez dix secondes pour vous décider. Un, deux, trois...

Sandra, l'air furieux et dégoûté, fit demi-tour et marcha droite vers la porte de la chambre. Alex la rattrapa par le bras gauche, la fit pivoter sur elle-même, la plaqua contre son corps mince et nerveux, et écrasa sa bouche sur la sienne, tandis que ses deux mains pétrissaient fiévreusement la croupe callipyge de Sandra.

— À la bonne heure ! rugit Picard en se donnant une grande claque sonore sur la cuisse droite. Vas-y, ma grande : déshabille-moi cette petite cochonne que je vois son cul. Je sens que je vais prendre un plaisir particulier à le cingler avec ça...

De sous son fauteuil, il avait sorti la cravache de cuir noir, qu'il fit siffler dans l'air.

— Eh, ça va pas la tête ? protesta Sandra, déjà à moitié nue entre les bras d'Alex. Si tu t'imagines que je vais te laisser me...

À ce moment-là, la porte de la chambre s'ouvrit à la volée, et Louise Fautoux, le visage déformé par la rage, entra comme une furie.

Sans un regard pour Réjean Picard, elle se rua sur les deux filles, tétanisées par la surprise, et leur asséna une violente paire de gifles à chacune.

Puis, avant qu'Alex et Sandra aient eu le temps de reprendre leurs esprits, Louise les projeta de toutes ses forces en direction de la porte restée ouverte.

— Crissez vot' camp tout de suite, espèces de sales petites putes ! gronda-t-elle d'une voix que la jalousie rendait presque méconnaissable. Si je vous retrouve sur mon chemin, je vous arrache un bras et je vous assomme avec le bout qui saigne, OK, là ? Et si ça ne suffit pas à éteindre le feu que vous avez au cul, je vous couds les petites lèvres avec une aiguille rouillée, c'est compris, hostie ?

Les deux filles filèrent sans demander leur reste, Sandra encore empêtrée dans sa minijupe descendue à mi-cuisses par Alex.

Louise claqua violemment la porte derrière elles, et se retourna vers Réjean Picard qui s'était pesamment extrait de son fauteuil.

— Tu n'as pas le droit de me faire ça, lui reprocha-t-elle d'une voix déjà moins agressive, presque plaintive. Je veux bien faire tout ce que tu veux, te servir d'esclave, de chienne, de descente de lit, de tout ce que tu voudras. Mais je veux être la seule. Tu m'entends, Réjean ? La seule ! Sinon, je préfère

tout plaquer tout de suite, ça me fait trop de mal. Toi, le groupe, la tournée, tout...

Réjean compris que Louise ne bluffait pas et qu'il devait lâcher du lest. Il avait trop besoin d'elle en ce moment. Elle était en quelque sorte la « poutre maîtresse » de l'édifice qu'il projetait de bâtir à son profit exclusif.

Plus tard, il serait toujours temps de voir à se débarrasser de cette idiote, dont la soumission commençait déjà à moins l'exciter...

Il s'avança vers elle, la prit dans ses bras, et la serra contre son torse monumental.

— Tu es folle de te mettre dans des états pareils, murmura-t-il d'une voix aussi tendre qu'il lui était possible. J'en ai rien à câlisser de ces deux filles. Je voulais juste m'amuser un peu, c'est tout.

— C'est avec moi que tu dois t'amuser, seulement avec moi ! balbutia Louise, dont de gros sanglots rentrés étranglaient la voix.

— Mais toi, c'est différent ! protesta doucement Réjean Picard, en caressant le dos et les fesses menues qui tremblaient convulsivement. Toi, tu es ce que j'ai de plus précieux. Sinon, est-ce que je ferais de toi la chanteuse-leader de *Terminator*, et ce dès le concert de demain soir ?

Louise sursauta, et, s'écartant légèrement du corps massif de Picard, elle leva vers lui ses grands yeux délavés :

— Dès demain soir ? Mais tu es fou, je ne serai jamais capable, c'est trop court ! Et puis, qui te dit que Johanne ne va pas réapparaître à temps pour reprendre sa place ?

Réjean Picard prit Louise par les épaules et plongea ses petits yeux brillants dans les siens :

— Ne dis pas de bêtises, tu veux ? Tu connais tout le répertoire du groupe par cœur, et tu es parfaitement capable de le chanter demain soir, tout en tenant ta partie de basse, pour peu que vous répétiez sérieusement demain matin, toi et les garçons.

Réjean Picard eut un petit ricanement sec, et, détournant la tête, il ajouta, comme pour lui seul :

— Quand à cette emmerdeuse de Johanne, je serais très surpris qu'on la revoie un jour. Vivante, en tout cas...

CHAPITRE X



— Prendre une douche !

Boris Corentin dévisagea Sabrina d'un air un peu ahuri :

— Pardon ? Tu veux bien me répéter ça ? Je ne suis pas sûr d'avoir bien pigé, là...

Sabrina lui offrit son lumineux sourire, et haussa imperceptiblement les épaules :

— C'est pourtant pas compliqué ! Vous venez de me demander : « qu'est-ce que tu as envie de faire ? » Alors, je vous réponds que j'ai envie de prendre une douche, c'est tout. Vous vous imaginez ce que c'est de courir sans arrêt, pendant plusieurs heures, des cuisines à la salle et de la salle aux cuisines dans une atmosphère surchauffée ? Sans parler de cette saloperie d'escalier que j'ai dû monter cent cinquante fois dans la soirée ! Donc, pour me sentir bien, j'ai besoin d'une bonne douche ! Je suppose que vous en avez une, à votre hôtel ?

— Euh... oui, évidemment, fit Boris en se grattant le dessus du crâne. Seulement, je...

— Et il doit bien y avoir aussi un mini bar avec du champagne dedans ? le coupa Sabrina avec un petit sourire amusé.

— Naturellement ! Mais encore une fois, je...

— Eh bien, alors, allons-y : on sera bien mieux pour parler, au calme dans votre chambre, que dans un bar bruyant et enfumé, non ?

C'est comme ça que Boris Corentin se retrouva marchant vers l'*Hôtel de la Monnaie* au côté de Sabrina, pratiquement à son corps défendant.

Non pas que la petite brune ne lui plaise pas, au contraire. Seulement, elle avait tout juste dix-neuf ans, et il en affichait beaucoup plus au compteur. Sans être particulièrement « coincé » sur ces questions de différence d'âge, là, il

trouvait que ça faisait quand même beaucoup. Surtout qu'avec ses grands yeux rieurs et son sourire encore un peu enfantin, Sabrina paraissait bien deux ou trois années de moins que ce que lui attribuait l'état civil.

D'un autre côté, une douche, ça n'engageait à rien de précis...

Sabrina l'avait appelé en tout début de soirée, pour lui dire qu'elle s'était souvenue de deux ou trois trucs susceptibles de l'intéresser, à propos de ce qui s'était passé à l'intérieur du musée des Automates, la fameuse soirée où Johanne avait disparu. Ils étaient donc convenus de se retrouver devant *La Passerelle Saint-Jean*, à la fin du service de Sabrina, vers onze heures et demie.

En attendant l'heure de son rendez-vous, Boris Corentin était allé dîner avec Aimé Brichot et Didier Goux, rencontré par hasard sur le Cours des Dames. Celui-ci les avait emmenés aux *Quatre Sergents*, un restaurant installé sous une magnifique verrière Art Déco, rue Saint-Jean-du-Pérot. Le journaliste, qui avait, suivant sa propre expression « dîné liquide », avait fini la soirée dans un état proche du coma éthylique, mais bizarrement sans que la drôlerie et le pittoresque de sa conversation en soient affectés. L'habitude, sans doute...

Aimé Brichot, bon Samaritain, s'était chargé de reconduire Didier Goux à *l'Hôtel du Commerce*, place de Verdun, où il avait ses quartiers, avant de rentrer lui-même se coucher.

Boris Corentin s'allongea sur son lit, après avoir allumé une cigarette. De l'autre côté de la porte de la salle de bains, il entendait l'eau de la douche crépiter, ainsi que la voix de Sabrina qui chantonait un air non identifiable. En tout cas par lui...

Il avait hâte d'entendre ce qu'elle avait à lui apprendre de nouveau, au sujet de la soirée au musée. Parce que, pour l'instant, avec les éléments qui étaient en sa possession, ce n'était pas vraiment la joie.

Bien sûr, Réjean Picard, l'impresario du groupe, avait, d'après les affirmations de Didier Goux, une excellente raison de vouloir se débarrasser de Johanne Tremblay... puisqu'elle lui avait annoncé juste avant qu'elle allait le virer dès leur retour à Montréal.

Mais Corentin voyait mal comment lui, un étranger, aurait eu la possibilité et le temps matériel d'organiser un enlèvement aussi compliqué que celui qui avait effectivement eu lieu.

Et puis, il y avait Gilles Testevuide.

Lui, de par ses fonctions au musée, avait tout loisir de mettre sur pied l'enlèvement de Johanne Tremblay. Il en avait le temps et sans doute les moyens.

Boris Corentin expédia nerveusement une colonne de fumée bleutée en

direction du plafond.

Le problème c'est que, jusqu'à plus ample informé, Gilles Testevuide n'avait absolument aucune raison de le faire. Pas le moindre commencement de mobile. Rien qui, d'une manière ou d'une autre, aurait pu le relier à la chanteuse québécoise.

Alors ?

Fallait-il chercher ailleurs ? Un troisième larron ? Mais dans ce cas, Aimé Brichot et lui n'avait plus aucune piste. Et le temps pressait salement, désormais...

Dissipant ses pensées moroses, Boris s'aperçut que la douche avait cessé de couler, à côté. Presque aussitôt, la porte de la salle de bains s'ouvrit, et Sabrina parut, les cheveux mouillés, le corps enveloppé dans une grande serviette éponge blanche qui lui arrivait au ras des fesses et, en haut, ne couvrait pas plus de la moitié de ses seins menus et fermes.

— Voilà, murmura-t-elle d'une voix un peu rauque, je suis prête...

— Prête à m'apprendre les choses qui te sont revenues au sujet de la soirée au musée ? demanda Boris du tac au tac.

Les yeux rieurs de Sabrina s'assombrirent, et elle fit une moue contrariée.

— Surtout, ne vous fâchez pas... dit-elle, d'une voix de petite fille prise en faute. En fait, il ne m'est rien revenu du tout. J'ai dit ça, juste pour que vous acceptiez de me voir ce soir...

Avant que Boris ait eut le temps de réagir, Sabrina s'assit au bord du lit, et se laissa tomber sur lui, sa tête au creux de son épaule. Elle se serrait très fort contre son corps, et il pouvait sentir, à travers le coton de son polo Lacoste, la masse élastique de ses petits seins drus s'écraser contre sa propre poitrine.

— Sabrina, arrête ! protesta-t-il faiblement, lorsque la petite brune entreprit de glisser l'une de ses jambes nues entre les siennes. Tu sais l'âge que j'ai ? Je suis un vieux pour toi...

Sabrina se redressa d'un coup et le dévisagea avec un petit sourire gourmand :

— Mais j'espère bien ! J'ai toujours eu horreur des mecs de mon âge : ils croient tout savoir, ils jouent les super-Rambos, alors qu'ils sont d'une maladresse dont vous n'avez pas idée. Tandis qu'avec les hommes comme vous...

Sabrina se mit debout, laissant sa phrase en suspens. Elle défit le nœud qui retenait la serviette au niveau de sa poitrine, et la laissa tomber sur la moquette.

Elle était entièrement nue. Les pointes rose tendre de ses seins étaient érigées, et le fin triangle bouclé de son ventre brillait dans la pénombre de la chambre comme un diamant noir.

Après s'être laissé complaisamment admirer pendant quelques secondes,

Sabrina grimpa sur le lit, et, un genou de chaque côté des hanches de Boris, se colla de tout son long contre son lui.

Malgré ses bonnes résolutions, Boris sentit que son corps était en train de le trahir. Plus précisément, une certaine partie de son corps...

Sabrina dut le sentir aussi, car elle émit un petit roucoulement ravi, et d'un mouvement tournant du bassin, entreprit de se frotter langoureusement contre la partie la plus « rigide » du mâle qui était sous elle.

Vaincu, empoigné à son tour par l'espèce de sensualité animale qui émanait de ce corps jeune, frais et ardent, Boris referma doucement ses bras dans le dos de Sabrina, et laissa ses mains descendre vers ses fesses rebondies et veloutées comme des pêches mûres.

Mais, juste avant qu'il ne se laisse emporter par la furie érotique de Sabrina, le visage revêché de Gilles Testevuide passa fugitivement devant ses yeux.

Un visage moqueur, méprisant, qui paraissait lui lancer une sorte de défi.

CHAPITRE XI



Deux coups furent frappés à la porte, discrets, presque timides, mais qui suffirent à faire émerger Boris Corentin de son sommeil sans rêve.

De l'autre côté de la fenêtre, donnant sur l'élégante petite cour intérieure

de l'hôtel, brillait un soleil éclatant. Empoignant sa montre sur la table de chevet, Boris constata qu'il était déjà pas loin de neuf heures.

— Entrez ! dit-il, assez fort pour être entendu du couloir, en se redressant à demi dans le lit aux draps en bataille.

La tête d'Aimé Brichot apparut. Immédiatement suivie par le reste d'Aimé Brichot...

— Salut, Boris ! Je te réveille ?

— Oui, grommela Corentin en étouffant un bâillement. Mais tu as bien fait, vu l'heure qu'il est...

Juste à ce moment-là, il se produisit du mouvement sous le drap.

Surpris, Aimé Brichot vit d'abord émerger un casque de cheveux bruns en bataille ; puis un visage féminin encore tout embarrassé de sommeil ; ensuite, deux bras nus et ronds ; et enfin deux petits seins merveilleusement fermes et galbés.

— Tiens, bonjour ! fit Sabrina avec un large sourire, apparemment pas gênée pour deux ronds de s'exhiber à demi nue sous les yeux de Brichot.

Au contraire, elle rejeta le drap loin d'elle et bondit hors du lit.

— Je vous laisse discuter entre hommes ! claironna-t-elle. Je file sous la douche. Tu nous commanderas un petit déj', Boris ?

— Je vois que vos relations progressent à grands pas ! observa Aimé Brichot, mi-sarcastique, mi-admiratif. Bravo, tu les prends au berceau, maintenant ?

— Elle a quand même presque vingt ans ! protesta Boris avec un sourire. Et puis, de toute façon, c'est elle qui m'a forcé...

Aimé Brichot éclata de rire :

— C'est ça ! Comme si c'était ton genre de faire des manières avec les jolies femmes !

— Tu déjeunes avec nous ? demanda Corentin, en décrochant le téléphone pour passer sa commande.

— Non, je déjeune avec monsieur Réjean Picard, figure-toi ! répondit Brichot. J'ai finalement réussi à le joindre, hier soir, après avoir raccompagné cette vieille éponge de Didier Goux à son hôtel. Ce qui, entre parenthèses, n'a pas été sans mal : cet ivrogne me faisait une comédie du diable à chaque fois qu'on avait le malheur de passer devant un bistrot ouvert ! Et Dieu sait s'il y en a, en ce moment, à La Rochelle, des bistrots ouverts !

— Bref... fit Corentin, le combiné du téléphone toujours en main.

— Oui, donc, j'ai réussi à joindre Picard et à lui arracher une entrevue pour ce matin, ce qui n'a pas été sans mal, soit dit en passant. Donc, je petit déjeune avec lui dans cinq minutes.

— Eh, mais tu vas être à la bourre ! s'exclama Boris.

Aimé Brichot eut un petit sourire finaud :

— Pas du tout ! Car figure-toi que le hasard fait bien les choses : Réjean Picard loge ici même, à l'*Hôtel de la Monnaie*, à l'étage juste en dessous du nôtre ! Bon, cela dit, il faut quand même que j'y aille. Tu fais quoi, toi, ce matin ?

Le visage de Boris Corentin redevint grave :

— Je compte m'intéresser d'un peu plus près à Gilles Testevuide. Je ne sais pas au juste pourquoi, mais mon instinct me dit qu'on aurait tout intérêt à creuser de ce côté-là...

— Toi, tu as une idée derrière la tête, observa Aimé Brichot. On peut savoir ?

Corentin secoua négativement la tête :

— C'est encore beaucoup trop vague pour que ça vaille la peine d'en causer maintenant. On rediscutera de tout ça en déjeunant. On se retrouve aux *Quatre Sergents* vers midi et demie ?

— Ça roule ! Bon, j'y vais. Tu salueras la belle Sabrina pour moi...

À peine Aimé Brichot avait-il disparu que Sabrina, justement, sortit de la salle de bains, intégralement nue, la peau scintillant de mille fines gouttelettes d'eau, irisées par le soleil qui transperçait les carreaux de la fenêtre.

— Et nous deux ? demanda-t-elle d'une voix enflammée, en se jetant sur Boris. On se retrouve quand ? Ce soir ? Directement ici ?

— Pourquoi pas ? répondit Corentin, en la serrant contre lui, avec un sourire de grand carnassier. Mais, si je ne m'abuse, tu ne prends pas ton service au restaurant avant une bonne heure ? On a largement le temps de déjeuner tranquillement, non ?

Un sourire gourmand étira les lèvres pulpeuses de Sabrina.

— De déjeuner... et plus si affinités ! roucoula-t-elle en effleurant du bout des doigts la virilité triomphante de Boris.

Boris Corentin, le nez en l'air, resta un long moment à admirer la somptueuse demeure Renaissance située rue des Augustins, une petite artère du centre de La Rochelle débouchant sur la rue du Palais bordée de très vieilles arcades de pierre.

La façade de la bâtisse, parcourue de fenêtres en plein cintre, elles-mêmes séparées par des colonnettes de style toscan, était entièrement sculptée, notamment de rosaces, de bucranes[7] et de triglyphes[8].

La société régionale de généalogie était installée au deuxième étage de ce superbe bâtiment du XVI^e siècle, particulièrement bien conservé.

Boris Corentin s'engagea, sous le porche, dans l'escalier de pierre qui

grimpait en tournant jusqu'à une longue galerie à colonnes, ouverte à gauche sur la cour intérieure faisant vaguement penser à un jardin de cloître médiéval. À droite, un mur de pierre ocre, sans aucune ouverture. Et, au bout, contrastant violemment avec le reste du bâtiment, une double porte en verre et acier ultramoderne. Avec, à sa droite, une plaque dorée où était écrit en lettres noires :

SOCIÉTÉ RÉGIONALE DE GÉNÉALOGIE

Visiteurs uniquement sur rendez-vous

Boris Corentin n'avait pas rendez-vous, mais il ne s'arrêta évidemment pas à ce détail, et abaissa la poignée métallique de la porte vitrée.

Il fut agréablement surpris par la fraîcheur qui régnait à l'intérieur, formant un contraste délicieux avec la chaleur moite qui, depuis le matin, s'était abattue sur La Rochelle, où plus un souffle d'air ne circulait, malgré la proximité immédiate de l'océan.

Il venait d'entrer dans une pièce rectangulaire, de taille moyenne, aux murs de pierre recouverts d'affiches toutes concernant la généalogie. Au fond, un comptoir de bois moderne, éclairé par deux lampes de bureau à abat-jour de plastique vert.

Et, derrière le comptoir, une magnifique jeune femme brune, au teint mat et aux grands yeux noirs, dont l'opulente chevelure retombait en cascade sur ses épaules légèrement tombantes.

Elle regarda Boris Corentin s'avancer vers elle, avec un demi-sourire tout à fait bienveillant...

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix grave et douce à la fois, sans cesser de soutenir le regard de Corentin.

— Vous pouvez sans doute faire des tas de choses pour moi, répondit Boris d'une voix au moins aussi caressante que la sienne. Mais je suis bien trop timide pour oser m'avancer plus que ça...

La fille haussa légèrement le sourcil droit, et un petit sourire ironique se peignit sur ses lèvres rouges et parfaitement dessinées :

— Timide, vous ? Je serais bien prête à parier le contraire ! Ça se sent, ces choses-là, vous savez. Quand on est une femme, je veux dire. À propos, je m'appelle Sylvie, au cas où le renseignement vous intéresserait. Sylvie Candrelle...

— Il m'intéresse au plus haut point ! Moi, c'est Boris.

— Vous êtes d'origine russe ?

— Non, bretonne.

— C'est pas banal. Et, à part mon ange gardien, qu'est-ce qui vous a poussé à entrer ici ?

Corentin ne répondit pas tout de suite. Sa première idée, en venant, avait été de se faire passer pour un généalogiste amateur désireux de s'inscrire à la société et, chemin faisant, d'en profiter pour essayer de récolter des renseignements sur Gilles Testevuide.

Mais là, maintenant, il se rendait compte que cette méthode, si elle avait l'avantage de la discrétion, avait surtout l'inconvénient de lui faire perdre énormément de temps. Or, le temps, c'était précisément ce qui lui manquait le plus.

Et puis, son « radar » d'homme à femmes lui disait qu'il pouvait faire confiance à Sylvie, qu'il lui plaisait suffisamment pour qu'elle n'ait pas envie de le trahir.

Il sortit donc sa plaque de commandant de police de la poche intérieure de son blouson de toile, et la mit sous le nez de la belle brune.

— Un flic ! s'exclama-t-elle. Alors, ça, je ne m'en serait jamais doutée...

— Pourquoi donc ? demanda Boris avec un petit sourire. Vous vous imaginez les policiers différents des autres hommes ? Contrefaits ? Difformes ? Ou complètement stupides, peut-être ?

Sylvie rougit légèrement et se hâta de protester :

— Mais non, c'est pas ça du tout ! C'est juste que... Enfin que je... Oh, et puis zut ! C'est la première fois que je rencontre un flic qui me fait autant d'effet, voilà ! Après ça, pensez de moi ce que vous voulez, je m'en fiche !

Boris Corentin se pencha légèrement au-dessus du comptoir. Juste assez pour apercevoir, dans l'entrebâillement du chemisier rouge vif, la naissance de deux seins opulents, et, plus bas, deux cuisses nues et bronzées qui disparaissaient à demi sous le comptoir.

— Ma chère Sylvie, murmura-t-il, votre aveu me touche d'autant plus que vous me plaisez aussi beaucoup. Nous pourrions d'ailleurs reparler de cet élan réciproque... en dehors de vos heures de travail. Mais, pour l'instant, ce sont des renseignements que j'aimerais que vous me donniez...

Sylvie Candrelle dut faire un réel effort pour sortir du rêve érotique dans lequel la déclaration de Boris l'avait plongée.

— Des renseignements ? dit-elle d'une voix légèrement haletante. Sur quoi ? La généalogie ? Vous voulez dresser votre arbre ?

— Pas pour le moment, non ! sourit Corentin. Je m'intéresse à un certain Gilles Testevuide. Vous le connaissez ?

— Évidemment ! C'est l'un de nos membres les plus assidus : il passe quasiment tout son temps libre ici. Enfin, maintenant que j'y réfléchis, c'est vrai qu'on ne le voit quasiment plus, depuis quelques semaines. C'est bizarre, d'ailleurs...

Boris Corentin contourna le comptoir et s'approcha de Sylvie Candrelle. Laquelle, recula son fauteuil à roulettes et se tourna vers lui... sans paraître s'apercevoir que sa jupe était relevée très haut sur ses cuisses.

— Sylvie, c'est peut-être très important, la pressa Boris. Il faut que vous soyez la plus précise possible dans vos souvenirs.

— Je vais essayer...

— À votre avis, pourquoi Gilles Testevuide aurait-il soudain décidé de ne plus s'intéresser à la généalogie ? Est-ce que vous avez eu le sentiment qu'il se lassait, les derniers temps ? Ou est-ce qu'il aurait pu faire une découverte suffisamment importante pour qu'elle mette fin à ses recherches ? Réfléchissez bien, je vous en prie...

Sylvie Candrelle leva vers lui des yeux étonnés, presque ébahis :

— Eh bien, vous, alors ! Vous êtes magicien, ou quoi ? Comment vous avez fait pour deviner ça ?

— Mais deviner quoi ? la pressa Corentin, avec plus d'impatience qu'il ne l'aurait voulue.

— Mais... que M. Testevuide avait fini par retrouver les descendants actuels de son ancêtre qui a émigré au Canada il y a trois siècles, tiens !

Boris se pencha vers la jeune femme, lui prit une main dans les siennes et la serra avec une force dont il ne s'aperçut pas lui-même, mais qui fit grimacer Sylvie :

— Eh ! doucement, vous me faites mal ! Espèce de sauvage...

Les derniers mots avait été dits sur un ton qui n'était pas celui du reproche...

— Sylvie, je vous en prie, c'est très important, l'exhorta Corentin. Est-ce que vous connaissez l'identité de ces descendants canadiens de Gilles Testevuide ?

Sylvie Candrelle haussa les épaules :

— Ah ça, non ! Pas le genre à faire trop de confidences, M. Testevuide...

La jeune femme inspecta rapidement les environs, un petit sourire rusé illumina ses traits sensuels, et elle murmura d'un ton de conspirateur :

— Mais si vous voulez – et si vous ne le répétez à personne –, on doit pouvoir trouver ça dans l'ordinateur dont il se sert habituellement. Venez...

Boris Corentin s'empressa de suivre Sylvie Candrelle dans la pièce voisine, une grande salle tout en longueur, genre salle de lecture de bibliothèque publique, chichement éclairée par d'étroites fenêtres en ogives, espacées et placées très haut.

Il n'y avait que trois des quinze ordinateurs occupés. Sylvie s'assit en face de l'un des douze autres, celui situé le plus loin de la porte. Elle le mit sous tension, tandis que Boris attrapait une chaise libre pour s'installer à sa droite.

Il était à peine assis que la cuisse nue de Sylvie Candrelle se colla contre la sienne, comme par mégarde.

— Je sais que M. Testevuide travaillait sur deux types de logiciels différents, expliqua la jeune femme, tout en pianotant sur le clavier. Pour tout ce qui concerne ses recherches en France il se servait de Family Origins, téléchargeable à partir du site Internet www.parsonstech.com. Et pour ses études concernant le Canada, il utilisait la section Francophones Amérique du Nord de Geneanet Database Network qui, si j'ai bonne mémoire, doit se trouver sur www.geneanet.org. Ensuite, il n'avait plus qu'à combiner le tout sur son site personnalisé et codé.

— Codé ? fit Corentin d'une voix déçue. Ça veut dire que personne ne peut y accéder à part lui ?

— À part lui... et toutes les personnes qui connaissent son code d'accès ! répliqua Sylvie Candrelle avec un petit sourire malin. Or, il se trouve qu'un jour, je passais derrière lui au moment où il tapait son code. J'avoue que, machinalement, je l'ai lu. C'était le prénom ANNE. Comme c'est aussi celui de ma mère, je l'ai retenu. Evidemment, il pourrait l'avoir changé depuis. Voyons ça...

Boris Corentin bouillait d'impatience. Depuis que Sylvie Candrelle lui avait appris que Gilles Testevuide avait, parmi ses ancêtres, des émigrants au Canada, et qu'il avait passé énormément de temps à rechercher leurs actuels descendants, une idée folle avait germé dans son cerveau. Une idée qui, si elle se vérifiait, pouvait changer complètement la donne de leur enquête, à Brichot et lui.

Sylvie venait de taper le mot de passe supposé. Elle enfonça la touche *enter* du clavier. L'ordinateur se mit à crépiter et, au bout de quelques secondes, apparut sur l'écran un double arbre généalogique.

En fait, il s'agissait de deux arbres parallèles, reliés entre eux par la base du tronc. À côté de cette base commune était inscrit un nom et trois dates : Anne Baujeu (1659 -1681-1712).

Boris Corentin supposa tout de suite que la date du milieu, encadrée par celles de la naissance et de la mort, était celle où Anne Baujeu avait émigré de l'autre côté de l'Atlantique.

Ses yeux remontèrent le long des deux arbres, sur les branches desquels de nombreux noms étaient inscrits. Tous porteurs d'une date de naissance et d'une date de mort. Parfois, l'une des deux était remplacée par un point d'interrogation, celle de la mort le plus souvent.

Lorsqu'il fut arrivé à peu près à mi-écran, lisant rapidement des noms qui ne lui disaient rien, le regard de Corentin fut attiré vers le haut des deux arbres.

À l'extrémité des deux branches supérieures Gilles Testevuide avait inscrit deux noms dans un cartouche rouge, alors que tous les autres étaient

notés dans un rectangle noir, tout simple.

Le cœur battant un peu plus vite, Boris leva légèrement les yeux, afin de déchiffrer ces deux noms. Et il trouva exactement ceux qu'il pressentait.

Tout en haut de l'arbre généalogique de gauche était inscrit :

Gilles Testevuide

Et au sommet de l'arbre de droite s'inscrivaient aussi un nom et un prénom :

Johanne Tremblay

Boris Corentin frappa du poing sur le rebord de la grande table en chêne, faisant relever la tête aux trois autres utilisateurs présents dans la salle.

Il avait vu juste. Gilles Testevuide avait bel et bien découvert que Johanne Tremblay et lui étaient issus de la même famille rochelaise, séparée en deux en 1681, du fait de l'émigration de cette Anne Baujeu. Anne Baujeu qui se trouvait être, dans le jargon des généalogistes, leur « implex », c'est-à-dire l'élément par lequel deux arbres généalogiques, différents a priori, se rejoignent et se recourent, avant de se séparer de nouveau.

Évidemment, ça n'expliquait pas pourquoi Gilles Testevuide aurait enlevé Johanne Tremblay. Mais, au moins, ça établissait un lien entre eux, ce qui était déjà un commencement de piste.

Quant à ce qui aurait pu pousser le « médecin des automates » à kidnapper sa « cousine » québécoise – si tant est que c'était bien lui –, il devait fatalement y avoir autre chose, un secret qui ne se trouvait pas dans ces deux arbres généalogiques.

Un secret qu'il leur appartenait maintenant de trouver, à Aimé Brichot et à lui.

Machinalement, Boris Corentin relut les deux noms inscrits dans leur cartouche rouge.

Il lut aussi la ligne qui se trouvait sous chacun d'eux, et il sentit son sang se glacer d'un coup.

Désormais, il ne pouvait plus avoir aucun doute sur la culpabilité de Gilles Testevuide : elle était là, écrite en noir sur rouge, devant ses yeux.

Et, s'il ignorait encore le véritable mobile de Testevuide, il ne pouvait malheureusement plus rien ignorer de ses intentions.

Au début de l'affaire, Brichot et lui avait d'abord cru à l'acte d'un admirateur passionné, voulant garder « sa » vedette pour lui tout seul.

Ou encore à un fan déçu, éconduit, désireux de flanquer une bonne trouille à la star inaccessible pour se venger d'elle, avant de la libérer.

Boris savait maintenant que son coéquipier et lui avaient péché par

optimisme.

Johanne Tremblay était en danger. Et encore, ça, c'était l'hypothèse la moins lugubre.

Sous leurs deux noms, en effet, Gilles Testevuide, en bon généalogiste amateur avait pris soin d'inscrire, en chiffres italiques, leurs dates de naissance : 1962 pour lui, 1970 pour Johanne.

Et, à la place de la date de leurs morts, au lieu du point d'interrogation auquel on aurait dû s'attendre, étaient écrits les quatre mêmes chiffres. Qui, lus normalement de gauche à droite, formaient une date.

Celle de l'année en cours.

CHAPITRE XII



Sabrina disposa soigneusement les couverts de chaque côté des quatre assiettes blanches placées aux quatre points cardinaux de la table ronde située immédiatement à gauche de la porte.

Elle se recula d'un pas pour mieux juger de l'harmonie de l'ensemble de la table, et eut une petite moue satisfaite.

La mise en place était faite pour le dîner, il était quatre heures et demie : elle disposait de deux heures de liberté avant le début du service.

Elle resta debout, immobile au centre de la salle déserte, les yeux dans le

vague, un demi-sourire flottant sur ses lèvres brillantes.

Elle savait bien à quoi elle aurait aimé les employer, ces deux heures. Sûrement pas à faire du lèche-vitrines ou à aller voir des copains, comme elle le faisait les autres jours, les jours « d'avant ».

Avant, c'était à l'époque – qui lui paraissait déjà étrangement lointaine – où elle ne connaissait pas encore Boris Corentin. Et c'est entre ses bras qu'elle aurait voulu passer ses deux heures de battement. Histoire de parcourir une fois de plus toute la gamme des plaisirs érotiques, pour lesquels il était si doué.

L'air rêveur, Sabrina se dirigea vers la petite pièce dans laquelle elle avait l'habitude de se changer avant de quitter le restaurant.

Elle troqua sa jupe droite contre un jean noir très moulant, et remplaça son chemisier blanc par un débardeur ample, sous lequel elle laissa ses seins jouer librement.

Malheureusement, elle savait très bien que Boris n'aurait pas de temps à lui consacrer avant ce soir. Dommage...

Il lui restait le plaisir de profiter de l'ambiance des Francfolies, se balader au hasard des rues et jouir des animations qui poussaient partout comme des champignons après la pluie.

Sabrina retraversa la salle déserte, après être allée signaler à son patron, en grande discussion avec le chef, aux cuisines, qu'elle s'absentait jusqu'à six heures et demie.

Elle n'était plus qu'à deux mètres de la porte, lorsqu'elle le vit passer d'un pas rapide devant la façade vitrée de *La Passerelle*, remontant la rue Saint-Jean-du-Pérot.

Gilles Testevuide.

Le réparateur des automates du musée.

L'homme dont elle persistait à penser que c'était bien lui qu'elle avait vu, ce fameux soir, déguisé en bourgeois du XVII^e siècle, disparaître en compagnie de Johanne Tremblay. Même si, depuis, Boris Corentin lui avait prouvé que c'était impossible.

Boris...

Une petite étincelle s'alluma dans le regard sombre de Sabrina. Et si c'était le destin qui avait fait passer Gilles Testevuide devant *La Passerelle Saint-Jean*, juste au moment où elle s'apprêtait à en sortir ? Et si c'était à elle qu'il appartenait de découvrir la clé du mystère que Boris Corentin s'obstinait à chercher ?

Pour le coup, il ne pourrait plus la considérer comme une adolescente, comme une « semi-gamine » ! Il faudrait bien qu'il la regarde comme une femme à part entière, courageuse, maligne, pleine d'initiatives...

Sans réfléchir davantage, Sabrina se rua à l'extérieur et scruta la rue,

encombrée de touristes et de flâneurs, à la recherche de la maigre et courte silhouette de Gilles Testevuide.

Elle repéra son crâne dégarni, à peu près à la hauteur du restaurant des *Quatre Sergents*. Pressant le pas, elle se faufila entre les groupes de badauds qui encombraient la rue, jusqu'à n'être plus qu'à quelques mètres derrière Testevuide.

Sabrina trouvait ça follement excitant, cette filature. Pour un peu, elle se serait crue transportée dans un film policier. Film dont elle serait l'héroïne, bien entendu. Celle qui, après avoir affronté mille dangers, finit par se marier avec le héros. Un héros qui, aux yeux de Sabrina, ne pouvait être personne d'autre que Boris Corentin...

L'un derrière l'autre, à une dizaine de mètres de distance, Gilles Testevuide et Sabrina remontèrent la rue de la Monnaie, puis l'avenue du même nom, qui séparait le parc Charruyer de la mer.

Place du Huit-Mai, Gilles Testevuide obliqua à droite dans l'avenue Maurice-Delmas qui traversait le parc sur une bonne partie de sa longueur. De chaque côté de la route, les oiseaux piaillaient à qui mieux mieux dans les grands arbres. Et Sabrina aperçut même l'éclair roux d'un écureuil filant vers les plus hautes branches d'un chêne majestueux.

Au bout d'une centaine de mètres, l'homme qu'elle filait tourna à gauche dans l'avenue Jean-Guiton, puis, à l'orée du parc, dans la petite rue Garreau.

Sabrina commençait à se demander jusqu'où il allait l'entraîner comme ça. Après tout, il faisait peut-être simplement une promenade sans but particulier, cet homme. Dans ce cas, elle aurait l'air malin...

Au moment où elle se faisait cette réflexion, Sabrina vit Testevuide s'arrêter devant une grille, très haute et peinte en noir. Il la poussa simplement et disparut à ses yeux.

Prudemment, elle attendit une minute ou deux avant d'avancer à son tour jusqu'à la grille.

De l'autre côté s'étendait un grand parc qui avait dû être magnifique, mais qui, à présent, était totalement à l'abandon. C'est à peine si les paquets d'orties, les herbes folles, les chardons laissaient encore apercevoir l'allée rectiligne conduisant jusqu'au perron de la maison, encadrée par deux immenses marronniers blancs, monstrueuses sentinelles frissonnant sous la brise Océane.

La maison, justement. Au premier coup d'œil, Sabrina la jugea sinistre, vaguement inquiétante même, avec ses toits d'ardoises très pentus, hérissés de clochetons de toutes les tailles et de toutes les formes, ses hauts murs de brique rouge sombre, et surtout ses volets hermétiquement fermés, tous sans exception.

« C'est Amity ville, songea-t-elle en frissonnant malgré la chaleur. La maison du Diable... »

Elle faillit tourner les talons et s'en aller, tellement la sinistre bâtisse, construite sur trois niveaux, pleine d'angles et de recoins bizarres, l'impressionnait.

Et puis, le visage de Boris Corentin passa devant ses yeux, et elle eut un sourire de pitié pour elle-même. Elle aurait l'air de quoi, auprès de lui, avec ses petites peurs à la gomme ? C'est pour le coup qu'il pourrait la traiter de gamine, tiens ! Après ça, il ne faudrait pas qu'elle s'étonne s'il se désintéressait complètement d'elle.

Alors, rassemblant tout son courage, Sabrina poussa la grille, qui s'ouvrit avec un grincement lugubre, et elle remonta lentement l'allée à peine visible, en direction du perron.

Sans remarquer, derrière les volets disjoints de la fenêtre de droite, au premier étage, les deux yeux étincelants qui l'observaient fixement.

CHAPITRE XIII



L'immense pièce rectangulaire était plongée dans une pénombre blafarde, qui avait des airs d'éternité lugubre. Les murs lambrissés, d'une incroyable hauteur, les parquets non cirés depuis des lustres, les carreaux des immenses fenêtres aveugles : tout respirait une odeur fade de poussière, de solitude, d'abandon.

Seuls quelques fins rayons de soleil, filtrant à travers les lattes des volets hermétiquement clos, donnaient quelque relief à la foule qui la peuplait.

Foule immobile, rigoureusement.

Des hommes, des femmes, des enfants, vêtus de costumes étranges, bigarrés, tous figés dans des poses inconfortables. Comme si, soudain, un dieu vengeur et courroucé avait décidé d'arrêter le temps pour eux, de statuer leurs gestes et leurs mouvements en cours, pour le restant des siècles.

Gilles Testevuide resta un long moment immobile sur le seuil de ce qu'il appelait son « royaume », et qui n'était autre que l'ancien salon de réception de l'immense villa qu'il avait héritée de ses parents, quinze ans plus tôt, lorsqu'ils s'étaient tous les deux perdus en mer sur leur voilier.

Vêtu d'une robe d'intérieur de soie rouge chamarrée d'or, il se tenait aussi immobile que la foule de ses automates, peuplant la grande pièce qui s'ouvrait devant lui. Comme si les machines humaines, à force, avaient fini par lui conférer quelque chose de leur rigidité immuable, par déteindre sur leur créateur.

Car Gilles Testevuide était Le Créateur.

C'est lui, et lui seul, qui détenait le pouvoir de vie et de mort ; lui qui, selon son bon vouloir, octroyait le mouvement ou condamnait à l'immobilité.

Il était Dieu.

Gilles Testevuide se déplaça vers la gauche de la porte et souleva légèrement un pan de tenture vert sombre. Dessous se trouvait, encastré dans l'épaisseur de la cloison, un tableau de commande, muni de quatre manettes de plastique rouge et de quatre boutons noirs.

D'un mouvement sec du poignet, Testevuide abaissa les leviers l'un après l'autre.

Aussitôt, la vie parut faire irruption dans toute la pièce, comme si une fée, d'un effleurement de sa baguette, venait de rompre un enchantement léthargique durant depuis des siècles.

Tous les automates s'étaient mis à bouger en même temps, chacun accomplissant les gestes pour lesquels leur Créateur les avait conçus et réalisés.

Le plus proche de la porte était une réplique étonnante de ressemblance d'Abraham Lincoln, vêtue d'une redingote noire et coiffée d'un haut-de-forme de même couleur.

Au moment où Gilles Testevuide passa à sa hauteur, Abraham Lincoln s'inclina devant lui, tandis que, de la main droite, il soulevait légèrement son chapeau, en signe de déférence.

— Je vous en prie, mon ami, couvrez-vous ! dit Gilles Testevuide à haute voix, avec un sourire magnanime. Pas de cérémonie entre nous...

Aussitôt, comme s'il avait entendu, l'automate replaça son haut-de-forme

sur sa tête, et reprit sa position initiale, faite à la fois de raideur et d'une certaine majesté.

Plus loin, Gilles Testevuide tapota gentiment les cheveux blonds de deux bambins, assis par terre l'un en face l'autre, occupés à empiler trois cubes les uns sur les autres, puis à démolir leur petite pyramide, avant de recommencer imperturbablement.

— Alors, les enfants ? fit Testevuide sur un ton un peu bêtifiant. On fait mumuse ? Et on a été sages, pendant que papa était au travail ?

Il se désintéressa d'eux aussitôt, et obliqua vers le centre de la pièce où une adolescente, vêtue d'une robe de dentelle blanche et coiffée d'un chapeau à larges bords, faisait de la balançoire, avançant et repliant mécaniquement les jambes pour donner du mouvement à l'engin sur lequel elle était assise, à environ un mètre cinquante du parquet.

Gilles Testevuide se planta devant elle et, comme chaque fois, malgré lui, il se sentit rougir.

Lorsque la balançoire était dans sa position la plus haute, la robe ample de la jeune fille se relevait, dévoilant ses cuisses nues et le triangle rose de sa petite culotte.

Les yeux exorbités et les joues en feu, Gilles Testevuide agita devant lui un index réprobateur :

— Juliette, combien de fois vous ai-je dit que de tels jeux n'étaient plus de votre âge ? Vous devriez avoir honte de vous exhiber ainsi !

Mais, malgré ses remontrances, Gilles Testevuide restait là, immobile, les yeux braqués sur les cuisses nues et roses de l'automate en robe blanche.

Rapidement, il sentit son sexe s'ériger sous sa robe de chambre. Avec un faible gémissement, il se détourna brusquement de la jeune fille à la balançoire, et, zigzaguant entre les groupes d'automates, tous en mouvement, il se dirigea vers le fond de l'immense pièce obscure.

Là où se trouvait le clou de sa collection, sa plus fidèle compagne, celle qui jamais ne le trahirait, contrairement aux femmes de chair et de sang...

Il ressentit le même pincement au creux de la poitrine que les autres jours, en la découvrant.

C'était un automate représentant une jeune femme aux longs cheveux blonds, aux formes plantureuses. Elle était penchée en avant, les jambes écartées, et, de la bêche qu'elle tenait en main, faisait mine de travailler le carré de jardin disposé devant elle, dans un bac de plastique noir.

L'automate était vêtue, en haut, d'un caraco violet emprisonnant une poitrine énorme. Plus bas, elle portait l'un de ses pantalons de batiste blanche qui servaient de sous-vêtements aux femmes de la fin du siècle dernier.

Pantalon fendu sur une dizaine de centimètres, juste au bon endroit...

Tout en faisant semblant de bêcher, l'automate ondulait de la croupe, dans

un mouvement circulaire, mais aussi d'avant en arrière.

— Justine, je vous ai déjà défendu de jardiner dans une tenue aussi indécente ! gronda Testevuide, en dénouant fébrilement la ceinture de sa robe de chambre. Vous méritez une punition exemplaire...

Le membre raide de Gilles Testevuide jaillit à l'air libre, et, le souffle court et les pommettes en feu, il saisit la Justine en question par ses hanches larges.

— Vous devriez avoir honte, gémit-il, d'aguicher ainsi tous les mâles des environs, alors que, moi, je vous ai toujours été fidèle !

Avec une grimace de plaisir anticipé, Gilles Testevuide s'apprêtait à donner un coup de reins en avant, pour pénétrer cette croupe aussi disponible qu'insensible, lorsqu'il s'immobilisa net.

Son érection s'évanouit à la vitesse de l'éclair et, la mine penaude, il referma les pans de sa robe de chambre.

Il venait de parler de sa fidélité. Et c'est vrai que, de toute sa vie, il n'avait jamais pratiqué ce qu'il appelait de façon désuète « l'œuvre de chair » avec une véritable femme vivante.

Du point de vue des pauvres humains ordinaires, de ces larves repoussantes, grouillantes, qu'il ne fréquentait qu'avec la plus extrême répugnance, il était toujours puceau, à trente-huit ans passés.

Mais plus pour longtemps.

Dans quelques heures maintenant, sa vie allait atteindre son apogée. Il allait enfin réaliser l'union parfaite, totale, définitive.

Et quand tout serait consommé, le monde entier, ébahi, découvrirait alors quel génie avait été Gilles Testevuide. Et tous s'inclineraient devant son pouvoir de créateur d'une vie nouvelle.

Oh, pas celle des automates qui se trouvaient ici, dans cette pièce ! Ceux-là, il les avait construits pour s'amuser, simplement pour avoir de la compagnie. Suivant des procédés somme toute assez classiques. Ils étaient ses amis, rien de plus.

Car, depuis quinze ans, depuis la disparition tragique de ses parents, Gilles Testevuide n'avait pas laissé entrer un seul être humain dans l'immense villa de la rue Garreau. Au point que, malgré la fortune que lui avait laissée son père – l'un des plus gros producteurs d'huîtres de Marennes-Oléron –, il avait toujours préféré faire son ménage et sa cuisine lui-même, plutôt que de permettre à des domestiques de venir fourrer leur nez dans son royaume.

Il s'était donc fabriqué ses propres amis, les modelant à sa convenance.

Mais, au bout du compte, ils n'avaient pas grande importance. Non, ceux qui comptaient vraiment, c'étaient ceux qu'il appelait ses « enfants du troisième millénaire ». Ceux qu'il avait mis au point en quinze ans de labeur acharné, de nuits entières passées dans son laboratoire installé à la cave.

Ceux qui, désormais, étaient parfaitement au point, et n'allaient pas tarder à être révélés à l'humanité entière, ébahie et respectueuse.

Mais pour cela, pour réaliser cette apothéose, pour que ses créatures partent à la conquête du monde, il fallait d'abord que le Créateur s'efface.

Et qu'il s'efface en beauté, sur un dernier acte d'amour sublime.

C'est précisément ce qu'il allait faire dès ce soir, puisque tout était en ordre.

Gilles Testevuide se désintéressa brusquement de Justine, qui continuait imperturbablement de bêcher son carré de terre en ondulant mécaniquement de la croupe.

Il se dirigea vers la double porte immense. Avant de sortir, il glissa sa main sous la tenture vert sombre, et enfonça l'un après l'autre les quatre gros boutons noirs et ronds. Aussitôt, les quatre manettes revinrent à leur position initiale.

Et, d'un coup, tous les automates se figèrent en même temps, frappés dans la seconde d'une même et profonde léthargie.

Gilles Testevuide sortit sans même leur accorder un dernier regard.

Désormais, c'était d'une vivante qu'il lui fallait s'occuper.

Johanne Tremblay somnolait, et elle sursauta violemment en entendant le cliquetis de la clé tournant dans la serrure de la chambre qui lui servait de cellule.

Elle fronça les sourcils en découvrant la silhouette familière s'encadrer dans la porte.

— Et alors, Raptor ? dit-elle d'une voix sèche. Je n'ai pas droit à mon plateau-repas ? C'est quoi c'te joke ?

L'autre s'avança jusqu'au lit. Et Johanne s'aperçut qu'il n'avait plus cette démarche glissante qui était la sienne d'habitude. L'explication lui tomba dessus aussitôt.

— Je ne suis pas Raptor, articula Gilles Testevuide, en s'asseyant à l'extrême bord du lit. Je suis celui qu'il appelle son maître...

Les yeux de Johanne s'écrouillèrent de stupeur.

— C'est-tu vrai ? souffla-t-elle. Alors ça... C'est écoeurant[9], ce que vous vous...

— Je sais, la coupa doucement Testevuide. Mais nous n'avons pas le temps de parler de ça.

— Peut-être qu'on va quand même avoir le temps de parler de ce que je fais ici ? répliqua Johanne d'un ton cassant. Parce que je commence à en avoir plus qu'assez, moi, de rester enf...

— Patience ! l'interrompit Testevuide, d'une voix presque tendre. Laissez-moi vous raconter une histoire, une très vieille histoire. Et, lorsque vous l'aurez entendue, vous comprendrez tout, Johanne. Et vous saurez que j'ai eu raison d'agir comme je l'ai fait.

— Allons-y pour votre histoire, marmonna la Québécoise, pas convaincue. Mais tâchez de faire bref...

— Avez-vous déjà entendu parler d'une femme nommée Anne Baujeu ? demanda Gilles Testevuide.

— Non, connais pas...

— Cela n'a rien d'étonnant, puisqu'elle a vécu au tournant du XVII^e et du XVIII^e siècle.

— En effet, c'est plutôt une vieille histoire ! ironisa Johanne.

— Anne Baujeu était une fille de La Rochelle, comme beaucoup d'autres, poursuivit Testevuide en ignorant l'interruption. Sauf qu'elle se prostituait pour vivre.

— Y a pas de sots métiers...

— En 1680, elle a donné naissance à un enfant. Un fils, pour être précis. Enfant sans père, est-il besoin de le préciser. Elle a commencé à l'élever elle-même, ou du moins à essayer. Mais elle s'est rapidement rendu compte qu'elle n'y arriverait pas.

— Donc, je suppose qu'elle l'a abandonné, comme ça se faisait couramment à l'époque ?

— Exact, confirma tristement Gilles Testevuide. Elle a déposé le nourrisson sous le porche de l'église Saint-Sauveur, dont la reconstruction était achevée depuis à peine plus de dix ans. Puis, Anne Baujeu s'est fait connaître des autorités municipale comme volontaire pour émigrer au Nouveau-Monde afin d'y épouser un colon.

— Elle s'est refait une virginité, en quelque sorte...

— Si vous voulez, oui. L'enfant qu'elle avait abandonné a eu la chance, vers sa douzième année, d'être engagé comme domestique par un bourgeois de La Rochelle, un armateur. C'était un homme très bon, veuf, sans enfant. Il s'est pris d'affection pour le gamin, qui s'appelait Louis, tant et si bien qu'il a fini par l'adopter officiellement, quelques années avant de mourir.

Gilles Testevuide soupira, et détourna légèrement le regard, avant de laisser tomber d'une voix à peine perceptible :

— L'homme qui a adopté Louis, le fils abandonné d'Anne Baujeu, s'appelait Arnaud Testevuide.

Johanne le dévisagea d'un air incrédule :

— Chriss ! Vous voulez dire que vous êtes...

— Que je suis le descendant direct de la prostituée Anne Baujeu, oui !

Johanne resta silencieuse quelques secondes, puis elle dit d'un ton ferme :

— Écoutez, c'est sans doute ennuyeux pour vous, c't'affaire – encore que ça remonte quand même à plus de trois cents ans –, mais je ne vois pas en quoi elle me...

— En quoi elle vous concerne ? fit vivement Testevuide, en relevant la tête. C'est bien ça que vous voulez dire ? Eh bien, je vais vous l'apprendre, moi !

Sa voix était brusquement montée dans les aigus, et ses petits yeux bleu porcelaine lançaient des éclairs qui firent presque peur à Johanne.

— Anne Baujeu a effectivement épousé un colon, peu après avoir débarqué à Québec. Ils ont eu six enfants ensemble. Le colon qu'Anne a épousé s'appelait Mathurin Tremblay.

Johanne en resta bouche bée durant quelques secondes, mais elle se reprit très vite.

— Vous essayez de me faire croire que je suis également une descendante de votre putain ? dit-elle d'un ton ironique. Alors là, c'est complètement idiot ! Imaginez-vous que, rien qu'à Montréal, il doit y avoir dix pages de Tremblay, dans l'annuaire téléphonique ! Alors, rien ne prouve que...

— Johanne ! l'interrompt Testevuide d'une voix tremblante de fièvre, en lui saisissant les deux mains et en les pressant avec une force insoupçonnée, je suis certain de ce que j'avance ! Depuis près de dix ans, je fais des recherches généalogique, aussi bien ici, à La Rochelle, que chez vous, au Québec. Et, il y a quelques semaines, j'ai enfin abouti : nous sommes de la même famille, Johanne ! Par la grâce d'Anne Baujeu, nous sommes, pour ainsi dire, frère et sœur par-delà le temps ! Et nos deux familles ont été cruellement séparées voici déjà trois siècles !

Gilles Testevuide se leva brusquement, et se mit à arpenter l'immense chambre d'un pas saccadé.

— Mais la malédiction va s'achever, clama-t-il sans même regarder Johanne. Grâce à vous et moi ! Nous allons réunir ce qui a été désuni !

Il revint s'asseoir au bord de lit, aussi brusquement qu'il l'avait quitté :

— Ce soir, dans quelques heures, nous allons nous marier, Johanne ! Nous allons nous unir pour l'éternité, non pas devant les hommes, ces misérables vers, mais devant Dieu, qui seul compte ! Et ensuite, lorsque nous aurons fécondé nos adorables noces, nous monterons ensemble jusqu'à sa lumière ineffable, afin qu'il donne enfin le repos à l'âme torturée d'Anne Baujeu et qu'il mette fin à la malédiction pesant sur sa double descendance !

Johanne, abasourdie par la démente du discours de Testevuide, débité sur un ton de plus en plus chaotique, devint brusquement livide.

— Monter jusqu'à la lumière de Dieu ? murmura-t-elle d'une voix blanche. Est-ce que vous voulez dire que...

— Que nous allons mourir ? cria Testevuide d'une voix suraiguë. Bien sûr, mon amour ! Nous allons consommer le plus sublime des sacrifices, pour le repos de l'âme d'Anne Baujeu, notre véritable mère à tous les deux ! J'ai déjà préparé le poison qui nous emportera ensemble. Oh, mon amour : j'ai tellement hâte d'être enfin uni à toi ! Et Dieu est de notre côté, j'en suis sûr ! Sinon, pourquoi nous aurait-il envoyé un témoin ?

— Un témoin ? sursauta Johanne d'une voix pleine d'espoir. Il y a quelqu'un d'autre ici ? Qui va assister à notre mariage ? Je voudrais le voir...

Comprenant que Testevuide était un dément dangereux, Johanne, malgré la terreur qui l'envahissait, avait résolu de ne pas s'opposer à lui de manière frontale.

Mais le « témoin » dont il venait de parler, il ne pouvait pas être aussi fou que Testevuide, c'était impossible. C'était lui qu'il fallait gagner à sa cause, à lui qu'il fallait dévoiler les projets démentiels du maître de maison.

Gilles Testevuide se leva du lit avec empressement et se dirigea vers la porte.

— Mais bien sûr ! s'exclama-t-il en actionnant la poignée. Tu as raison : il faut que tu connaisses notre témoin avant la cérémonie !

Il passa la tête par l'entrebâillement et Johanne l'entendit crier :

— Raptor ! Tu peux la lâcher ! Laisse-la venir : ma future épouse veut la voir...

Gilles Testevuide recula légèrement et ouvrit la porte en grand, d'un geste théâtral :

— Et voilà, mon amour, celle qui, par sa présence voulue de Dieu, sera le témoin de notre immense bonheur...

Alors, Johanne vit entrer une jeune personne, dont le visage ravagé par les larmes lui dit vaguement quelque chose. Et elle trouva presque aussitôt.

C'était la fille qui s'était disputée avec Jéricho, lors de la visite du musée des Automates. Celle-là même qu'elle avait ensuite essayé de faire participer à ses propres jeux érotiques, mais qui l'avait repoussée.

Johanne, en se creusant un peu plus la cervelle, réussit même à se souvenir de son prénom.

Le futur témoin de ses noces démentielles avec Gilles Testevuide s'appelait Sabrina.

CHAPITRE XIV



Boris Corentin sortit de *La Passerelle Saint-Jean*, la mine sombre, les sourcils froncés. Il referma la porte du restaurant, derrière lui, un peu trop violemment.

— Des problèmes ? demanda Aimé Brichot, resté attendre sa flèche sur le trottoir de la rue Saint-Jean-du-Pérot.

— J’ai bien peur que oui, malheureusement, soupira Boris Corentin.

Il était sept heures et demie du soir. Une foule de plus en plus compacte envahissait les rues de la vieille ville, le Cours des Dames, les environs du Vieux Port.

Un peu partout, les musiciens des rues s’en donnaient à cœur joie pour tenter de retenir le chaland... ou dans l’espoir d’attirer l’attention d’un représentant d’une grosse maison de disques.

À tous les coins de rues, des jeunes distribuaient des prospectus de mauvaise qualité, pour inviter les passants à honorer de leur présence (et de leur porte-monnaie) telle ou telle manifestation du festival « off ».

Tout cela, à mesure qu’on approchait de l’esplanade Saint-Jean-d’Acre, était couvert par la musique vaguement celtique qui provenait de la grande scène, où se déroulait un nouvel « opus » des « Découvertes Coca-Cola ». Histoire de chauffer les Francofous, avant le grand concert de dix heures du soir.

C’est-à-dire, en l’occurrence, celui du groupe québécois *Terminator*.

— On peut savoir ce qui se passe, ou c’est « secret défense » ? insista Aimé Brichot, un tantinet agacé par le mutisme de Boris Corentin.

— Sabrina s’est volatilisée, répondit celui-ci d’une voix sombre.

— Hein ? Comment ça : volatilisée ?

— Comme je te le dis, Mémé. Vers trois heures et demie, après avoir fini la mise en place, elle a dit à son patron qu'elle allait faire un tour, et elle est sortie ; « assez précipitamment », d'après le patron en question. Et depuis, elle n'est pas revenue, elle n'a pas téléphoné, rien. Ce qui, apparemment, n'est pas du tout son genre.

— Elle est peut-être allée t'attendre à l'hôtel et elle s'est bêtement endormie... suggéra mollement Aimé Brichot.

Boris secoua négativement la tête :

— Je viens d'appeler ma chambre depuis le portable : personne n'a répondu. Ce qui m'inquiète le plus, c'est ce que Sabrina m'a dit, ce matin avant que nous nous séparions : elle voulait à tout prix revoir Gilles Testevuide, pour s'assurer qu'elle ne m'avait pas dit de bêtise en le reconnaissant comme le kidnappeur de Johanne Tremblay. J'espère qu'elle n'est pas allée se fourrer dans la gueule du loup...

— Gueule du loup, gueule du loup : c'est vite dit ! grommela Brichot. C'est bien joli, tes histoire de généalogie et d'ancêtre commune entre Testevuide et Johanne, mais ça ne me suffit pas pour le croire coupable de la disparition de la chanteuse, excuse-moi ! D'ailleurs, tu as dit toi-même que c'était impossible, puisque le ravisseur avait eu la joue balafrée, et qu'on a bien vu que celle de Testevuide était intacte.

— Je maintiens que Gilles Testevuide est forcément le responsable de cet enlèvement, fit rêveusement Corentin. Mais je ne dis pas que c'est lui, en personne, qui l'a réalisé...

— Tu voudrais pas être plus clair ? implora Brichot qui perdait un peu pied.

— Pas pour l'instant, Mémé, c'est encore trop vague. Et puis, mon idée est tellement incroyable, même pour moi, que tu serais capable de me faire enfermer chez les dingues, si je te la disais ! Bon, pour commencer, appelle donc Gilles Testevuide au musée des Automates, et demande-lui carrément s'il a vu Sabrina cet après-midi. Il faut débloquer cette situation. Moi, je vais me...

Corentin fut interrompu par la sonnerie de son portable, au moment où Brichot sortait le sien de sa poche pour appeler le musée.

Après moins d'une minute, ils coupèrent la communication en même temps. Et tous les deux avec le même air lugubre.

— J'ai du nouveau, fit Boris Corentin d'un ton grave.

— Moi aussi, répondit Aimé Brichot en écho.

— Vas-y...

— J'ai eu Duberger, l'intérimaire du conservateur, au bout du fil. Il m'assure que Gilles Testevuide a quitté le musée vers trois heures, trois

heures un quart, en précisant qu'il serait absent tout l'après-midi. D'après Duberger, c'est la première fois que ça lui arrive de « sécher » comme ça, sans avoir prévenu à l'avance...

— Merde ! lâcha Boris.

— Et de ton côté ? demanda Aimé Brichot.

— C'était le lieutenant Mallardeau qui m'appelait, du Ciat de la place de Verdun, pour me dire qu'il venait de recevoir les résultats des analyses effectuées par le labo de Bordeaux, à partir de l'échantillon de peau récupéré sous les ongles de Réjean Picard.

— Et alors ?

— Alors, ils sont formels : il s'agit bien d'un fragment de peau humaine. Mais c'est de la peau qui a été cultivée *in vitro*, c'est-à-dire artificiellement.

— Bon sang ! souffla Brichot, en remontant nerveusement ses lunettes. Mais ça veut dire quoi, ça ?

Boris Corentin resta silencieux quelques secondes, le front baissé. Puis, brusquement, il releva la tête et regarda Aimé Brichot avec, au fond des yeux, une petite flamme que celui-ci connaissait bien.

L'excitation du chasseur qui a senti une piste et qui est fermement décidé à la suivre jusqu'au bout, coûte que coûte.

— Ça veut dire, Mémé, articula lentement et froidement Corentin, que mon idée folle me semble de moins en moins folle. Et qu'il va bien falloir se résoudre à rendre très vite une petite visite à monsieur Testevuide, chez lui.

— On n'a pas de CR objecta mollement Aimé.

La sobriété de la réponse de Boris fut à la hauteur du manque de conviction de son coéquipier :

— Je m'en fous...

— On est foutues, chriss... On ressortira plus jamais de cette câliss de baraque, ni toi ni moi. Ce type est à enfermer. Il va nous tuer toutes les deux...

Sabrina regarda Johanne et lui sourit d'un air confiant :

— Arrête de dire des conneries, Johanne : on va s'en sortir. Boris doit déjà savoir que je n'ai pas pris mon service du soir, au restau, et il doit être à ma recherche. Il va forcément venir nous délivrer...

Johanne, assise sur le matelas, dos appuyé contre le bois de lit, eut un mouvement d'impatience :

— Mais qu'est-ce que tu crois, ma pauvre fille ? Qu'il va avoir le temps de retourner toute la ville pour te trouver, avant que l'autre malade ne nous zigouille, ton Boris Corentin ? C'est quand même pas Superman, tabarnak !

Malgré le côté dramatique de leur situation à toutes les deux, Sabrina ne put s'empêcher de pouffer de rire, et elle murmura d'une voix gourmande :

— Tu dis ça parce que t'as pas fait l'amour avec lui ! Moi, je te dis qu'il va venir...

Au moment où elle terminait sa phrase, la porte s'ouvrit brusquement. Mais au lieu de Boris Corentin, ce fut Gilles Testevuide qui apparut, escorté de Raptor. En les voyant entrer, Johanne Tremblay sentit son cœur se contracter d'épouvante dans sa poitrine.

Les deux hommes étaient habillés strictement à l'identique. Mais au lieu de leur habituelle robe de chambre de soie rouge et or, ils avaient revêtu le sombre et sinistre costume de bourgeois rochelais du XVII^e siècle, le même que portait Raptor lorsqu'il l'avait enlevée à la sortie du musée des Automates.

Sur son bras droit à demi replié, Testevuide portait une longue robe de toile blanche et un petit bonnet carré de même couleur, brodé de dentelles. Il déposa le tout au pied du lit, avec d'infinies précautions.

— C'est l'exacte reproduction d'un modèle de robe de mariée qui a servi en 1675, dit-il, sans le moindre regard pour les deux filles qui s'étaient réfugiées près de la fenêtre fermées. Je l'ai fait exécutée d'après une gravure d'époque, spécialement pour la cérémonie de tout à l'heure.

Gilles Testevuide s'absorba dans la contemplation du grand lit à baldaquin, avec un sourire de dément.

— Ensuite, ceci deviendra notre lit nuptial, mon amour, murmura-t-il, avec un regard enfiévré en direction de Johanne, qui tremblait de tout son corps nu. Avant de devenir notre couche mortuaire...

De nouveau, Testevuide s'absorba dans la contemplation du matelas et des draps froissés, et, d'une voix absente, il se mit à réciter, presque à psalmodier :

*Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des deux plus beaux.*

Après le dernier mot, dit dans un souffle à peine perceptible, il laissa son menton retomber sur sa poitrine maigre, et s'absorba dans un épais silence qu'aucune des deux filles ne s'avisa de troubler.

Enfin, après d'interminables minutes, Gilles Testevuide parut sortir d'un rêve profond et ténébreux. Il s'ébroua, regarda tour à tour Johanne et Sabrina d'un air hébété, comme s'il ne les reconnaissait pas.

Enfin, la vie revint dans ses yeux aux pupilles dilatées, et un mince sourire étira ses lèvres presque invisibles.

— Je te laisse te préparer, mon amour, dit-il en regardant Johanne. Raptor va t'aider à te maquiller et à passer ta robe. Moi, il faut que j'aille faire mes adieux à mes enfants. Et leur donner mes consignes pour lorsque je ne serai plus là à veiller sur eux. Et, quand je reviendrai, nous nous unirons pour l'éternité. Pour l'éternité...

La porte se referma derrière lui, avec un claquement lugubre.

Dès que Testevuide eut disparu, Raptor saisit délicatement la robe sur le lit, et s'avança vers Johanne et Sabrina, de sa démarche à la fois glissante et légèrement saccadée.

— Des enfants ? souffla Sabrina. J'arrive pas à croire que ce type a vraiment des enfants...

— Ce sont mes six frères, répondit Raptor d'une voix neutre. Ils sont tous en bas, au sous-sol, dans la grande pièce près du laboratoire. Ils savent, tout comme moi, que notre maître va nous quitter pour toujours. Ils se préparent aux adieux...

Les yeux de Johanne s'écarquillèrent sous l'effet de la stupeur.

— Tes six frères ? murmura-t-elle d'un ton estomaqué. Vous êtes réellement sept en tout ? Et les autres sont... sont comme toi ?

— Ils ne sont pas *comme* moi, corrigea Raptor de sa voix désespérément impassible : ils *sont* moi. Tout comme je suis eux. Nous ne sommes qu'un seul être, d'une puissance dont personne n'a encore idée...

Par groupes de plus en plus compacts, de plus en plus nombreux, la foule commençait d'envahir l'esplanade Saint-Jean-d'Acre, au son de la musique diffusée par les haut-parleurs disposés de chaque côté de l'immense scène.

Une foule très jeune, bruyante, colorée, venue largement en avance. Histoire de se trouver le plus près possible de la scène quand débiterait le concert tant attendu du groupe *Terminator*.

Réjean Picard, planqué au fond de la grande scène derrière le mur d'amplis, cessa de regarder les premiers spectateurs, et revint vers les coulisses latérales.

Dès qu'ils le virent arriver, trois hommes et une femme se précipitèrent sur lui, et, malgré le désir qu'il en avait, il ne fit rien pour leur échapper. De toutes les façons, il savait bien qu'il devrait en passer par eux à un moment où à un autre.

Il avait attendu jusqu'au milieu de l'après-midi pour annoncer officiellement, à Jean-Louis Foulquier et son équipe d'une part, à la presse d'autre part, que le concert de ce soir aurait lieu en l'absence de Johanne

Tremblay, « indisponible », et qu'elle serait remplacée par Louise Fauteux, la bassiste du groupe.

Évidemment, la nouvelle avait fait un certain bruit, dans le Landerneau du showbiz. Et, du coup, Réjean Picard n'était pas vraiment surpris de voir ces quatre personnes se précipiter vers lui.

Il y avait là le journaliste de *Libération*, celui de *Sud-Ouest* et celui du *Nouvel Observateur*. Quant à la seule femme du quatuor, elle tenait la rubrique « chanson » à *Télérama*.

Chacun des quatre se mit à poser sa question, sans s'occuper des autres, produisant un galimatias sonore parfaitement incompréhensible.

— S'il vous plaît ! brailla Picard de sa voix de stentor. Chacun son tour, sinon on ne s'y retrouvera pas. Et puisqu'il faut bien commencer par quelqu'un, honneur aux dames...

La journaliste de *Télérama* le remercia d'un sourire et demanda :

— Monsieur Picard, dans votre communiqué de tout à l'heure, vous avez déclaré que Johanne Tremblay était – je vous cite – « indisponible » pour le concert de ce soir. Ça veut dire quoi, exactement ?

Qu'elle est malade ? Qu'elle ne veut pas chanter ? Il y aurait des problèmes au sein du groupe ? Des menaces d'éclatement ?

— Doucement ! fit Picard en s'efforçant de rire avec naturel. Pas trop de questions à la fois, je vous en prie ! Bon, alors voilà : si j'ai utilisé le mot « indisponible », c'est parce qu'il est le mieux adapté à la réalité. Johanne Tremblay n'est pas disponible pour le concert de ce soir, c'est tout. Quant à savoir s'il existe des tensions ou des problèmes au sein de *Terminator*, je peux vous affirmer qu'il n'y en a plus aucun.

— Il n'y en a *plus* ? souligna le reporter de *Libé*. Ça veut donc dire qu'il y en a eu...

Le visage de Réjean Picard se durcit imperceptiblement, et il prit une profonde inspiration avant de répondre. Il en était à la partie la plus délicate de ce qu'il avait à dire. Celle qui allait engager l'avenir...

— Des problèmes, il y en a eu, oui, martela-t-il d'une voix sourde. Tant que Johanne Tremblay était la leader du groupe. Mais c'est terminé, tout ça. En nous faisant faux bond à la veille du plus important concert de toute notre carrière, elle s'est délibérément exclue de *Terminator*.

Le journaliste de *Sud-Ouest* leva les yeux du carnet de notes sur lequel il griffonnait fiévreusement :

— Vous voulez dire que...

— Je veux dire exactement ce que je viens de dire, tonna Réjean Picard : à l'heure où je vous parle, Johanne Tremblay ne fait plus partie de *Terminator*, dont j'ai le plaisir de m'occuper. Je précise que c'est une décision collective des autres musiciens du groupe. En un mot, qu'elle réapparaisse ou non, la

carrière artistique de Johanne Tremblay est définitivement terminée !

Les doigts d'Aimé Brichot se refermèrent autour de l'un des barreaux de la haute grille protégeant l'accès au parc en friche qui entourait l'imposante maison de Gilles Testevuide. Sous sa poussée, elle s'entrebâilla avec un léger grincement.

— C'est ouvert, constata-t-il à l'intention de Boris Corentin, debout à sa droite, sur l'étroit trottoir de la rue Garreau, en bordure du parc Charruyer. Qu'est-ce qu'on fait, à ton avis ?

— Puisque c'est ouvert, ça veut dire qu'on a le droit d'entrer, non ? murmura sa flèche avec un imperceptible haussement d'épaules.

Sans attendre la réponse de Brichot, Boris ouvrit complètement la grille, et s'engagea dans l'allée rectiligne, aux trois quarts enfouie sous la végétation anarchique et proliférante.

Il grimpa les six marches de pierre du perron. Il avait déjà l'index sur le bouton de cuivre de la vieille sonnette, lorsqu'il suspendit son geste. Il se tourna vers son coéquipier, avec un petit sourire froid :

— Je pense à un truc, Mémé : puisque la grille n'était pas fermée à clé, peut-être que cette porte-ci ne l'est pas non plus...

— Et alors ? fit Aimé Brichot en dévisageant Corentin d'un œil soupçonneux.

— Et alors, il se pourrait très bien que cette sonnette ne marche pas, et que, comme ça, par pur réflexe, l'un de nous deux tourne la poignée de la porte, juste pour voir...

Avant qu'Aimé Brichot, toujours scrupuleusement légaliste, ait eu le temps de protester, Boris Corentin avait accompli le geste dont il venait tout juste de parler.

Et la porte s'ouvrit silencieusement, sans la moindre résistance.

Les deux policiers se retrouvèrent dans un hall immense, austère, sombre, totalement vide de meubles, au fond duquel partait un gigantesque escalier de bois massif en demi-spirale.

— On va commencer par explorer le rez-de-chaussée, souffla Corentin à l'oreille de Brichot. Tu prends à droite, moi à gauche, et on se...

Sa phrase se perdit dans les premiers accords d'une musique tonitruante venant de l'un des étages supérieurs. Les deux policiers identifièrent en même temps la mélodie hyperconnue de *La Marche nuptiale* de Mendelssohn.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? souffla Aimé Brichot.

— J'en sais rien, mais ça ne me dit rien qui vaille, gronda Corentin, les mâchoires serrées. Viens, Mémé, on y va !

L'un derrière l'autre, ils grimpèrent l'escalier, Boris en petites foulées, Aimé plus « dignement », à son habitude. Au premier, Corentin déboucha sur un immense palier rectangulaire qui, à lui seul, aurait facilement pu contenir un appartement moderne standard. Il fut frappé de l'odeur de poussière et de renfermé qui régnait là. Comme si l'air n'avait pas été renouvelé depuis plusieurs siècles.

Sur le palier en question donnaient trois immenses portes à double battant : deux sur le mur latéral et la troisième en face de l'escalier.

C'est de derrière celle-ci que provenaient les échos de la musique de Mendelssohn.

Boris Corentin, qu'Aimé Brichot venait juste de rejoindre, en était à s'interroger sur la meilleure marche à suivre, lorsqu'une voix féminine hurla :

— Non, je ne veux pas ! Vous n'avez pas le droit de faire ça, c'est monstrueux !

Cette voix, Boris l'identifia en une fraction de seconde, et son sang ne fit qu'un tour.

C'était celle de Sabrina.

Tout en sortant son 357 magnum de son étui, il se rua en avant, aussitôt imité par son coéquipier. Sans même ralentir, épaule gauche en avant, il fonça dans la porte, qui explosa littéralement sous le choc.

Emporté par son élan, Corentin se retrouva au milieu d'une pièce immense, aux volets clos, dont les seuls meubles étaient un gigantesque lit à baldaquin, occupant une bonne partie du mur du fond, et une petite table pliante, sous l'une des deux fenêtres, sur laquelle étaient posés deux verres à pied, une carafe en cristal taillé contenant un liquide rubis qui devait être du vin, un flacon à demi rempli d'une poudre blanche, une petite cuiller d'argent et un poignard à manche de corne, dont la lame était longue et fine.

Mais surtout, l'œil de Boris Corentin enregistra, quasi simultanément, la présence de trois personnes.

Sabrina, d'abord, recroquevillée dans l'angle des deux murs du fond, près de la tête du lit, le corps inerte, les yeux clos. Évanouie. Ou morte.

Gilles Testevuide, ensuite, debout à côté de l'immense lit. Et vêtu du déguisement de bourgeois du XVII^e siècle, dont il s'était déjà servi, d'après tous les témoignages, pour enlever Johanne Tremblay, au musée des Automates.

Et justement, sur le lit, allongée, poignets et chevilles liés aux montants de bois du baldaquin, vêtue d'une incroyable robe de mariée de facture ancienne, les traits déformés par une terreur sans nom et la bouche étroitement bâillonnée, Johanne Tremblay en personne.

Jambes légèrement fléchies, tenant son arme à deux mains, braquée droit sur Gilles Testevuide, Corentin hurla :

— Pas un geste, monsieur Testevuide, ou je serai obligé de tirer ! Reculez immédiatement ! Tournez-vous, écartez bien les pieds et appuyez vos deux mains contre le mur ! Reculez encore vos pieds, vite !

Quand l'homme qu'il tenait en joue eut pris la pose indiquée, Boris Corentin fonça sur lui, le palpa rapidement des pieds à la tête pour s'assurer qu'il n'était pas armé. Rassuré sur ce point, il se recula d'un pas et lui ordonna de se retourner. Ce que l'autre fit de bonne grâce.

L'expression du visage de Gilles Testevuide frappa profondément Boris Corentin, ainsi qu'Aimé Brichot qui venait de le rejoindre.

L'autre avait l'air parfaitement serein, insouciant, presque moqueur. Exactement comme si tout ce qui venait de se produire ne le concernait en rien.

— Tu es sûr qu'il comprend bien dans quelle panade il s'est mis, et ce qui l'attend ? souffla Aimé Brichot, qui éprouvait exactement la même sensation que sa flèche. On a vraiment l'impression qu'il est là en touriste et qu'il se fiche complètement des conséquences de tout ce cirque. C'est quand même bizarre...

— J'ai peut-être l'explication, marmonna Corentin, les dents serrées.

Il sortit une photo de la poche arrière de son jean noir, et la brandit sous les yeux de Gilles Testevuide, qui restait toujours aussi impassible.

— Monsieur, dit Boris aimablement, j'aurais besoin que vous me disiez si vous avez déjà vu cette personne...

De bonne grâce, Testevuide saisit le cliché et l'observa avec toute l'attention souhaitée. Au bout de quelques secondes de réflexion, il le rendit à Boris Corentin avec un petit sourire contrit :

— Je suis désolé, commandant, je n'ai jamais rencontré cette personne.

— C'est bien ce que je pensais ! gronda Boris.

Aimé Brichot assista alors à la scène la plus inattendue, la plus incroyable qui lui ait été donnée de voir, depuis toutes ces années où il faisait équipe avec Boris Corentin.

Les yeux dilatés par la stupéfaction, il vit sa flèche bondir vers la petite table pliante, refermer ses doigts autour du manche de corne du poignard, et revenir vers Gilles Testevuide qui, de par son brusque mouvement latéral, lui tournait maintenant le dos.

La stupéfaction de Brichot se changea en horreur, lorsqu'il vit Corentin lever le poignard au-dessus de sa tête, avant de l'abattre de toute sa force, de haut en bas.

Et le planter jusqu'à la garde entre les deux omoplates de Gilles Testevuide.

Aimé Brichot crut qu'il venait de basculer en plein film d'épouvante, quand tout le corps de Testevuide commença de tressauter sur place, projetant

ses bras dans toutes les directions, tandis que sa tête se mettait à tourner autour de l'axe de son cou à une vitesse vertigineuse.

Boris Corentin appuya sur le manche du poignard, dont la lame invisible ouvrit le dos de sa victime sur une longueur d'au moins quarante centimètres.

Croyant toujours nager en plein cauchemar éveillé, Aimé Brichot vit alors Boris empoigner les deux lèvres de la blessure qu'il venait de faire, et les écarter violemment l'une de l'autre, sans se soucier du sang qui giclait à gros bouillons vermeils de la plaie béante.

Et alors, en un éclair, Aimé Brichot comprit tout.

En déchirant la blessure comme il venait de le faire, Boris Corentin n'avait pas mis au jour des muscles, des nerfs, des os, de la chair.

Non, ce qui apparaissait maintenant, sous les yeux hallucinés d'Aimé Brichot, c'étaient des fils multicolores, des circuits intégrés, de minuscules et innombrables moteurs électroniques, des tiges d'acier, articulées les unes avec les autres.

Ce n'était pas Gilles Testevuide qui, à présent, venait de s'écrouler face contre le carrelage poussiéreux, et dont le corps grésillait, agité de soubresauts désordonnés de plus en plus faibles.

Ce n'était même pas un être humain.

C'était un automate.

Mais un automate d'un genre incroyablement perfectionné et réaliste, conçu à l'image exacte de son créateur, Gilles Testevuide. Un automate qui semblait sortir tout droit d'un film de science-fiction.

Un véritable cyborg.

Gilles Testevuide serra les dents à s'en faire éclater les mâchoires. Une sueur aigre coulait le long de ses tempes, sans même qu'il en prenne conscience.

Assis devant ses écrans de contrôle, dans la petite pièce sans fenêtre où était installé l'essentiel de son matériel informatique, véritable centre nerveux de toute la maison, il avait assisté en direct à l'irruption des deux policiers dans la « chambre nuptiale » où Raptor finissait de tout préparer pour la cérémonie de mariage.

À présent, il voyait distinctement, sur l'écran géant de télévision, Boris Corentin se précipiter vers cette Sabrina, qui venait de reprendre conscience. Il distinguait aussi les gestes d'Aimé Brichot, occupé à trancher les liens de Johanne et à lui ôter son bâillon.

Mais, surtout, ses yeux exorbités ne parvenaient pas à se détacher de la silhouette tordue et inerte de Raptor, étendu sur le carrelage.

Raptor qu'ils avaient tué. Ces brutes épaisses, ces larves humaines avaient osé détruire cette créature merveilleuse, qui leur était cent fois, mille fois

supérieure !

Testevuide grinça des dents sans même s'en rendre compte.

Il avait le moyen de leur faire payer ce crime atroce. Le moyen aussi de retourner la situation à son avantage, et de mener à bien la cérémonie d'amour et de mort qui devait l'unir à Johanne. Pour ça, il avait juste besoin d'un peu de temps.

Le temps d'activer ses autres enfants, les six frères de Raptor.

— Boris ! je savais que tu viendrais ! j'ai toujours eu confiance, tu sais...

Moitié pleurant, moitié riant, Sabrina se serrait convulsivement contre Corentin, le corps secoué de spasmes nerveux.

Boris la repoussa aussi doucement qu'il le put, se releva et se tourna vers son coéquipier :

— Mémé, il faut qu'on trouve Testevuide le plus rapidement possible. Le vrai, je veux dire...

À ce moment, Johanne, dont Brichot venait de dénouer le bâillon, se mit à crier :

— Il y en a d'autres ! Il y en a plein d'autres, à la cave ! Il nous l'a dit...

— D'autres ? fit Brichot, sans comprendre. Mais d'autre quoi ?

La Québécoise désigna le cyborg inerte, d'un index tremblant :

— Des... des choses comme celle-là. Il en a construit d'autres, elles sont au sous-sol.

Sans perdre une seconde, Corentin fonça vers la porte de la chambre. Avec un certain soulagement, il constata que, malgré son formidable coup d'épaule, elle avait bien encaissé le choc, et notamment que la serrure était intacte. Il en ôta la grosse clé métallique et la rapporta à Sabrina, qui se calmait rapidement :

— Tiens, prends-la. Mémé et moi, on doit y aller, mais ça ne sera pas long. Tu vas fermer cette porte à double tour et n'ouvrir à personne à part nous, c'est bien compris ?

Sabrina s'efforça de lui sourire d'un air brave et elle dit, d'une voix qui tremblait quand même encore un petit peu :

— Pas de problème, tu peux compter sur moi !

D'un même élan, 357 magnum au poing, Corentin et Brichot se ruèrent vers le palier. Ils dégringolèrent l'escalier jusqu'au grand hall d'entrée.

— À mon avis, c'est par là, souffla Corentin en désignant une petite porte de bois à demi dissimulée dans le creux de l'escalier tournant. À partir de maintenant, gaffe !

Il ouvrit la porte aussi silencieusement qu'il le put. Elle donnait sur un escalier de pierre assez large, éclairé par une série d'ampoules électriques

nues. Comme, après une dizaine de marches, il faisait un coude sur la droite, on ne voyait pas où il aboutissait.

Corentin et Brichot entreprirent la descente vers les entrailles de la grande maison silencieuse.

Ils débouchèrent dans une sorte de couloir large et très court, sur lequel s'ouvraient deux portes en vis-à-vis. Toutes deux en verre épais et à armatures métalliques chromées.

À travers la porte de gauche, Boris vit qu'elle donnait sur un vaste laboratoire, encombré d'ordinateurs, d'une paillasse de chimiste, d'instruments divers.

Au centre se trouvait un cyborg en cours de construction, silhouette fantomatique, décharnée, aux inquiétantes allures extraterrestres.

Mais, visiblement, le laboratoire était désert.

Corentin et Brichot reportèrent en même temps leur attention vers l'autre porte.

Ils poussèrent la même exclamation étouffée.

Boris ouvrit la porte et se précipita à l'intérieur de la pièce, suivi par Brichot.

C'était une sorte de grande crypte médiévale, au plafond bas et édifié en voûtes d'ogive, dans une pierre massive et grise. Elle était éclairée par quelques ampoules nues fixées sur les murs, à peu près à hauteur d'homme.

Mais ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'étaient les personnages qui peuplaient cette crypte.

Ils étaient sept, chacun sur une petite estrade de bois verni.

Sept automates, vêtus à l'identique. Sept cyborgs costumés exactement comme celui que Boris avait poignardé en haut, c'est-à-dire en bourgeois du XVII^e siècle.

Mais surtout, sept créatures synthétiques ressemblant à s'y méprendre à leur créateur, Gilles Testevuide.

Tous étaient figés dans des poses différentes, tous étaient rigoureusement immobiles, comme pour l'éternité.

L'un avait le bras en avant, et semblait désigner quelque point mystérieux à l'horizon. Un autre était occupé à faire une révérence qui ne s'achèverait jamais. Un troisième avait déjà tiré la moitié de son épée hors du fourreau qui pendait à son côté gauche. Et ainsi de suite.

Doucement, presque timidement, Aima avança la main vers le visage de celui qui se trouvait le plus proche de lui, et il effleura sa joue du bout de l'index. Il le retira vivement, comme s'il s'était brûlé.

— C'est dingue Boris, souffla-t-il : on dirait vraiment de la peau humaine !

— Mais c'est de la peau humaine, appuya Corentin. Souviens-toi de l'expertise du labo de Bordeaux : « de la peau humaine cultivée artificiellement, *in vitro* ». C'est en partie ça qui m'a fait penser que notre ravisseur n'était peut-être pas un être humain.

Aimé Brichot frissonna :

— Bon, si on remontait ? Cet endroit me met mal à l'aise. Et puis, je te rappelle qu'on est censés mettre rapidos la main sur Gilles Testevuide, et qu'il n'est manifestement pas là. Allez, amène-toi...

Boris Corentin allait suivre Aimé Brichot, lorsqu'il s'immobilisa d'un coup :

— Attends une seconde, Mémé...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? fit impatiemment Brichot, en revenant vers sa flèche.

Corentin eut un petit sourire vorace et triomphant. Exactement celui qu'aurait un prédateur face à sa proie, si les animaux pouvaient sourire.

— Juste une petite expérience à tenter, murmura-t-il, en sortant son téléphone portable de la poche de son blouson, ainsi qu'une petite carte de visite.

Sous le regard un peu interloqué d'Aimé Brichot, Boris Corentin composa le numéro au fur et à mesure qu'il le lisait sur la carte.

— La minute de vérité, dit-il quand il eut tapé le dernier chiffre.

Et, du bout du pouce, il enfonça sèchement la touche d'établissement de la communication.

Pendant quelques secondes, il ne se passa rien.

Puis, soudain, une sonnerie de portable retentit, sur plusieurs notes, faisant sursauter Brichot qui s'attendait à tout sauf à ça.

Car la sonnerie aigrette était toute proche. Vraiment toute proche.

Brusquement, Aimé Brichot se rendit compte d'une chose étonnante : la sonnerie était tellement proche qu'elle ne pouvait provenir que de l'intérieur même de la crypte.

Boris Corentin se tourna vers son coéquipier avec un large sourire :

— Tu ne trouves pas ça bizarre, toi, Mémé, un automate habillé en homme du temps de Richelieu qui se balade avec un téléphone portable branché dans sa poche ?

Il avait à peine fini sa phrase que le cyborg se trouvant à leur gauche poussa un rugissement de haine, acheva de sortir l'épée de son fourreau, et se précipita sur eux, la lame en avant.

La pointe acérée n'était plus qu'à quelques centimètres de la gorge de Boris. Il fit un bond de côté, tout en pivotant sur lui-même d'un quart de tour.

L'autre, emporté par son élan, continua tout droit.

Alors, au moment où il passait à sa hauteur, Corentin abattit la crosse de son 357 magnum sur la tempe du pseudo-automate.

Et Gilles Testevuide s'écroula dans la poussière de la crypte, sans le moindre soupir.

— Tu vois, fit Boris en désignant le corps inerte à Aimé Brichot, de nos jours les hommes sont si imbus de leur importance qu'ils ne peuvent pas se résigner à se séparer de ce maudit portable, au cas où quelqu'un aurait besoin d'eux. Même quand ils se déguisent en hommes du passé, ils restent accros à l'esclavage de la technologie moderne !

Boris Corentin redevint aussitôt sérieux :

— Bon, Mémé, tu me surveilles ce malade au cas où, et tu appelles le Ciat de la place de Verdun, pour qu'ils nous envoient du renfort. Dis-leur qu'il nous faut aussi une ambulance. Moi, je vais aller rassurer les filles, là-haut. Elles doivent en avoir besoin...

Dès que Boris se fit reconnaître, il entendit le cliquetis de la clé dans la serrure, et Sabrina se jeta à son cou. Ses lèvres s'écrasèrent sur les siennes, et tout son corps souple et élastique se plaqua amoureusement contre lui.

— Boris, si tu savais... murmura-t-elle d'une voix chavirée. Je suis tellement heureuse, tellement...

— Je voudrais pas jouer les trouble-fête, là, mais si on pouvait aussi s'occuper un peu de moi, et m'aider à récupérer mes vêtements...

Boris Corentin repoussa gentiment Sabrina et se dirigea vers Johanne qui, sans la moindre fausse pudeur, finissait de se débarrasser de sa robe de mariée.

Qui avait bien failli devenir également son linceul.

Malgré le regard furibond de Sabrina, il prit la Québécoise nue par les épaules et lui fit gentiment :

— Calmez-vous, vous devez être drôlement secouée. Mais vous n'avez plus rien à craindre : Gilles Testevuide est hors d'état de nuire, et une ambulance va venir vous chercher, pour vous conduire à l'hôpital où vous serez examinée à fond.

Johanne fronça les sourcils :

— Tu peux-tu me dire quel jour et quelle heure il est, là ?

Un peu surpris, Boris jeta machinalement un coup d'œil à son poignet gauche :

— On est samedi et il est neuf heures et demie, pourquoi ?

Johanne Tremblay leva la tête et plongea ses grands yeux violets dans ceux de Corentin :

— Parce que tu peux te les garder pour toi, ta chrisse d’ambulance et ton hostie d’hôpital ! Moi, je dois chanter sur la grande scène de l’esplanade Saint-Jean-d’Acre dans une demi-heure : ça me laisse juste le temps de me préparer !

CHAPITRE XV



L’ovation monta à l’unisson des quelque dix mille spectateurs qui remplissaient l’Esplanade, comme si la clameur, énorme, était poussée par une seule et même gorge enthousiaste.

Des sifflets, des hurlements se faisaient entendre, tandis que Richard Blouin, le batteur de *Terminator*, terminait le morceau d’un ultime roulement sur ses caisses claires.

De l’entrée des coulisses, Boris Corentin, Aimé Brichot et Sabrina virent Johanne Tremblay lever les deux bras en l’air en direction du public, dont les hurlements d’allégresse enflèrent encore de quelques poignées de décibels.

Puis, se détournant, elle courut vers les coulisses.

Boris la reçut quasiment dans ses bras, essoufflée, ruisselante de sueur, visiblement épuisée. Mais, en même temps, dans ses grands yeux violets, il lut une joie extraordinaire, une excitation un peu plus qu’humaine.

— Vous avez vu ça, comment je les ai mis dans ma poche, les maudits

Français ? haleta Johanne, le visage transfiguré par une sorte de fierté pleine et entière. Bon, je leur fais un rappel et après, on va pouvoir causer, nous aut', OK ? Le mieux c'est que vous alliez m'attendre dans ma caravane : je vous y rejoins dans un petit quart d'heure.

De nouveau, elle bondit vers la scène, déclenchant une nouvelle salve de cris hystériques, d'applaudissements désordonnés, de sifflets suraigus.

Comme à chaque fin d'un de leurs concerts, les trois musiciens attaquèrent l'intro de *Le Cœur est un oiseau*, l'une des chansons du plus doué des auteurs-compositeurs-interprètes québécois actuels, Richard Desjardins.

Corentin, Brichot et Sabrina s'enfoncèrent dans les coulisses pour quitter la grande scène par derrière, afin de rejoindre l'endroit où étaient installées les loges-caravanes. Dès qu'ils furent à l'air libre, portés par la voix rauque, presque éraillée de Johanne, Sabrina se blottit contre Boris, qui entourait ses épaules de son bras.

— Il y a quand même une chose que j'aimerais que tu m'expliques, murmura Brichot après un moment de silence. Comment as-tu fait pour être sûr que nous étions face à un automate, dans la chambre, et pas à un être humain ? Je sais bien que tu avais déjà pas mal d'indices : la disparition de la blessure infligée par Réjean Picard, la force anormale avec laquelle le ravisseur de Johanne s'était débarrassé de lui, la peau cultivée *in vitro*, et le fait que, justement, Testevuide soit un spécialiste des automates. Mais tout de même : poignarder l'androïde comme ça, sans être absolument certain de ton coup, c'était drôlement gonflé...

— J'étais certain de mon coup, Mémé ! affirma Corentin avec force. Tu te souviens que, juste avant, j'ai demandé au Raptor d'identifier une personne sur une photo, et qu'il a été incapable de le faire ?

— Mais oui, au fait ! C'était qui, sur cette photo ?

Boris Corentin eut un sourire sans joie :

— C'était Johanne Tremblay, tout simplement ! Johanne qui était allongée juste à côté de lui, et qu'il n'a pourtant pas reconnue.

— Mais enfin, pourquoi ? C'est absurde ! s'insurgea Aimé Brichot.

— C'est absurde pour un être humain, pourvu d'organes humains, rectifia doucement Corentin. Mais ça ne l'est pas pour un androïde conçu pour reconnaître les humains *seulement lorsqu'il les voit en trois dimensions* !

— Pigé ! s'exclama Brichot. L'œil et le cerveau électroniques de Raptor étaient incapables de « voir », au sens fort du terme, une image en deux dimensions !

— Exact, approuva Boris. Et là, j'ai compris que mon idée était la bonne, que je ne pouvais plus me tromper.

Depuis un moment déjà, ils étaient arrivés au pied de la caravane de Johanne Tremblay. Là-bas, sur la grande scène, les cris et les

applaudissements continuaient, mais la musique s'était tue. Le concert de *Terminator* était... terminé.

— C'est quand même une sacrée nature, cette fille, murmura Aimé Brichot, admiratif. Se taper près de deux heures de scène, comme ça, après avoir été séquestrée pendant près de quatre jours, il faut quand même avoir...

— Avoir des couilles ? suggéra Sabrina d'un petit ton moqueur.

— Je n'osais pas le dire, mais c'est l'idée, oui, bafouilla Brichot, un peu confus.

— Et l'autre malade, au fait ? fit soudain la petite brune. Qu'est-ce qu'il va devenir, lui ? Et ses robots futuristes ?

Corentin et Brichot, comprenant que Sabrina faisait allusion à Gilles Testevuide, ne répondirent pas tout de suite. À l'arrivée du lieutenant Mallardeau et de ses hommes, ils avaient assisté à une scène pénible.

Gilles Testevuide avait repris conscience. Et, aussitôt, il s'était mis à parler très vite, d'une voix totalement méconnaissable. Il disait qu'il voulait retrouver Anne Baujeu, pour l'épouser et reconnaître son enfant, partir avec elle fonder une colonie au Nouveau Monde, s'enrichir en faisant le commerce des esclaves noirs...

Le corps de Gilles Testevuide était bel et bien revenu parmi eux, mais son esprit s'était perdu, peut-être à jamais, dans les brouillards d'un XVII^e siècle fantasmagorique...

— Les Raptors ? fit Corentin, en éludant la première question de Sabrina. Des armées de scientifiques vont se ruer dessus, les dépecer pièce par pièce pour essayer de percer le secret de leur fabrication. Mais il y a gros à parier que, si Testevuide demeure hors d'état de leur fournir certaines clés, ils n'y parviennent pas avant un très long bout de temps. Peut-être même jamais. Ce type était peut-être dément, mais c'était aussi une sorte de génie, en avance de plusieurs décennies sur...

Corentin fut interrompu par l'arrivée de Johanne Tremblay. Elle était seule et, après être passée sous la douche, avait troqué sa tenue de scène contre un jean et un tee-shirt passe-partout.

— J'ai réussi à fausser compagnie à tout le monde ! s'exclama-t-elle joyeusement. Foulquier voulait absolument que je soupe[10] avec lui et son équipe, mais je me suis défilée : c'est avec vous aut' que j'ai envie d'être, a'soir...

À ce moment-là, une silhouette massive surgit de derrière la caravane, faisant sursauter Sabrina, pas encore tout à fait remise de ses émotions.

— Johanne, il faut qu'on jase, toi et moi...

Réjean Picard fit encore un pas en avant, et apparut en pleine lumière. Boris Corentin nota qu'il avait l'air plutôt embêté par la tournure des événements...

Johanne le toisa avec un petit sourire méprisant :

— On n’a rien à jaser, Réjean ! En sortant de scène, tout à l’heure, j’ai annoncé officiellement aux journalistes qui étaient dans la coulisse que tu n’étais plus le manager du groupe et que je chargeais mes avocats de s’occuper de résilier ton contrat...

Le sourire de Johanne se teinta d’une sorte de pitié, et elle ajouta :

— Si tu veux savoir, les trois autres n’ont fait aucune difficulté pour se ranger derrière moi et te lâcher comme un vieux bas mité ! Même ta chère amie Louise...

— Tu t’en mordras les doigts, espèce de petite conne prétentieuse ! rugit Picard. Si tu crois que je vais me laisser faire...

Ses énormes poings fermés, il marcha droit sur Johanne. Il n’était plus qu’à environ deux mètres d’elle, lorsque Boris Corentin s’interposa entre eux.

— Foutez le camp, monsieur Picard, articula froidement celui-ci. On vous a assez vu par ici...

Les traits épais de l’ex-impresario se tordirent de rage, et il leva ses deux bras, comme pour écrabouiller son adversaire.

Mais, à ce moment-là, son regard croisa celui de Corentin. Ce qu’il y lut, cette assurance tranquille du combattant qui se sait infiniment plus fort que son adversaire et attend sereinement l’assaut, lui fit suspendre son geste.

Puis baisser les bras.

Et enfin, faire demi-tour et disparaître rapidement, en grommelant des mots indistincts.

— Tu sais que tu m’impressionnes, toi ? murmura Johanne Tremblay d’une voix gourmande, en passant négligemment le bout de son index sur la poitrine de Boris. Faudrait pas me pousser beaucoup pour que je te remercie « à ma façon » de m’avoir sauvée des griffes de l’autre malade...

Elle regarda Sabrina avec un petit sourire bienveillant, et soupira :

— Mais je vois que la place est déjà prise, et bien prise...

Boris eut envie « d’asticoter » un peu Sabrina. Il la regarda avec un petit sourire en coin :

— Tu te souviens de ce que tu m’as dit, le premier jour où je suis venu déjeuner à *La Passerelle Saint-Jean* ? Tu m’as dit : « je suis assez partageuse, comme fille ». Ça tient toujours ? Tu te sens toujours aussi... partageuse ?

Après une seconde de flottement, Sabrina mit les poings sur les hanches et le dévisagea d’un air furibond :

— Ce que j’ai dit, ça valait pour mon travail : pas pour mes amours, espèce de mufle !

En riant, Boris la prit dans ses bras et la serra contre lui :

— Je rigolais, voyons ! Tu suffis largement à mon bonheur...

— Mais au fait, j'y pense, murmura soudain Johanne Tremblay, en nouant ses bras autour du coup d'un Aimé Brichot interloqué. Si je ne peux pas exprimer physiquement ma gratitude à l'un de mes sauveurs, je peux peut-être en faire profiter l'autre...

Sabrina et Boris, étroitement enlacés, éclatèrent de rire ensemble, rien qu'à contempler la mine d'Aimé Brichot.

À la fois horriblement mal à l'aise... et vaguement émoustillé par la perspective érotique que lui offrait Johanne.

— Ah, elle est belle, la moralité de la police française ! fit alors une voix pâteuse, derrière eux.

Tournant la tête, Boris Corentin vit la silhouette bedonnante et quelque peu titubante de Didier Goux sortir de l'ombre de la caravane de Johanne Tremblay. Le journaliste se dirigea d'un pas incertain vers Aimé Brichot et pointa son index sur lui :

— Si mes fiches sont à jour, vous devez être marié et père de famille, lieutenant Brichot ? Vous n'allez quand même pas vous vautrer dans le stupre avec cette créature totalement artificielle !

— Eh ! maudit épais : t'sais ce qu'elle te dit, la créature artificielle ? protesta Johanne Tremblay.

Rouge tomate, Aimé Brichot parvint à la repousser loin de lui et à dénouer ses bras d'autour de son cou. Il dévisagea Didier Goux, d'un air mi-furieux, mi-confus :

— Bien que ce ne soit pas vos oignons, je dois reconnaître que vous avez raison. Merci pour le rappel à l'ordre !

— Pas de quoi, vieux ! grasseya Didier Goux, en abattant son bras autour des épaules d'Aimé Brichot. Et si tu payais ton coup, en guise de remerciement ?

Boris Corentin n'entendit pas la réponse de son coéquipier, pour la bonne raison que Sabrina lui murmurait à l'oreille :

— Moi non plus, je n'aurais rien contre un coup, tu sais...

— Tu as soif ? demanda Boris d'un ton faussement innocent.

Sabrina eut un petit rire de gorge :

— Quand je parlais d'un « coup », je ne pensais pas du tout à boire...

Et, afin de dissiper tous les doutes que Boris Corentin aurait encore pu avoir sur ses intentions, Sabrina effleura fugitivement du bout des doigts la partie la plus sensible de son anatomie, et l'entraîna d'autorité en direction de *l'Hôtel de la Monnaie*.

Sous l'œil un peu choqué d'Aimé Brichot, celui totalement indifférent de Didier Goux... et celui nettement envieux de Johanne Tremblay !

TABLE



QUATRIEME	
CHAPITRE PREMIER	
CHAPITRE II	
CHAPITRE III	
CHAPITRE IV	
CHAPITRE V	
CHAPITRE VI	
CHAPITRE VII	
CHAPITRE VIII	
CHAPITRE IX	
CHAPITRE X	
CHAPITRE XI	
CHAPITRE XII	
CHAPITRE XIII	
CHAPITRE XIV	
CHAPITRE XV	
TABLE	

[1] Prononciation québécoise de « Christ », un des jurons (eux disent des « saires ») préférés de nos cousins outre-Atlantique, friands, comme on va pouvoir le constater dans les pages qui suivent, de ce genre d'« exclamations » d'origine religieuse.

[2] Transcription phonétique approximative de la prononciation québécoise du mot « tabernacle », un autre juron favori de nos « cousins » Canadiens.

[3] Même chose que la note précédente : « esti » est la transcription approximative du mot « hostie », autre juron favori des Québécois.

[4] Le « méchant » au masque de fer, dans la trilogie de *La Guerre des étoiles*.

[5] Une voiture, en « parlure » québécoise. Le mot est une francisation de l'anglais *car*.

[6] Abréviation utilisée au Québec pour désigner les États-Unis.

[7] Le bucrane est un motif ornemental, constitué par une tête de bœuf sculptée.

[8] En sculpture, le glyphe est un trait gravé en creux. On appelle triglyphe un ornement composé de deux glyphes et de deux demi-glyphes.

[9] Écœurant, au Québec, n'a pas forcément un sens négatif. Ça peut vouloir dire étonnant, ou extraordinaire. Le mot peut même avoir un sens très positif, lorsqu'on dit, par exemple, d'un artiste ou d'un écrivain : « c'est écœurant ce qu'il est bon ».

[10] Les Québécois « dînent » à midi, et « soupent » le soir, généralement très tôt.